



Edgar Wallace  
(Richard Horacio Edgar Freeman)

# LE VAGABOND

(The Northing Tramp) Traduit par F. Lorant

1930 (1926)

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

## Table des matières

CHAPITRE PREMIER ROBIN, LE VAGABOND.....	4
CHAPITRE II LA JEUNE FILLE MAL ÉLEVÉE .....	12
CHAPITRE III UN BEAU MARIAGE !.....	38
CHAPITRE IV LA MAISON DU PENDU .....	47
CHAPITRE V SCANDALE ! .....	62
CHAPITRE VI « CAMPING » .....	74
CHAPITRE VII FILS DE FER BARBELÉS... ..	88
CHAPITRE VIII L'ENLÈVEMENT .....	110
CHAPITRE IX LE PROFESSEUR D'ANATOMIE.....	128
CHAPITRE X DANS LE CAMION .....	171
CHAPITRE XI MISS ELLEN .....	181
CHAPITRE XII LA MOUSTACHE QUI TOMBE .....	203
CHAPITRE XIII EN BATEAU.....	236
CHAPITRE XIV À LA NAGE.....	271

CHAPITRE XV LORD ROCHFORD .....293

Ce livre numérique ..... 308

# CHAPITRE PREMIER

## ROBIN, LE VAGABOND

D'aspect moins pittoresque que les vagabonds en général, il paraissait plus dangereux. Il jouait avec un pistolet automatique en parfait état, le jetait, le rattrapait, le faisait tenir en équilibre sur son index – et le suivait d'un regard anxieux dans son va-et-vient – ou le laissait glisser entre ses mains jusqu'à ce que le canon pointât vers le sol. Il le maniait comme un jouet précieux, il n'en pouvait détacher ni les yeux ni les mains. Et quand, fatigué du jeu, il le glissa dans la poche de son pantalon en loques, ce ne fut que pour quelques instants. Il l'en ressortit pour le caresser, le jeter en l'air, et le faire pirouetter.

« C'est impossible » dit le chemineau à plusieurs reprises, en jouant de la sorte.

À n'en pas douter, il était anglais. Ce qu'un vagabond anglais pouvait bien faire dans les faubourgs de Littlebourg, en plein état de New-York,

demanderait certes une explication, mais n'en recevra pas pour le moment.

Cet homme n'avait rien de sympathique, même à la façon dont les vagabonds peuvent l'être. Son visage pustuleux était tuméfié, sa barbe datait pour le moins d'une semaine. Il portait sur un œil l'empreinte violente d'un coup de poing appliqué quelques jours auparavant par un autre vagabond révélé sans doute mal à propos. Il aurait certes pu expliquer l'enflure de son visage en prétextant son ignorance des propriétés dangereuses du sumac, si quelqu'un se fût assez intéressé à lui pour le lui demander.

Sa chemise sans col était crasseuse. La loque qui lui tenait lieu de veston avait des trous en guise de poches.

Tout en jonglant avec son pistolet, il retenait sur sa tête un vieux chapeau melon, tout bossué, et aux bords rongés par les rats.

« Impossible ! » répéta le vagabond, qui répondait au nom de Robin.

Le pistolet lui échappa des mains et lui tomba sur le pied. « Aie ! » dit-il et il frota son orteil endolori, visible entre la semelle et l'empaigne.

Quelqu'un s'avavançait à ce moment à travers le petit bois. Robin glissa le pistolet dans sa poche, et se faufile sans bruit dans les buissons, il s'y tapit...

Il vit alors à peu de distance une jeune fille assez jolie, très mince et gracieuse. « Une aristocrate, du pays ! » pensa-t-il. Elle portait une robe de soie à raies et maniait une canne avec beaucoup d'assurance.

Elle s'arrêta presque en face de lui et alluma une cigarette. Était-ce plaisir ou affectation ? Elle seule eût pu le dire. À une centaine de mètres de là, le sentier du bois rejoignait la route de la ville, bordée d'une double rangée de hautes maisons, précisément habitées par les sortes de gens enclins à se choquer à la vue d'une femme fumant une cigarette. « C'est pour l'effet », pensa Robin.

« Miséricorde ! mais c'est qu'elle va l'allumer ! » De l'endroit où il était il avait vu la mine dégoûtée avec laquelle elle avait regardé le mince rouleau de tabac d'où sortait un faible filet de fumée. Elle tira de grosses bouffées pour la faire prendre, puis s'en alla. Il sympathisait en général avec ceux qui scandalisaient les autres. Il avait tant fait scandale lui-même, et n'était pas en voie de s'arrêter !

Tout doucement, il revint vers le sentier. Attendrait-il la tombée de la nuit, ou ferait-il le tour de la ville ? Il devait certainement y avoir un chemin vers le nord, à l'est des moulins, ou vers le sud, après la grande fabrique. Ou encore, irait-il hardiment le long de la rue principale, au risque d'avoir à subir les questions indiscretes d'un gendarme trop vigilant, ou d'être chassé de la ville.

Il se décida soudain pour la première alternative sans plus de délibération. La route de la ville était décidément par trop dangereuse. Red Beard pouvait se trouver par là, de même que le petit homme gras qui courait si étonnement vite, et lançait des couteaux avec une si prodigieuse habileté !

Un autre piéton s'avancait, marchant si doucement sur des semelles de caoutchouc que Robin le vit avant de l'avoir entendu. C'était un mince jeune homme, très élégamment vêtu, portant un chapeau de paille orné d'un ruban de couleur, incliné sur l'œil droit. La boucle de la ceinture entourant sa taille de guêpe, et soutenant son pantalon au pli bien marqué, était en or. Sa chemise, admirablement brodée. On aurait pu le croire fraîchement sorti de la page réclame d'un quelconque magazine.

À la vue du loqueteux assis sur le rebord du chemin, sa bouche qu'il avait assez grande se plissa.

– Allô !

– Lo ! dit Robin.

– Vous allez loin ?

– Non !... Au Canada probablement. Je m'embarque à Ogdensburg.

– Ah ! vraiment ! Vous avez votre passeport, et tout ce qu'il faut ?

La raillerie n'avait pas de prise sur Robin.

– Je passerai sur ma mine, répliqua-t-il.

Le jeune homme ricana, et tendit un étui en argent, se ravisa, en tira lui-même une cigarette. Robin comprit la précaution... ses mains n'étaient pas très propres. Il alluma sa cigarette avec une allumette qu'il tira de la doublure de son chapeau et se mit à fumer avec volupté.

– Vous pensez que ce n'est pas facile. Ces gendarmes canadiens sont d'une sévérité ! Je connaissais quelqu'un qui passait de l'alcool de contrebande, mais on ne peut plus le faire ! ils sont devenus bien trop sévères !



Il jouissait de sa condescendance, de sa camaraderie avec ce malfaiteur probable. Il se trouvait large d'esprit. Il s'était souvent entretenu avec des vagabonds et en avait appris des masses de choses. Seul un homme du monde pouvait, sans déchoir, parler à un vagabond. Il n'est nullement besoin d'être vulgaire, parce qu'on a affaire à des gens vulgaires.

– C'est ce que je n'arrive pas à faire comprendre aux nôtres, gémissait-il ! les vieilles gens ont une telle étroitesse d'idées ! Et les jeunes filles ! Les collèges gâtent complètement les jeunes filles, elles deviennent d'une prétention ! Personne n'est assez bien pour elles ! Et l'Europe donc ! Ses lords et ses comtes n'en veulent qu'à leur argent. Moi je dis : Voyez l'Amérique d'abord.

Robin le vagabond lança un nuage de fumée vers le sommet des grands pins.

– Quelqu'un a déjà dit cela avant vous, suggérait-il. J'en ai l'impression.

Le jeune homme s'appelait Samuel Wasser. Son père tenait le plus grand magasin de Littlebourg, Samuel pensait que chaque homme avait le droit de vivre sa propre vie, et il prenait bien soin d'expliquer que la vie d'un jeune homme moderne

n'avait rien de commun avec les idées des vieilles personnes, arrivées au bout de la leur.

– J'ai gagné sept mille dollars en une année déclara-t-il. J'ai été en affaires avec toute une bande d'actifs et rusés compères, l'avant-dernier automne. Mais la police canadienne est sévère ! et la police fédérale l'est encore bien plus ! Néanmoins... sept mille dollars ! Il était très jeune et, comme tel, éprouvait une grande joie à faire parade de ses propres qualités et de ses belles dispositions.

Il fit sonner des clefs dans sa poche, arrangea sa cravate voyante, regarda avec un certain mépris la grande rue de Littlebourg et demanda :

– Avez-vous vu passer une jeune fille par ici ! vêtue d'une robe à raies ?

Robin fit un signe de tête affirmatif.

– Je me marie ce soir, expliqua Samuel. Obligé. C'est une sottise. Mais ils se sont tous ligués pour me la faire commettre, mon père et son oncle ! Impossible de reculer. Un homme devrait connaître un peu la vie, je ne suis pas un rustaud, courant après le premier jupon qui passe, je suis un homme instruit, moi ! Et je sais qu'il y a des choses au-delà... un monde plus vaste... Il décri-

vait de grands cercles significatifs avec les mains, une sorte de... enfin vous me comprenez !

Robin comprenait.

– C'est peut-être drôle de parler de tout cela avec vous, mais vous êtes un homme du monde. Les gens vous dédaignent mais vous voyez les choses... les grands espaces ouverts créés par Dieu !

– C'est évident, répliqua Robin habitué à s'entendre adresser ces sortes de phrases.

– Là où les hommes sont véritablement des hommes, ajouta-t-il.

Il n'avait plus mis les pieds dans un cinéma depuis... oh ! bien longtemps, mais il avait une excellente mémoire.

– Tenez, prenez encore une cigarette... deux, je m'en vais.

Robin suivit du regard la silhouette alerte de cet involontaire candidat au mariage, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue ; et il regretta de ne pas lui avoir demandé un dollar.

Regardant du côté du couchant, il vit au-dessus de la légère brume qui recouvrait l'horizon, un amoncellement de nuages d'orage.

## CHAPITRE II

### LA JEUNE FILLE MAL ÉLEVÉE

M. Pfeiffer avait un certain sens de l'humour, mais peu d'occasions de l'exercer. Depuis qu'il était notaire à Littlebourg, il n'avait affaire qu'à des gens dont les plaisanteries, innocentes ou grossières, étaient consacrées par des générations de rieurs et gardaient leur fraîcheur lorsque, répétés à toutes les réunions de fermiers, à toutes les assemblées privées et publiques, elles divertissaient encore les auditeurs qui les avaient mille fois entendues.

Il aurait pu, en ce moment, faire résonner les murs de son bureau, d'un grand éclat de voix, mais le personnage assis en face de lui l'en empêchait par sa gravité et son importance.

– Je voudrais être au clair, M. Pfeiffer !

La voix rude de M. Elmer trahissait une forte inquiétude. N'aurai-je rien de cet argent, à moins

qu'Octobre ne soit dûment mariée le jour de son vingt-et-unième anniversaire ?

M. Pfeiffer inclina la tête, gravement.

– C'est en effet ce que stipule le testament, dit-il, et ses gros doigts déployèrent le document dactylographié !

« Vingt mille dollars à mon beau-frère, et le reste de ma fortune, à ma fille Octobre Jones, pour lui être remis le jour de son mariage, à son vingt-et-unième anniversaire, ou avant... » Elmer se gratta la tête nerveusement.

– C'est ce notaire d'Ogdensburg qui a rédigé cela ainsi. J'aurai mes vingt mille dollars d'une façon ou d'une autre. Et alors, quand Octobre sera mariée...

– Qui donc est l'auteur de cet acte extraordinaire ? interrompit le notaire.

M. Elmer parut mal à l'aise sur sa chaise :

– Mais... je crois bien que c'est moi qui l'ai dressé, Jones me laissait presque toujours le soin de ses affaires.

Elmer était un homme maigre, au visage anguleux et dur. Il avait l'habitude de mouvoir perpétuellement ses lèvres comme en un discours silencieux qu'il se serait adressé à lui-même. En ce

moment, il se parlait rapidement ; sa lèvre supérieure allait et venait le plus comiquement du monde.

– Il n’y a jamais eu aucune raison pour faire un testament pareil. Les biens de Jones étaient entièrement hypothéqués et justement les échéances sont survenues. C’est ce président de la banque d’Ogdensburg qui s’est arrangé de telle sorte que je ne puisse toucher cet argent avant le mariage d’Octobre, et c’est ainsi que je l’ai rédigé... Le fait qu’Octobre n’en aura que le reste...

– Y a-t-il vraiment un reste, M. Elmer !

Il y avait une certaine sécheresse dans l’intonation du notaire, mais Elmer ne vit rien de blessant dans la question elle-même.

– Eh bien, non, pas grand’chose. Mais il est bien évident qu’Octobre trouvera toujours un foyer chez moi et chez M<sup>me</sup> Elmer.

Dieu a ordonné qu’on protègeât les orphelins et... Certes, elle nous a coûté gros : collège, vêtements... et son mariage coûtera aussi... J’ai fait le compte quand j’ai rédigé ce testament.

M. Pfeiffer soupira profondément.

– Votre héritage est certainement problématique... de même que celui d'Octobre. Une fugitive expression de joie effleura le visage de M. Elmer.

– C'est pourquoi je suis venu vous voir. M<sup>me</sup> Elmer a arrangé tout cela. Il ne faut pas lésiner, m'a-t-elle dit. Pour un dollar ou deux, vous serez au clair, et il n'y aura plus à y revenir. Quel air aurai-je si le testament était contesté une fois Octobre établie ?

– Elle épouse Samuel Wasser, n'est-ce pas ?

M. Elmer fit un signe de tête affirmatif. Ses yeux regardaient fixement à travers la fenêtre, le cheval minable attelé à son boghei. Ce malheureux animal, à l'aspect cadavérique, mangeait avec avidité le foin entassé dans un char imprudemment laissé à sa portée.

– Oui ! Samuel est un brave garçon.

Il rumina cette phrase pendant un moment.

– Octobre, est une espèce de toquée ! Oh ! nullement à l'égard de Samuel.

Entêtée comme une vieille mule. Elle est complètement folle ! Je l'ai vue sur la margelle du puits disant : « Touchez-moi et je saute dedans ». Oui Monsieur ! Ah ! comme on a gâté la jeunesse actuelle en lui marchandant le fouet ! Mon père,

lui, avait une canne dont il se servait indistinctement pour nous tous, filles et garçons. Suis-je le tuteur d'Octobre, oui ou non !

M<sup>me</sup> Elmer pense avec raison que le fouet est tout justement ce qui conviendrait à Octobre. Oh ! elle ne crie pas, mais elle va jusqu'au puits et dit : « Si vous me battez, je saute dedans ». Or, je professe que le suicide est un des plus pernicious sujets dont on puisse s'entretenir. C'est un véritable défi jeté à la face de la sainte Providence. Voilà comme elle est ! Elle fera n'importe quoi, mais à sa manière. Samuel est un bon et brave garçon. Outre le magasin, son père possède, des terrains à bâtir, et des maisons locatives. Samuel aussi a amassé de l'argent !

Et l'argent est une bonne chose.

Il y eut un silence.

La lèvre supérieure de M. Elmer, longue, mince et rasée, se mit en mouvement et s'agita avec une incroyable rapidité. Observateur attentif, M. Pfeiffer put y lire les mots : « Octobre », « Souci » et plusieurs fois « Argent ».

Enfin, il devint intelligible.

— On ne sait jamais où on en est avec Octobre. Imaginez que vous lui disiez : « Octobre, il y a un



pâté de poulet pour le dîner » elle répond « oui ». Et quand vous lui tendez le plat, elle s'écrie : « je ne mange pas de pâté de poulet », tout simplement. Elle ne dira rien jusqu'au moment où vous lui aurez tendu le plat.

M. Elmer retomba dans le silence. De toute évidence, le testament préoccupait de nouveau son esprit. Le notaire saisit : « teste » et d'autres mots.

– Et elle a pris des allures par trop modernes ; elle a fumé dans la Grand'rue, pas plus tard que ce matin, et pourtant je l'ai suppliée, M<sup>me</sup> Elmer est presque tombée à ses genoux pour...

– Je me demande quel a été le vrai motif pour un pareil testament, se permit de dire M. Pfeiffer. Pourquoi l'allusion à ce testament, pourquoi ce mariage avant sa vingt et unième année ?

M. Elmer lui lança un regard peu tendre.

– Tout d'abord, Jones croyait qu'il est bon de se marier jeune. Et elle avait raison. Et puis, le Psalmiste n'a-t-il pas dit : « Une jeune fille... »

– Mais oui, mais oui ! dit le notaire avec un peu d'impatience. Nous savons bien ce qu'il a dit !

« Mais je n'ai jamais considéré David comme l'idéal d'un moniteur d'école du dimanche. Les idées de M<sup>me</sup> Elmer sont parfaitement compréhensibles.

sibles, mais ce que je ne puis concevoir, c'est cette façon de les exprimer ! Ça a tout l'air d'une largesse pour vous enlever Octobre ».

Ses yeux clairs fixèrent M. Elmer durant une seconde, mais cet homme de bien et de conscience se borna à regarder distraitement par la fenêtre sans rien dire.

S'il entendit les paroles de M. Pfeiffer, il ne les releva pas.

– Ce différend au sujet du reliquat de cette fortune qui manifestement n'existe pas, dit M. Pfeiffer en s'échauffant un peu, m'a tout l'air d'un appât pour attirer un épouseur ! « Tout le reste de ma fortune », cela sonne bien, mais autant que j'en puis juger, Elmer, il y a dix ares de marais et une bicoque où ni homme ni femme ne voudrait vivre. Cela fait bien cinq cents dollars.

Il regarda interrogativement son interlocuteur.

– Deux mille cinq cents, murmura M. Elmer j'ai fait venir un homme pour l'évaluer. Il a dit qu'il était bien possible qu'on fasse passer le nouveau canal à travers cette propriété. Qu'est-ce que je vous dois, M. Pfeiffer ?

La première intention du notaire avait été de ne rien demander, mais il se ravisa.

– Dix dollars dit-il brièvement. Il vit une hésitation chez le vieillard.

M. Elmer paya aussitôt, mais avec un dépit marqué.

Il s'arrêta un moment à la porte du bureau. Le notaire eut une idée.

– Dites donc, M. Elmer, et si Samuel ne voulait pas se marier ? Il a pris certain petit genre, ces derniers temps, et paraît avoir plus d'argent qu'il ne devrait.

M. Elmer sembla mal à l'aise.

– Samuel est un garçon travailleur, dit-il. Il a gagné son argent sur des biens-fonds.

– Où ça ? demanda l'autre brusquement. Je connais les biens-fonds de la contrée aussi bien que quiconque, et je ne me souviens pas d'avoir vu le nom de Samuel figurer sur aucun registre.

M. Elmer gagnait la porte.

– Je crois que le beau temps durera assez pour qu'on puisse rentrer le blé ! constata-t-il. Je vous demanderai peut-être de me dresser ce nouveau bail que j'ai passé avec Osson Clark.

Il sortit sur cette sorte de promesse.

M. Pfeiffer le vit grimper lourdement dans le boghei et détacher les guides. Il avait touché au bon endroit. M. Elmer était frappé d'épouvante ; et il y avait de bonnes raisons pour qu'il en fût ainsi.

Donnez à un chien un nom malencontreux, puis pendez-le. Donnez à un homme ou mieux à une femme un nom qui ne soit ni Marie, ni Jeanne, mais qui nous vient de quelque part des antipodes, et cette femme attirera à elle, grâce à son nom, toutes les qualités, tous les défauts qui en sont en quelque sorte une conséquence inévitable. Ceux qui avaient baptisé Octobre Jones étaient déjà parmi les ombres, bien que l'un d'eux eût vécu assez pour se repentir de cette témérité.

Octobre s'était fait, en diverses circonstances, appeler Doria Mabel, Mary Victoria ou Gloria Wendy. Au collège Mao Cube elle s'appelait Virginia Guinevese. Elle avait pris ce nom avant de quitter la maison et avait hardiment mis les initiales V. G. J. sur ses bagages.

– Décidément, je ne me débarrasserai jamais du « Jones », disait-elle pensivement en regardant avec dépit le « J ».

Son père était un homme de haute taille, aux grosses joues, à la longue barbe, les enfants ne

l'avaient jamais intéressé. Octobre elle, l'ennuyait. Elle avait trouvé le moyen de lui chiper les livres de sa bibliothèque et de les abandonner dans le bûcher, dans les buissons, n'importe où la pluie l'avait surprise.

– Jones est décidément un nom bien mal venu ? » essaya-t-elle de lui suggérer, « ne pourriez-vous le changer, papa ? »

M. Jones poussa un soupir et se gratta le nez avec un coupe papier en écaille.

– Mon père, mon grand-père, mon aïeul et d'innombrables ancêtres s'en sont contentés.

Elle fronça les sourcils.

– Qui était le premier Jones ? demanda-t-elle. Il faudra que je m'occupe d'en connaître l'histoire. Ils ont dû sortir spontanément de leur protoplasmés.

– Spontanément, murmura M. Jones. Je voudrais, Octobre, que vous perdiez l'habitude...

Octobre poussa une espèce de petit grognement.

– Et Virginie ? En voilà un joli petit nom.

Il est vrai que son nom, Octobre, ne lui convenait pas du tout. Elle était toute blanche et rose, ses yeux étaient bleus comme un ciel de printemps, et ses cheveux dorés comme les moissons.

Elle avait une manière de vous regarder tout à fait déconcertante. Les gens qui ne la connaissaient pas croyaient à un scepticisme provocant, tandis que ce n'était qu'un ardent désir d'apprendre.

Miss Washburton Flemming, directrice d'une école de jeunes filles, jugeait ainsi de son moral, dans une lettre adressée à M. Jones :

« Je voudrais vous rendre sensible une des caractéristiques d'Octobre qui aurait pu échapper à votre observation, c'est son extraordinaire romantisme, qui, lié à certaine exaltation d'esprit pourrait la conduire sur une voie que nous ne pourrions que déplorer. Il est bien regrettable que la chère enfant ait été tellement gâtée par l'amour aveugle d'une mère. Peut-être a-t-elle acquis aujourd'hui plus d'empire sur elle-même que quand elle a été remise entre nos mains... »

— Et quoi encore, murmura M. Jones en tournant le feuillet. Il y en avait encore trois pages, plus un post-scriptum de deux pages. Il laissa tomber la lettre. Il ne se souciait vraiment pas de connaître le degré de romantisme d'Octobre. Il payait régulièrement ses notes et n'avait aucun désir de lire ce qu'on pouvait avoir à lui écrire à son sujet. Il n'avait pas à s'occuper de ses robes, Dieu merci ! Sa femme en mourant avait laissé une cer-

tain revenu, administré par un beau-frère que M. Jones avait vu deux fois en sa vie, et avec lequel il ne s'était donc disputé que deux fois.

Ce beau-frère était un bibliophile, auteur d'un traité scolaire sur l'histoire du moyen âge en France. Octobre ne l'avait vu de bonne humeur que durant la dernière semaine de ses courtes vacances.

On l'avait toujours appelée Octobre, jamais Gloria Wendy ou Guinevese. Le seul surnom à peu près adapté qu'on lui avait donné était « Huit ». À une autre époque, elle eût été une Jeanne d'Arc. Elle avait pour les causes perdues d'avance une attraction irrésistible. Elle avait été tour à tour, dans son imagination ardente, leader socialiste, anarchiste, et femme véritablement chrétienne.

Contrariée dans la poursuite de ses revendications légitimes, elle devenait terrible, elle s'accrochait à ses projets les plus déraisonnables. Une interdiction lui faisait ôter ses souliers et courir pieds nus sur le banc de fer rougi de ses opinions.

Elle perdit son père, durant sa seconde année de pension. Elle passa deux jours à essayer d'être affligée, de trouver en lui quelque chose qui le lui fît regretter. Elle confia à la directrice qui la consolait

avec les phrases appropriées à la circonstance, qu'elle ne réussissait pas à éprouver du chagrin.

– Un père, et même une mère, n'ont rien de précieux en soi, déclara-t-elle à la supérieure terrifiée. On ne doit aux gens que ce qu'ils vous ont donné. Les parents ne sont chers que s'ils aiment leurs enfants, autrement ils ne sont que M. Jones ou M. Hobson. C'est ce que je ressens à l'égard de papa. J'ai bien essayé d'être affligée, mais la seule larme que j'aie pu tirer des mes yeux m'est venue à la pensée que j'étais orpheline. Les orphelines sont bien à plaindre.

Miss Washburton Flemming sentit qu'il était de son devoir de polir un angle dangereux.

– Votre père, ma chère enfant, a travaillé durement pour vous. Il vous a donné un home confortable, il vous a acheté tout ce que vous avez, et a payé votre éducation.

– Mais on l'aurait mis en prison s'il ne l'avait pas fait, répliqua Octobre. Je suis désolée, Miss Flemming, mais j'ai appris à me faire à ce sujet une opinion bien à moi. Je n'en vois aucune autre qui me convienne pour le moment.

En fait, son père ne lui avait rien laissé. Il n'avait pas de fortune, ainsi que le lui dit M. Elmer, un homme haut de taille et peu soigné. M. Jones ne



vivait que d'une rente arrêtée à sa mort. M. Elmer, dont Octobre ne se souvenait qu'à peine, était son oncle, le beau-frère de sa mère et l'unique administrateur de la fortune de celle-ci. Il devint le tuteur d'Octobre et son hôte à contre-cœur.

Son changement d'existence lui fut d'abord une bienfaisante illusion. Elle passait de l'intense activité du pensionnat à la tranquillité de la maison de son oncle, la « Ferme des Quatre Hêtres ». C'était passer d'un tourbillon à une eau calme. Il est vrai qu'au bout de vingt-quatre heures, cette tranquillité avait tout de la stagnation des étangs, à la surface desquels se forme une écume verdâtre. M<sup>me</sup> Adélaïde Elmer n'était qu'une mince compensation à tout ce qu'Octobre avait quitté.

Elle ne se rebella pas, quoique la rébellion fût son état habituel. La sauvagerie du tigre n'est pas affectée d'un changement de cage. Le dompteur actuel n'avait jamais eu qu'à dompter la sauvagerie de chats domestiques et ce chat sauvage montrant ses griffes l'étonnait et le vexait. Miss Fleming avait toujours eu la sagesse de faire alterner les périodes d'athéisme aigu et celles de piété profonde, elle était arrivée par ce moyen à un certain état de stabilité spirituelle tout à fait remarquable.

Mais M<sup>me</sup> Elmer manquait de discernement, la charité n'était guère son fait. Elle avait été dressée à l'obéissance, à une foi aveugle dans la « Parole sacrée », et à un mutisme absolu en présence de ses aînés.

Le Révérend Stevens fut appelé, son aide invoquée. Il vint un samedi après-midi, portant dans ses immenses mains trois petits livres de conseil et de réconfort. Il n'impressionna nullement Octobre. Il avait reçu une éducation stricte qui avait fait ressortir en lui certains traits rudes que seule une grande expérience ou la bonté innée d'un grand cœur aurait pu mitiger.

– Il possède tous les tours et toutes les images de la théologie, mais il ne possède pas un seul tapis et mange avec les doigts, disait Octobre.

M<sup>me</sup> Elmer, prenant ces mots à la lettre, en était restée sidérée.

– Jamais un homme meilleur n'a vu le jour, protestait-elle de sa voix d'orfraie. Il mange avec un couteau et une fourchette, comme vous, Octobre, je n'ai jamais entendu fausseté plus abominable !

Octobre ne discuta pas. Elle ne discutait jamais, à moins d'une victoire à gagner. Elle accepta avec une remarquable tranquillité le projet de mariage que lui présenta nerveusement M. Elmer.

– Vraiment ? demanda-t-elle avec intérêt. Et qui avez-vous trouvé ?

M. Elmer réprima le désir qu'il avait de s'étendre sur le sang-froid parfait que témoignait Octobre.

– J'en ai parlé à Lee Wasser..., commença-t-il.

Samuel Wasser fut présenté le lendemain. Il était parfaitement sûr de lui-même, et parla sans arrêt de son sujet favori. Octobre l'écoutait, les yeux baissés. Quand il fut parti, elle s'enquit si ce jeune homme connaissait autre chose que lui-même.

M. Elmer ne comprit pas.

Sam Wasser lui apporta des fleurs, des bonbons, des nouvelles, des anecdotes qui le montraient sous un jour des plus favorables. Il avait une certaine pointe d'humour et un don indéniable de répartie. Sa conversation était piquée de : « C'est ce que j'ai dit à Edy », « C'est ce qu'Alex m'a répondu », et il concluait invariablement : « J'ai bien cru qu'ils mourraient de rire ».

Elle lui demanda une fois si vraiment quelqu'un était déjà mort en d'aussi joyeuses circonstances, ce qui le déconcerta.

– Mais je pense... naturellement, ils n'en sont pas morts... je voulais dire... mais vous me comprenez certainement !

De retour chez lui, il fut torturé de doutes. Un peu plus tard, comme ils étaient seuls, assis dans le jardin, en une chaude soirée d'été, il devint sentimental et voulut l'embrasser. C'était son droit, comme il l'expliqua plus tard.

Elle le repoussa simplement de la main et lui dit de ne pas faire de folies.

La date du mariage n'avait pas encore été fixée. Aussi, quand M. Elmer annonça que, de par la volonté de sa mère, Octobre devait se marier le jour de son vingt-et-unième anniversaire, Octobre seule ne marqua aucun étonnement. Quand elle en fut avertie, une semaine à l'avance, elle se borna à s'écrier : « Ah ! »

Samuel Wasser eut une longue conversation avec son père, à la suite de laquelle il retint un vaste appartement dans un hôtel romantiquement situé sur la rive de l'Oswegatchie.

Les choses en étaient là quand M. Elmer demanda une entrevue au notaire et comprit que ses pires craintes étaient justifiées.

Le vieux cheval prit l'amble de lui-même. Le boghei était projeté de côté et d'autre, chaque fois que les roues rencontraient un obstacle. Il en était de même de M. Elmer. Il surveillait la route de ses yeux perçants. Il aperçut le vieux Lee Wasser devant son magasin, passant et repassant sa main dans sa tignasse grise. Ses lunettes octogonales avaient glissé le long de son nez. Tout en lui indiquait un violent état de combativité. Il gesticulait de sa main libre pour mieux accentuer ses paroles. Son fils l'écoutait d'un air sérieux, et acquiesçait de temps à autre, chaque fois que de son poing fermé, son père semblait vouloir envoyer à quelqu'un un « swing » magistral.

M. Elmer renifla, selon son habitude dans les moments d'émotion.

– Je disais justement à Sam, lui cria M. Wasser, que ce jour n'avait rien d'un jour de noces. C'est comme quand vous êtes en camping, et que le soir, tout d'un coup, au moment du dîner, vous vous apercevez que c'est dimanche – ça n'a pas l'air d'un dimanche. Eh bien ! ça n'a pas l'air du jour de noces de Sam.

Sam était parfaitement d'accord. Il ne sentait que c'était le jour de son mariage, qu'à cause d'une certaine nervosité, d'un malaise assez marqué.

– Ça devrait être différent, déclara M. Wasser, en jetant un coup d’œil à M. Elmer. On devrait sentir une sorte d’affairement... enfin, ça devrait être différent – je ne suis pas bien certain...

Il secoua la tête, son fils en fit autant.

– Mais je ne vois pas... commença Elmer.

– C’est un sentiment. Une espèce de coup, là ! dit le vieux Wasser se frappant la poitrine. Vous devriez être raisonnable, Elmer, vous mettre à ma place. Sam est mon fils unique, je ne peux pas risquer de gâter sa jeune vie. C’est un point délicat. Et Octobre ! Le jour même de son mariage ! Il n’y a pas une heure qu’elle était là, au bord du trottoir, fumant une cigarette ! Tout le monde la regardait, et commentait sa conduite. Le vieux Dr Vinner et Miss Selby, et tout le monde. Et Sam... que vous a-t-elle dit, Sam ?

Sam, alors au premier plan, déclara :

– Elle a dit : « Un homme en vaut un autre », pas plus tard que ce matin. Et elle ne m’aime pas. Elle épouserait un vagabond aussi bien que moi. Elle n’a aucune préférence. Elle a déclaré qu’une jeune fille devait bien commencer une fois et...

M. Elmer poussa un profond soupir.

– Si elle avait seulement vu l'espèce de vagabond avec qui je me suis entretenu il y a quelques heures, elle aurait changé d'avis, continua Sam se sentant encouragé. Je lui ai déclaré que ce n'était pas précisément là le langage que je désirais entendre de la jeune fille qui porterait mon nom. Alors, elle a enlevé son anneau de fiançailles et me l'a lancé à la tête, en criant qu'elle ne mettrait pas de limites à... comment s'est-elle donc exprimée?... à l'expression de sa personnalité, pour cinquante dollars...

Elmer soupira de nouveau. Le visage du vieux Wasser rayonnait.

– Elle a ajouté que ses idées changeraient peut-être, mais qu'elle n'en était pas bien certaine – c'est à propos de son affirmation qu'un homme en valait un autre, du moins en ce qui la concernait.

– Sam a l'anneau dans sa poche, confirma son père.

– Elle est jeune, dit Elmer avec précipitation. C'est un genre, il ne faut pas y prêter attention. Elle m'a toujours parlé de vous avec aménité. J'avais les oreilles rebattues de vos mérites. C'était Sam par-ci, Sam par-là, du matin au soir, il n'y en avait que pour Sam. Elle est orgueilleuse et cache ses sentiments.

– Bien dommage qu'elle n'ait pas tenu caché ce qu'elle m'a dit, grogna Sam peu convaincu.

Mais étant homme et jeune, il n'éprouvait aucune difficulté à croire à l'admiration cachée qu'on avait pour lui. Il regarda son père qui ne souriait plus : il était sombre et perplexe.

– Nous aurions dû retarder ce mariage. Pourquoi tant de hâte ? Donnez à ces jeunes gens un mois ou deux pour réfléchir.

Il sentit qu'il ne pouvait pas insister davantage. M. Elmer était sur son propre terrain, et était un adversaire redoutable, car il était mené par des motifs insoupçonnables et gardait pour cela même certains égards.

– Je ne me sens pas dans l'atmosphère d'un jour de noce – Rien – Cela ne nous réussira pas !

M. Elmer relâcha les guides, c'était le moment psychologique.

– Si vous ne venez pas ce soir à la maison, je comprendrai que vous vous retirez, dit-il d'un air sombre, laissant tomber le fouet sur le dos de son vieux cheval.

Comme il arrivait à la bifurcation, il croisa un auto-car. Il aperçut l'homme qui était au volant et en qui il devina un Anglais. La voiture avait une



plaque canadienne. Les étrangers étaient rares à Littlebourg ; il se retourna et vit cette auto s'arrêter devant le « Berg House Hôtel ». Deux hommes en sortirent, étrangers eux aussi. L'un d'eux était grand, gros et portait une petite barbe rouge ; l'autre, petit, gras, le visage aussi large que long, sourcils et moustache noirs. Ils lancèrent un regard rapide et oblique à M. Elmer, et marchant côte à côte, la tête du plus petit d'entre eux arrivait à peine à l'épaule de son compagnon ; ils passèrent sans saluer.

– Littlebourg s'agrandit, dit M. Elmer.

Il avait de grandes affaires à Littlebourg et était heureux de tout ce qui augmentait la popularité de la petite ville.

Les deux hommes continuèrent de marcher, sans prononcer un mot, et entrèrent dans l'hôtel avec l'ensemble de deux soldats à la parade. Un homme mince, vêtu d'un long cache-poussière s'entretenait avec le commis de l'hôtel. C'était un Anglais, on le reconnaissait à son accent. Il était assez agité.

– ... Les routes sont affreuses. N'y a-t-il pas une bonne route jusqu'à Ogdensbourg ?

Les deux étrangers s'arrêtèrent à peine, ils entendirent ces mots en passant. Un homme aux

cheveux roux, qui sommeillait dans un des fauteuils du hall ouvrit un œil quand ils passèrent près de lui, se leva, ralluma le bout de cigare qu'il tenait entre les dents, et les suivit. Il savait où ils demeuraient, car il frappa au n° 7 de la même rue et une voix d'homme cria rudement : « Entrez ! ».

– Bonjour, dit-il en faisant un signe de tête à chacun d'eux avec une telle assurance qu'il n'eût même pas besoin de leur montrer l'insigne d'agent accroché à l'intérieur de son veston.

– J'ai entendu dire que vous étiez dans la ville. C'est pour longtemps ?

– Moi et mon compagnon, nous comptons aller à Philadelphie par le train de nuit. N'est-ce pas, Jenny ? dit l'homme surnommé Red Beard, après avoir bu un verre d'eau et s'être essuyé la moustache avec un mouchoir de soie.

L'homme au cache-poussière alluma un cigare.

– Le chef a ordonné une enquête, déclara-t-il. On a pensé que peut-être vous ne nous saviez pas au courant de votre arrivée. Tout petit trou, Littlebourg ! Vous ne pourriez y subsister. Ogdensbourg ne vaut guère mieux. La police a fait une bonne rafle par là-bas tout dernièrement. Ils sont joliment sévères pour ceux qui essaient de les rouler !

Le chef s'est entretenu avec eux ce matin, et ils ont été d'avis qu'Ogdensbourg ne vous vaudrait rien.

– Philadelphie, dit Red Beard, et nous ne faisons qu'y passer. Nous allons chez nous, à Utica.

– Bien, dit l'homme sceptique par nature et par éducation. L'un de vous n'aurait pas d'arme !

Red Beard écarta ses bras, le détective le fouilla rapidement, en fit autant de son compagnon. Il ne trouva pas d'arme.

– Ça va bien, dit-il aimablement, je vous verrais donc à la gare aux environs de neuf heures ce soir.

– Mais certainement, répondit Red Beard poliment.

Le détective les quitta, et alla au téléphone. L'Anglais était parti.

– Les étrangers ne sont jamais contents, se plaint le commis, Sa Seigneurie désire une nouvelle route !

– Anglais ?

– Et comment !

Red Beard et son compagnon descendirent une heure plus tard et furent les témoins silencieux d'une cérémonie assez curieuse.

Quelques jeunes gens de bonne famille avaient formé une ronde autour d'un jeune homme mal à son aise, et chantaient un refrain assez grossier. Red Beard en conclut facilement que le jeune homme était sur le point de se marier. Ils chantaient :

*« Le vieux Sam Wasser n'est qu'un vieil avare  
« Au lieu d'offrir son vin il le garde pour lui.  
« Il épouse une jeune fille  
« Et n'invite même pas ses vieux amis ! »*

*« Il n'y a pas de gâteau pour la noce  
« Pas d'alcool pour boire  
« À la santé de ce fiancé avare  
« Le vieux Sara Wasser est un affreux chien hargneux  
« Un chien hargneux ! »*

Ah ! Écoutez ! compagnons !

Le cercle se disloqua en quelques groupes d'où partaient de grands cris.

– C'est bien ça Sam ! C'est exactement ce que vous êtes.

Ils se dirigèrent tous vers l'hôtel. Le propriétaire prit enfin un air joyeux.

Sam Wasser qui était un parfait célibataire donnait parfois de petites parties auxquelles il invitait ses amis. Il avait des cachettes pour le vin vieux et des multitudes de verres.

Vers la fin de l'après-midi, il eut une idée :

– Écoutez ! une idée ! Il y a un vieux vagabond dans le bois, un bon type – homme du monde – Allons le chercher ! Soûlons-le ! Je parie qu'il n'a plus avalé une goutte d'alcool depuis des années !... Allons-y !... Allons chercher l'homme des Grands Espaces Déserts...

## CHAPITRE III

### UN BEAU MARIAGE !

M<sup>me</sup> Elmer entrait continuellement dans la chambre d'Octobre. Elle avait essayé, sans succès, d'inculquer à sa nièce, un certain sens de sa responsabilité.

– Vous auriez réussi à briser un cœur de pierre, concluait-elle aigrement.

C'était une femme petite et d'une maigreur effrayante. Son visage était tout en angles, ses manières acidulées.

– Comment puis-je emballer vos affaires, Octobre ? Je ne sais pas ce que vous voulez prendre.

Octobre leva les yeux du livre qu'elle lisait et les posa sur M<sup>me</sup> Elmer.

– Mais tout ! Que porte donc une jeune mariée ? C'était sa première marque d'intérêt.

– Mettez votre robe bleue, en satin ! M. Elmer pensait que puisque le mariage se ferait dans

l'intimité, il était bien inutile d'acheter des falbalas !

– Oh ! Seigneur ! dit Octobre entre ses dents, qui parle de falbalas ! Emballez tout ce que vous voudrez, Madame Elmer, mais pas trop de choses. Je ne veux pas avoir l'ennui du déballage.

– Ne pourriez-vous donc pas faire aussi quelque chose ? demanda M<sup>me</sup> Elmer exaspérée. Pensez-vous que je vais me briser les reins pour le plaisir de faire vos malles ?

– Mais ne les faites pas, répliqua Octobre en reprenant sa lecture.

Elle dîna seule dans sa chambre, puis se remit à sa lecture, quand M<sup>me</sup> Elmer entra chez elle, vêtue de noir.

– Le Révérend Stevens est là, murmura-t-elle comme pour voiler l'intimité de cette nouvelle. Octobre abandonna son livre après avoir soigneusement marqué la page. Elle se leva et passa rapidement sa main dans ses cheveux.

– Qu'est-ce qu'il veut ? demanda-t-elle avec étonnement.

M<sup>me</sup> Elmer ne broncha pas.

– Mais vous vous mariez, oui ou non ? cria-t-elle.

– Ah ! c’est pour cela !

Le salon était une grande pièce sombre et triste. On avait essayé de l’égayer autant que possible en l’ornant de toutes les fleurs du jardin. Octobre y remarqua une gaieté qu’elle n’y avait jamais vue. M. Elmer dans son habit du dimanche, le Révérend Stevens en deuil, étaient très solennels, ainsi que Johnny Woodgers, l’homme de peine et sa femme, M. Fingle, le commis et Martha Dimmock, une veuve, amie intime de M<sup>me</sup> Elmer. Octobre chercha Samuel des yeux, et ne le vit pas.

– Alors, vous n’avez pas mis votre robe bleue ? souffla M<sup>me</sup> Elmer. Celle que vous portez est vraiment un peu... gaie pour la circonstance.

– Mais je me sens très gaie, articula nettement Octobre.

Le Révérend Stevens s’entretenait à voix basse avec M. Elmer, qui au bout d’un moment sortit de la chambre. C’était l’occasion pour le Révérend Stevens d’accomplir son devoir. Il s’avança sans bruit vers Octobre avec l’expression d’un homme qui se trouverait en face d’un mort.

– Vous êtes sur le point d’entrer dans une vie nouvelle, commença-t-il. Une vie qui demande toutes les vertus...



– Mais où donc est Sam ? demanda Octobre. Je voudrais l'examiner d'un peu près avant de me décider !

– Il sera ici tout à l'heure.

Le Révérend Stevens se sentait mal à son aise. Il devait faire appel à toutes ses vertus chrétiennes quand il avait affaire à Octobre. En vérité il la détestait, et prévoyait déjà le jour où elle se convertirait aux pernicieuses doctrines luthériennes.

– Vous allez vous embarquer...

À ce moment-là on entendit des voix s'élever dans le lointain, des rires stupides leur succédèrent.

– ... Vous embarquer dans une vie tout à fait nouvelle, disais-je. Il n'y a qu'un guide, dans les affaires les plus désespérées...

Les voix étaient devenues si fortes maintenant, qu'il fut obligé de se taire. La porte fut brusquement poussée du dehors. M. Elmer entra à reculons, gesticulant comme un fou. Le vieux Wasser le suivait, vêtu de clair, très excité, et criant d'une voix de tête. Il était suivi de quelques jeunes gens qui entrèrent en trombe. Parmi eux Sam Wasser brandissait furieusement sa canne en guise de

drapeau. Sans chapeau, il portait les traces d'une chaude lutte, ainsi que ses amis.

– Le voilà ! Ho ! À bas ! Ceci à l'adresse de son père qui avait l'air d'un possédé.

Puis au milieu d'un chœur frénétique on entendit :

« Novembre Jones ! Décembre Jones ! Novembre Jones ! Décembre Jones ! Hou ! »

C'est à ce moment-là qu'Octobre aperçut le vagabond. Il fut poussé devant elle et se retint avec peine sur ses jambes vacillantes. Ses yeux étaient troubles, son aspect sauvage. Quelqu'un avait dû l'attraper par son veston auquel il ne restait qu'une manche.

– Désolé, dit-il d'une voix épaisse, désolé.

Elle le regarda attentivement. Ce seul mot l'avait décidée. Depuis cet instant elle ne fut plus que colère et mépris.

Enfin, on entendit la voix d'Elmer :

– Que signifie tout ceci ? hurlait-il.

Qu'est-ce que cela veut dire ! Hors d'ici bande d'ivrognes !... Hors d'ici !

Sam s'avança plein de feu.

– Elle a dit qu'elle épouserait aussi bien un vagabond. En voilà un ! Qu'elle l'épouse !

Octobre jeta un regard de défi autour d'elle.

– Je l'épouserai, dit-elle.

Robin le vagabond la regardait sans comprendre.

– Il est complètement soûl, hurla une voix du fond du salon.

Il y eut des éclats de rire.

– Il ne voulait pas boire ! Nous l'avons terrassé et abreuvé !

– Abreuvé ! Abreuvé, hurle le chœur, marquant le rythme avec les pieds. Ne voulait pas boire ! Abreuvé ! Abreuvé !

Les voix s'apaisaient peu à peu, et, se turent l'une après l'autre. Sam se tut aussi.

Octobre regardait le vagabond avec détresse et chagrin. Vêtu de haillons, il branlait la tête en signe de protestation découragée. Ses yeux allaient de la jeune fille à la lampe qui fumait. Cette lampe l'intéressait visiblement. Il leva un doigt en signe de reproche et regarda de nouveau la jeune fille.

– Tout à fait désolé, murmura-t-il dans une espèce de grognement.

... Ah ! cette intaille !

Seul il semblait percevoir confusément l'humiliation de la jeune fille. Il secoua la tête et fronça durement les sourcils. Elle comprit la lutte terrible de sa volonté contre l'alcool qui l'annihilait. Il essayait vainement de se ressaisir et tomba tout d'un coup. Fortement émue par ses mots étranges et parce qu'elle croyait comprendre, Octobre répéta :

– Je l'épouserai.

Les lèvres d'Elmer s'agitaient furieusement. Wasser pleurait silencieusement.

– Vous ne pouvez pas... vous épousez Sam...

– Cette chiffre !

Sam se redressa à ces mots, fit un effort pour s'avancer jusqu'à elle, perdit l'équilibre et tomba à terre, définitivement après avoir essayé vainement de se relever.

– Vous vouliez me marier ce soir ; je choisis ce vagabond.

M<sup>me</sup> Elmer se tordait les mains.

– Mais vous ne savez pas ce que vous dites, hur-la-t-elle d'une voix aiguë. Vous ne pouvez pas faire cela !

– Vraiment ! Ses yeux étaient arrêtés sur le Révérend Stevens.

Un homme en vaut un autre devant l'Éternel, n'est-ce pas ?

Elle se tourna vers Robin qui la regardait avec des yeux vides.

– Impossible, déclara-t-il soudain avec solennité.

– Votre nom ?

– Robin. Robin Leslie.

– Robin Leslie, ça va bien.

Elle mit sa main sale dans la sienne. Elle était très excitée, les yeux étincelants. Le Révérend Stevens tournait et retournait un livre entre ses mains, en regardant Elmer par-dessus ses lunettes. Celui-ci se rongeaient les ongles, il louchait, un œil sur sa montre, l'autre sur le paquet de loques gisant sur le parquet. Sam s'était endormi.

– Vous ferez ce que vous voudrez, dit-il d'une voix tremblante de fureur.

– Vous êtes folle, complètement folle !

Elle tenait toujours la main du vagabond.

– Je m'appelle Octobre Jones, lui Robin Leslie, mariez-nous !

Le Révérend Stevens ouvrit son livre et bredouilla quelques mots. Les ronflements de Sam étalé à terre rythmaient cette scène.

– L’anneau ?

Elle se baissa, chercha dans la poche de Sam endormi.

– Le voici.

C’est ainsi qu’elle devint la femme de Robin Leslie, devant Dieu et son Église. M<sup>me</sup> Elmer suffoquée la regardait comme elle aurait fait d’une folle. Son mari remuait les lèvres avec indignation, mais aucun son n’en sortait. Robin le vagabond, lui, répétait :

– Désolé, désolé...

La foule amassée au fond de la chambre, s’écarta quand ils s’avancèrent vers la porte.

– Où allez-vous ? demanda Elmer brutalement.

– Avec mon mari.

Ils disparurent dans la nuit, et pendant un long moment personne ne parla ni ne bougea. Alors M<sup>me</sup> Elmer s’élança vers la porte avec un cri aigu :

– Octobre, Octobre !

Elle ne reçut d’autre réponse que le bruissement des feuilles et le roulement lointain du tonnerre.

## CHAPITRE IV

### LA MAISON DU PENDU

Octobre avait entendu l'orage en sortant de la maison. Elle prit sans y penser le vieux manteau qui lui servait de couverture quand elle se couchait à l'ombre des pommiers.

Robin marchait devant elle.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Il montrait quelque chose d'un doigt tremblant.

– C'est le chemin qui rejoint la grand'route.

– Y a-t-il une autre route, à travers champs ?

Elle regarda.

– Vous ne voulez pas traverser la ville ? Cela m'est bien égal à moi !

– Pas à moi. Je suis complètement ivre, empoisonné. Imbéciles ! Je ne m'y attendais pas !

Il s'arrêta soudain, irrésolu. Devant eux s'étendait la route. Octobre entendit quelqu'un crier son nom derrière elle.

– Par là, dit-elle, le prenant par la manche de son veston, et le tirant à travers les buissons, le long d'un petit sentier à peine visible même en plein jour. Il chancela, et se mit à jaser. Il était vraiment ivre, empoisonné, comme il disait. Es arrivèrent dans un champ et virent, à travers des pommiers une lointaine lumière jaune. Ils étaient près du cimetière, dans un champ où Elmer envoyait paître ses vaches. Un grand bâtiment se détachait en noir sur le ciel sombre ; un peu plus loin était l'étang où venait boire le bétail.

– Il y a de l'orage quelque part, dit Robin... En suivant le S<sup>t</sup> Laurent !

Elle s'arrêta soudain.

– De quelle nationalité êtes-vous ? Vous n'êtes pas Américain ?

– Anglais, dit-il d'une voix qui commençait à s'affermir.

Elle respira profondément.

– Alors je suis anglaise.

Elle ne pouvait apercevoir son visage, mais elle devinait son hébètement, à sa voix et à son attitude.

– Vraiment ? Bien.

Elle serrait les lèvres :



– Je suis américaine, je resterai toujours américaine.

– Oh !...

Il essayait de rassembler ses idées.

– Vous venez de dire que vous étiez anglaise !... Je n'aime pas les gens qui changent d'avis toutes les cinq minutes. Où allons-nous ?

– Où nous allons ? Mais où vous voudrez.

– Prescott.

– Au Canada ?

Il fit un signe de tête qu'elle devina plutôt qu'elle ne vit.

– Où mène ce chemin ?

Elle lui expliqua que la route était juste devant eux, et qu'elle rejoignait celle de Littlebourg à l'ouest.

– N'y a-t-il pas par là un petit bois que traverse la route, demanda-t-il d'une voix impatientée.

– Chut ! Agenouillez-vous !

Elle obéit, entendit une voix, puis vit luire une allumette.

– Cachez-vous dans ce fossé, dit-il en lui donnant l'exemple. Elle se laissa tomber à côté de lui, le cœur battant. Elle essaya de calmer son émo-

tion, en se persuadant, bien que le contraire fût évident, qu'il n'y avait aucun danger. Elle regarda la route avec attention et se sentit pleine de haine pour ceux qui y marchaient sans se hâter. Ils approchaient. L'un d'eux s'arrêta pour allumer une allumette. Ils étaient à moins de six mètres de l'endroit où ils s'étaient cachés. Elle aperçut vaguement une grosse figure, une barbe rouge.

– Vous allez nous trahir avec cette manie d'allumer continuellement des allumettes, dit Red Beard furieux. Nous aurions pu aussi bien prendre une escorte.

– Ah, grogna l'autre, qu'est-ce que ça fait ! Il n'est pas là ! Il s'en faut d'un nombre respectable de milles.

– Je vous dis que je l'ai vu au milieu d'une bande de jeunes gens. Si vous aviez été là, nous l'aurions attrapé.

– Je devais aller à la gare.

Les voix devinrent indistinctes, ne furent plus qu'un murmure. On entendit un grondement de tonnerre, puis ce fut de nouveau le silence.

– C'est vous qu'ils cherchent ? demanda Octobre dans un souffle.

– Oui.

Sa voix était claire, il semblait complètement dégrisé. Comme il se levait, Octobre crut voir briller quelque chose dans sa main, à la lueur des éclairs. Ses idées avaient repris leur clarté à l'approche du danger, mais il titubait encore.

– Y a-t-il un portail par ici ?

– Plus loin...

– À terre !

Il avait aperçu le bout allumé d'un cigare. Les deux hommes revenaient sur leurs pas. Cette fois-ci, Robin et Octobre étaient dans une bonne position. Un petit tertre courait parallèlement à la palissade. De ce côté-là ils étaient en sécurité. Les deux promeneurs s'arrêtèrent en face d'eux. L'un d'eux s'était probablement assis sur la palissade. On entendit le craquement de ses souliers sur la barrière.

– Je parie qu'il est dans le bois, de l'autre côté de la ville. Nous aurions dû battre ce bois, Jenny. Si je n'étais pas un imbécile, je l'aurais attrapé à Schenectady.

Il y eut un silence.

– Il a réussi à avoir un pistolet, dit une autre voix.

– Oui ! On ne lâche pas une banque pour acheter un pistolet. Enfin, ce n'était peut-être pas une véritable banque, mais il me semble qu'une bonne librairie rapporte autant qu'une banque.

– Il y avait dans le journal...

– Le journal !... Il accompagna ces mots d'un juron.

Encore un silence.

L'odeur d'un bon cigare se répandit, grâce à la brise, jusque vers le petit monticule.

– Dites donc... Qu'est-ce que Gussie a gagné sur celui-là ?

– Écoutez, Lenny, imaginez que nous attrapions cet oiseau ! Que vous importe Gussie ! Allons...

Le bruit de leurs pas s'éloigna. Levant la tête, Robin se mit en observation.

– Gussie, murmura-t-il, ça va joliment bien !

Il ne se releva qu'au bout de dix minutes et tendit la main à Octobre.

– Où est le portail ?

Elle marchait à quelques pas devant lui. Il dut remarquer que son manteau traînait, car il le lui prit. Le portail était à moitié ouvert. Ils traversèrent la route inégale, mais infiniment plus

agréable aux pieds que les champs. L'herbe était humide de rosée. Le devant de la robe d'Octobre était complètement mouillé.

– Il y a une maison, là-bas, dans le bois. Vous n'avez pas peur ?

– La maison du Suédois, se rappela-t-elle.

– Justement. Il s'est pendu, n'est-ce pas ! Les vagabonds n'y vont jamais. Ils préfèrent dormir sous la pluie. Ça porte malheur. Horriblement superstitieux, les vagabonds ! Est-ce que je marche trop vite ?

Il tourna la tête vers elle.

– Non, dit-elle, puis quelque cent yards plus loin, vous êtes dégrisé ?

– Non, pas encore, c'est affreux. Je pense que vous êtes... quelqu'un d'autre. J'ai les jambes complètement molles. Je n'ai pas dormi la nuit dernière. Et avant, j'ai voyagé dans un train de marchandises, mais on m'a vu, et jeté en bas. J'aurais dormi debout cette nuit, mais je suis bien malade.

La route commençait à monter. Octobre avait fait ce chemin si souvent, qu'elle l'aurait suivi les yeux fermés. Puis, la route perdait de sa largeur jusqu'à devenir un simple sentier. L'obscurité était

complète. Ils n'étaient guidés que par quelques éclairs.

– C'est quelque part à gauche. Il y a deux marches à gravir.

Ils marchaient moins vite, cherchant le sentier qui menait à la maison du Suédois. Ils virent les deux marches dans un éclair, ces deux marches qu'avait si souvent gravies le suicidé.

Robin encore titubant, s'arrêta après les avoir montées. Octobre tendit la main pour le soutenir, mais il la repoussa doucement. Elle aperçut après lui, une lueur rouge qui devait être un feu, au loin, au-delà de l'endroit où ils avaient abandonné le sentier.

– Restez ici, dit-il, en redescendant les marches. Marchant silencieusement, il se dirigeait du côté du feu, se glissait d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un endroit d'où il put voir ceux qui campaient là. Ils étaient deux, l'un très grand, l'autre semblant un nain par comparaison. Pour Robin il était et resta : « le petit homme ». C'était deux vagabonds, visages crasseux, vêtements en loques innommables. Le plus grand des deux avait un front bas et fuyant, un formidable nez et un menton barbu, de petits yeux noirs bridés comme ceux d'un singe. Son compagnon était très vieux.

Ses haillons invraisemblablement sales. Son visage ne connaissait plus l'eau ni le savon depuis des semaines. Il regardait le feu.

– Approchez, grogna le géant.

Il avait aperçu Robin, bien qu'il n'eût pas levé les yeux du morceau de pain qu'il mangeait.

Robin fit quelques pas en avant. Ses idées étaient tout à fait claires, il ne ressentait plus qu'une forte nausée.

– Allons ! Asseyez-vous ! Est-ce que ce gros enflé vous a donné la chasse ? Le... ! Il m'a poussé en bas du train.

Robin comprit qu'ils avaient été jetés à bas d'un train par un surveillant de la voie.

– Ce train allait lentement, ajouta-t-il avec un juron.

– Vous allez à Ogdens ? demanda le petit homme avec impatience. Nous passons la frontière cette nuit.

– Mais non ! vieux fou (il ne dit pas : « fou »). Quelle espèce de ville est-ce donc ? Cette route est diabolique !

– Je ne l'ai pas encore essayée.

Le gros homme fixa les yeux sur Robin, qui parlait avec un drôle d'accent.

– Anglais ? Ça c'est drôle, par exemple. Mais vous êtes soûl ! Regarde, Baldy, cet oiseau est soûl !

Ses yeux s'emplirent de curiosité.

– Asseyez-vous ! Vous devez être un joyeux copain !

– Excusez-moi, la voix du petit homme chauve s'adoucit soudain, connaissez-vous Ogdensbourg ? Vous aurez plaisir à apprendre...

– Silence ! cria le vagabond en levant la main. Le petit homme chauve se jeta à terre, son visage prit une ridicule expression d'épouvante.

– Toujours des visions. Il a failli même se faire pincer à Froy par un mouchard. Il se met à crier en pleine gare, il a des visions. Julia !

Le vieux Baldy tremblait comme un chien mouillé, mais ce dernier mot sembla lui redonner quelque courage.

– Pas ce mot, oh ! Écoutez. Elle m'a maltraité, elle a été mauvaise, mais je vous en supplie, ne prononcez pas ce mot !

– Ju-lia ! hurla l'autre en raillant.



Il saisit de ses mains formidables la tête du petit homme chauve et le secoua sauvagement. Robin regardait sans prononcer un mot. La brute jeta sa victime face contre terre.

– Asseyez-vous ! Qu'est-ce que vous avez ? Asseyez-vous donc ! J'ai connu un Anglais... Asseyez-vous ! Il hurla les deux derniers mots.

– Je reste debout, et je m'en vais, dit Robin avec calme.

– Vous avez peur que je vous secoue ? Soyez tranquille. On voit assez que vous n'avez rien !

– Possible, mais je m'en vais.

Il fit volte-face et partit. Du coin de l'œil il vit que l'homme avait ramassé une pierre et s'amusa à épouvanter le malheureux petit vieillard. Puis ils se levèrent, ramassèrent les restes de leur dîner et disparurent dans la nuit.

Robin après avoir dispersé du pied les cendres rouges, rejoignit la jeune fille.

– Qui est-ce ? demanda-t-elle ; elle les avait vu passer.

– Des vagabonds. Où est cette maison ?

Elle montra quelque chose du doigt ; il le lui sembla, du moins. L'orage approchait. Le ciel était illuminé de lueurs de plus en plus fréquentes. Il vit

une maison basse, aux volets branlants, entourée d'une pauvre petite palissade dont il ne restait que quelques pieux.

– Notre maison, dit-il avec emphase.

La porte tenait bien, mais la fenêtre lui fournit un passage. Au bout d'une minute, elle entendit son pas et le grincement d'un verrou. Il fallut un certain temps pour ouvrir cette porte, et encore ne s'ouvrit-elle que juste assez pour la laisser passer.

– Les gonds sont partis, dit-il brièvement.

Il ouvrit la porte toute grande, alluma un bout de bougie qu'il sortit de sa poche. Le corridor était plein de débris, le vent y avait amassé des feuilles mortes, on voyait des chiffons décolorés sous des amoncellements de poussière. Une poutre de sapin traversait le corridor. Un fort crochet y était fixé. Elle le vit... et pensa au Suédois dont on ne savait rien si ce n'est qu'il s'était pendu.

– Chut !

Il la regarda gravement.

– Pas effrayée ?

Ses yeux s'arrêtèrent sur le crochet. Ce ne devait pas être celui-là, qui servait à pendre des jambons. Il s'est pendu dans le bois, à un arbre. C'est ce

qu'on dit. Il avait perdu sa femme et était devenu fou. Bien avant votre naissance. C'est ce qu'on dit.

– Qui, on ? demanda-t-elle impatientée.

Il regarda vaguement du côté de Littlebourg. En réalité il voulait parler de toute une communauté.

– Les vagabonds en parlent. Je ne les comprends pas toujours, ils ont un jargon à eux. Voulez-vous tenir la lumière ?

Octobre prit la bougie de ses mains et il se glissa dans la chambre qui donnait sur le couloir. Il revint, traînant un vieux sommier métallique.

– Voilà un lit, les ressorts du sommier me semblent encore bons. Rouillés, mais bons.

Ce lit était horrible, mais le sommier en était effectivement bon. Il lui fit un coussin d'une vieille couverture.

– Vous devriez vous couvrir de votre manteau, lui dit-il.

Elle s'assit sur le lit et le regarda. Peut-être avait-il eu bonne façon autrefois. Ce visage enflé, ces yeux pochés, cette affreuse rougeur sur une de ses joues... Octobre secoua la tête.

– Qu'avez-vous donc sur la figure ? demanda-t-elle.

Il fût étonné de cette question.

– Cela ? Sumac ! L'Inquisition a ignoré ce supplice. Dormez maintenant.

Elle enleva ses souliers, se coucha, et se couvrit de son manteau. Elle sentait à travers ses vêtements légers les ressorts d'acier du sommier. Le lendemain, elle aurait l'air d'avoir été tatouée ! Il s'était accroupi dans un coin et éteignit la bougie. Elle l'entendit respirer.

À travers la fenêtre elle voyait le ciel illuminé par les éclairs ; à intervalles irréguliers, la maison tremblait à chaque grondement de tonnerre. Puis, la pluie se mit à tomber. Elle l'entendait tambouriner sur le toit recouvert de tôle et sur les vitres qui n'étaient pas encore cassées.

Il devait y avoir quelque part un trou dans le toit, des gouttes d'eau tombaient tout près d'elle. Elle entendait la respiration de Robin entre les roulements du tonnerre. Elle s'assoupissait quand il se mit à parler en rêve :

– Imbécile, murmurait-il, imbécile !

Parlait-il de lui-même, ou de quelqu'un qui faisait partie de son existence inconnue ?

Elle s'endormit tout d'un coup, d'un sommeil sans rêve, et se réveilla avec l'impression que

quelqu'un lui tenait la main, une joue couverte de poils près de la sienne. Elle voulu crier, une main de fer lui ferma la bouche.

## **CHAPITRE V**

### **SCANDALE !**

Le cortège se réduisait maintenant à quatre personnes. Le Révérend Stevens qui était parti avec le gros des invités portait une lourde responsabilité. Il le sentait et ne s'en cachait pas. Son acte ne serait-il pas dès le lendemain matin, en butte à des discussions passionnées dans toute la petite ville ?

Ses collègues se lèveraient contre lui et le dénonceraient. Les mères de famille qui avaient des filles à marier le condamneraient sans rémission, par crainte du mauvais exemple. Ceux même dont les idées étaient larges, et qui se faisaient les champions des causes les plus désespérées trouveraient à redire à sa conduite.

Il sortit en secouant la tête. Il pensa tout d'un coup aux photos qu'il étalerait sur la table de son salon le lendemain matin, quand les reporters viendraient l'interviewer. Il y en avait une particulièrement réussie. Elle avait été prise dans les

premiers temps de son ministère, on le voyait de profil, et son profil était frappant. Il pensa aussi à Octobre, et chercha à se représenter ce qu'elle avait bien pu faire, mais l'imagination n'était pas son fort. Elle avait commis une folie, et très probablement avait déjà quitté son mari vagabond. Il s'attendait sincèrement à apprendre le lendemain matin qu'elle était revenue à Four Beech Farm, elle devait même y être déjà !

Andrew Elmer était assis près de la table qui avait servi d'autel. Sa femme pleurait, plutôt de rage que de chagrin. Lee Wasser était sur le sofa, entourant de ses bras Sam encore gris et malade.

– Personne ne peut me blâmer, dit M. Elmer. Beau résultat de l'instruction supérieure... des idées...

M. Wasser lui lança un regard ironique.

– Ça va être charmant, les journaux, hein ? Mon fils repoussé pour un vieux vagabond pouilleux, hein !

Il avait tant de fois répété ces mots depuis dix minutes, qu'Elmer ne les entendait plus.

– Elle est partie sans habits... sans rien ! gémit M<sup>me</sup> Elmer. Que va-t-on dire...

– Elle l’a fait par méchanceté... commença Elmer quand on annonça qu’un étranger, un Anglais désirait le voir.

La venue du Grand Turc n’aurait pas été plus inopportune que celle de cet Anglais, à l’accent étranger, qui arrivait à cette heure et dans ces circonstances. Il lança un regard à sa femme qui se tamponna les yeux et sortit gauchement. L’état de Sam ne lui permettait pas de s’en aller. Il y eut du défi dans les yeux de Lee Wasser. Lui du moins n’avait aucune raison d’être honteux, au contraire, Sam avait été victime d’une odieuse machination... montée sans doute par le vagabond à l’œil poché, à la figure tuméfiée, ou hypnotisé peut-être ! Et ainsi n’ayant plus la capacité de se défendre, on lui avait enlevé sa fiancée. Le jeune homme se mit soudain à pousser des cris discordants qui effrayèrent M. Elmer.

– Ne pourriez-vous l’emmener à la cuisine ?

– Il chante ! répliqua le vieux Wasser d’un ton féroce. Je veux savoir le fond de cette affaire, dût-il m’en coûter mille dollars !

Le domestique impatienté, passait ses doigts entre son col dur et sa peau rugueuse. Il y avait devant la porte un petit groupe de gens très excités



et parlant tous à la fois. Il voulait dire son mot et sentait que sa place était parmi eux.

– Ce Monsieur, dit qu’il voulait vous voir, M. Elmer. La haute silhouette d’un homme couvert d’un cache-poussière apparut dans la porte. Il portait un lorgnon, de gros gants bruns. M. Elmer remarqua ses guêtres de couleur fauve sur ses souliers luisants.

– Désolé de vous déranger...

C’était un homme au teint cireux, à la petite moustache soyeuse et au perpétuel sourire. Sa voix était douce et harmonieuse.

– J’ai entendu du tapage, mais impossible de comprendre ce que ces gens racontent. Il s’agit d’un vagabond... J’espère que vous voudrez bien m’excuser... d’être entré.

Il ne voulait pas être indiscret, mais désirait se faire comprendre.

– Oui !... C’est bien ça. Il y avait ici un vagabond complètement souûl... c’est exact.

Il avait froid dans le dos à la pensée que dans deux ou trois jours il devrait parler en public dans une réunion de fermiers. L’occasion se présentait à lui, inopinément de formuler sa version de l’événement. Cela devait arriver tôt ou tard.

– Alors...

Il tint compte de la présence de M. Wasser et de l'état de Sam. Il ne se demanda pas en quoi toute cette affaire pouvait intéresser un étranger. L'Anglais représentait à ses yeux les millions de gens qui lisent leur journal en prenant leur café du matin et s'écriaient : « En voilà une affaire... un vagabond a épousé une jeune fille à peine sortie du collège »... Bien plus, il était l'avant-coureur d'une armée de reporters et de photographes.

– Ma nièce,... enfin sa mère était pour ainsi dire ma belle-sœur... cette jeune fille... elle s'appelait Octobre Jones... Elle avait de drôles d'idées...

– Extraordinaire ! murmura l'étranger. Ce n'était qu'une interjection polie, ironique peut-être, mais elle servit à M. Elmer.

– Extraordinaire... vous l'avez dit. Enfin cette jeune fille allait se marier. Tout avait été décidé. Le Révérend Stevens était là... enfin tout ! Il indiquait de la main les préparatifs divers qu'on avait faits en cet honneur. L'Anglais regarda gravement les fleurs.

– C'est alors qu'un vagabond... enfin, il vint. Il se tenait juste à la place où vous êtes.

– Sam avait été drogué, pas de doute possible à ce sujet ? interrompit le vieux Wasser, je ne sais ce qu'on lui a donné, on lui a peut-être fait respirer quelque chose... Il n'a pas encore repris conscience.

– Oui, reprit Elmer, et Octobre était folle. Elle a dit : je l'épouserai. Je suis resté muet de stupéfaction, j'étais là, ou plutôt ici, ajouta-t-il, désignant avec une exactitude minutieuse les différentes places. J'avais les bras et les jambes coupés ! Je croyais rêver.

L'étranger ne détachait pas ses yeux de lui. Son sourire ne s'était pas effacé.

– Marié ! dit-il assez rudement. Qui s'est marié ? La stupidité de cet homme fit sauter Elmer.

– Mais Octobre, cette folle... Elle a pris l'anneau dans la poche du malheureux Sam. « Le voici » a-t-elle dit. « Quel est votre nom ? » Et ce vagabond a dit... Qu'a-t-il dit, Monsieur ? »

M. Wasser avait oublié. Son geste impatient fit comprendre à l'Anglais combien le nom du vagabond importait peu dans toute cette histoire.

– Mais je ne comprends pas très bien. Cette jeune fille, Octobre... c'est bien son nom ?... désirait épouser un vagabond ?

– Il était soûl, dit M. Wasser d'un ton qu'il voulait explicatif.

L'étranger restait stupéfait.

– Mariée... Pas réellement mariée ?

Elmer et Wasser affirmèrent le fait accompli d'un mouvement de tête, le mouvement de Sam fut involontaire.

– Bonté divine !

Elmer fut frappé de terreur. Si cette simple affirmation produisait un tel effet sur un étranger, et sur un étranger qui n'avait pas l'air de s'émouvoir facilement, que se passerait-il donc après les révélations des journaux !

– Il faut que je vous dise qu'Octobre était... originale, folle même. Elle aurait sauté dans un puits, oui, Monsieur... Elle l'a dit. « Si vous me touchez, je saute dedans ! » Oui Monsieur.

– Ce soir ? A-t-elle vraiment sauté dans un puits ?

Il y avait de l'espoir dans l'intonation de l'étranger.

– Non, Monsieur, c'est une autre histoire.

– Elle a épousé ce vagabond ? Elle est sa femme ? Où est-il ?

– Octobre !... commença M. Elmer.

– Je ne me soucie pas d'Octobre ! Je pense qu'elle est ici. Mais où est le vagabond ?

Lee Wasser tendit un doigt tragique vers la porte et avec grandiloquence :

– Ils sont partis par là, tous les deux.

L'homme au cache-poussière se retourna brusquement :

– Tous les deux ? Puis avec une soudaine animation : Depuis combien de temps ? Quel chemin ont-ils pris ?

Elmer consulta sa montre.

– Il y a environ une demi-heure, ils sont allés de ce côté.

La porte était un point de départ, la nuit sombre, un but. L'étranger sortit de la maison. Quatre hommes parlaient près de la grille.

– ... mais oui,... il était soûl... ne savait pas ce qu'il faisait. Sam et Elmer l'ont trouvé dans le bois. C'est Pese qui l'a renversé et maintenu par terre. « Tu vas boire ! disait Ed... »

L'homme au cache-poussière passa devant eux, ils s'arrêtèrent dans leur histoire pour s'entretenir de son identité.

– Anglais. Il a une grande voiture au garage, Joe Pridaux l’a estimée dix mille dollars et même plus.

L’auto attendait à une petite distance de la route. Alain Laomer s’assit au volant et fila à toute vitesse du côté de Littlebourg. Il ralentit un peu en traversant la ville, car il ne voulait pas risquer d’être arrêté par des gendarmes sans imagination. Il corna et alluma les phares. Il surveillait la route avec attention. Tout d’un coup il vit quelqu’un sauter par-dessus une palissade sur la route, et arrêta sa machine.

– Byrne ! appela-t-il.

Une forme sortit de l’ombre, puis une autre.

– L’avez-vous vu ?

– Non ! nous avons tout inspecté par là autour. Il doit passer par là, à moins de revenir sur ses pas. Lenny pense qu’il peut être dans le bois qui est de l’autre côté de la ville.

L’homme assis au volant prononça quelques mots que Red Beard ne put saisir.

– Restez ici ! Je vais retourner et faire une enquête. Il y a une jeune fille avec lui.

– Pas possible ! Red Beard était stupéfait.

– Oui ! Cela vous rendra peut-être votre tâche difficile.

M. Loamer était furieux. Ses auditeurs ne devinaient pas que derrière son calme apparent se cachait une rage folle. — Où pourrais-je faire tourner l'auto ? demanda-t-il d'une voix étrange.

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ? demanda Lenny tandis que Loamer faisait des manœuvres. Je n'ai jamais entendu parler de cela !

L'auto filait à toute allure du côté de Littlebourg.

— Vous l'avez entendu ? Une jeune fille ! C'est la première fois que j'en entends parler.

M. Loamer revint à Littlebourg qu'il trouva très animé. Il vit des groupes à tous les coins de rues, et remarqua même deux hommes discuter pistolet en main. Au coin de la Grande Rue et de la Rue de l'Union, il vit un gendarme.

Celui-ci ne savait rien si ce n'est qu'il s'était passé quelque chose chez M. Elmer. Le chef s'occupait de l'affaire. Il demanda à M. Loamer s'il avait vu deux hommes, l'un avec une barbe rouge, l'autre gras et court. Non, M. Loamer n'avait rien vu.

— Ils ne doivent pas être dans la ville, je pense, dit le gendarme.

Il était une heure du matin quand M. Loamer revint vers les deux hommes, dont l'un dormait debout, appuyé sur une palissade.

– Ils ont organisé une colonne de recherches, leur dit M. Loamer ; ils battent les bois, mais quelqu'un a eu l'idée que les fugitifs étaient peut-être dans la maison du Suédois. On prétend qu'elle est hantée. Où est-elle ?

– La maison du Suédois... connais ça, Lenny ?

Lenny à moitié endormi croyait bien en avoir entendu parler, mais il n'y avait jamais été.

– C'est quelque part sur la hauteur, derrière la propriété d'Elmer. Je n'y suis jamais allé, mais les bois ne sont pas grands...

Il montra le chemin, M. Loamer dit qu'il retournerait en ville pour avoir les dernières nouvelles et qu'il viendrait les rejoindre.

– Cette fois, attrapez-le ! dit-il d'un ton menaçant. La jeune fille... je ne sais pas trop qu'en faire... Il resta silencieux pendant quelques minutes. Il devait penser à cette jeune fille. Elle ne gêne aucunement...

Puis il ajouta : Un gendarme m'a demandé si je vous avais vus, j'ai naturellement répondu que non.

– C'est bien gentil de votre part, dit Red Beard ironiquement. Quand l'auto fut hors de vue, il frappa l'épaule de Lenny.



– Allons. Cette maison du Suédois est hantée ?  
Peut-être y amènerons-nous un nouveau revenant.

# CHAPITRE VI

## « CAMPING »

Octobre était tout à fait réveillée à présent, elle n'essaya pas de lutter, mais mit toute sa force à éloigner cette main qui l'étouffait.

– Pas un mot ! dit-il dans un souffle. J'ai eu horriblement peur que vous ne vous mettiez à crier. Il y a quelqu'un qui rôde autour de la maison.

Elle fit signe qu'elle avait compris. Il la lâcha.

– Désolé, dit-il. Pouvez-vous vous lever sans faire crier le lit... attendez !

Il la souleva délicatement et la posa à terre de telle sorte qu'elle tournait le dos à la fenêtre.

– Ne bougez pas !

L'orage avait cessé ; il lui sembla que le jour commençait à se lever. Un long silence... puis, dehors, le craquement d'une branche.

Robin le vagabond s'accroupit sous la fenêtre. Elle put voir une ombre plus noire que l'obscurité de la chambre.

Une forme intercepta la faible lumière qui entrait par la fenêtre, et des mains cherchèrent le loquet. Elle entendit le murmure sourd d'une voix mécontente. Soudain un brillant cercle lumineux apparut sur le mur opposé, l'homme, du dehors, explorait la chambre avec sa lampe électrique. Le cercle alla à gauche, à droite, en haut, en bas, fouilla le lit et s'arrêta hésitant. Elle distinguait parfaitement Robin maintenant, recroquevillé sur lui-même sous la fenêtre. Il tenait fermement la targette d'acier qui lui avait permis d'ouvrir la fenêtre. Elle comprit pourquoi l'homme du dehors n'avait pas pu entrer. La lumière s'éteignit.

– Allez jusqu'à la porte... à votre droite... prenez vos souliers, mais ne les enfiler pas !

Elle acquiesça aux ordres à peine perceptibles, prit ses souliers et longea le corridor étroit jusqu'à une porte. Et elle attendit. Elle l'entendit venir vers elle.

– Est-elle ouverte ? murmura-t-il en passant près d'elle. Le corridor était si étroit qu'elle sentit sur sa joue l'étoffe de sa veste. La porte n'était pas fermée, mais grinçait. L'ennemi devait être près de

la porte d'entrée en ce moment, secouant la poignée. Robin le vagabond attendit que le bruit recommençât et en profita pour pousser la porte qui s'ouvrit dans un grincement. Revenant en arrière il la saisit par la main et la fit passer. Ils se trouvèrent dans une cuisine qui sentait la terre et l'humidité. Il y avait une seconde porte... il promena ses mains sur les murs humides. Le plafond était partiellement détruit.

Un coup sourd ébranla la petite maison... puis un autre. Robin réussit à ouvrir la porte. Un parfum de feuilles mouillées frappa les narines d'Octobre.

– Vous avez votre manteau ? Il lui parla dans l'oreille. Elle sentit de nouveau, contre la sienne, la joue de Robin. – Bon ! Suivez-moi, vous aurez les pieds mouillés, mais vous n'en mourrez pas. Tenez-moi par ma manche... Quand je m'arrêterai, faites de même.

Ils sortirent dans ce qui avait été autrefois un jardin. Il marchait sans bruit, suivi d'Octobre. Ses bas étaient trempés, elle marcha sur une épine et se retint pour ne pas pousser un cri. Robin qui avait quand même entendu quelque chose se retourna. Elle avait les pieds en sang, ses bas étaient

en loques elle fut heureuse de sentir une semelle entre ses pieds et la terre.

– Inutile de nous dépêcher. Il leur faut un certain temps pour explorer la cabane, dit-il toujours dans un murmure. Et les arbres vont gêner le style de Lenny... qui aime les grands espaces ouverts – où les hommes sont des hommes.

Une pensée tout d'un coup le fit rire. Il marchait plus vite ; ils devaient déjà être bien loin de la maison. Ils arrivèrent à un sentier en pente, les arbres s'espaciaient, il lui prit le bras et s'arrêta.

Elle avait aussi vu quelqu'un qui fumait. La faible clarté du ciel laissait deviner une forme indistincte. C'était un homme assis sur un arbre abattu, à leur gauche.

Ils entendirent derrière eux une trompe d'auto, encore loin. L'homme assis sur l'arbre se leva et monta lentement le sentier en pente, puis soudain, il obliqua à droite. Il passa à moins de douze mètres de Robin et d'Octobre. Il avait perdu le sentier et appela.

– Allô !

– Ils étaient ici, mais ils sont partis !! C'était la voix de Red Beard. Octobre en reconnut le timbre rude. Le fumeur était maintenant hors de vue, Ro-

bin immobile jusque là, se remit en marche... puis s'arrêta de nouveau et fit un geste de la main.

– Une auto, murmura-t-il, en montrant trois lumières, une rouge et deux blanches, qui, indiquaient que l'avant de l'auto était tourné du côté de Littlebourg.

Tout doucement il s'approchait de la voiture, Octobre le suivait le tenant fortement par sa manche.

– Sautez dedans !! dit-il et elle obéit.

Il mit l'auto en marche, ils avançaient lentement sans bruit. La machine faisait des soubresauts dus au mauvais état de la route. Elle crut entendre quelque chose, mais regardant tout autour d'elle, elle ne vit que le fond sombre de la colline et du bois.

Quelque chose lui effleura la joue qu'elle se frotta instinctivement croyant à un papillon nocturne.

Robin ralentit au contour. Littlebourg maintenant était derrière eux et l'auto roulait vers Ogdensbourg. Le paysage se déroulait à mesure devant leurs yeux. Une grange, une ferme, un passage à niveau, une colline boisée, une ville surmontée d'un affreux clocher, et personne pour les voir passer, sauf un chat.

Ils arrivèrent à un petit lac gratifié d'un Niagara minuscule. Le jour se levait. Arrivés à une bifurcation, Robin prit à droite, bien que ce fût la plus mauvaise des deux routes ainsi qu'ils l'expérimentèrent. La route devenait caillouteuse et glissante à la fois, elle menait à une carrière qu'on exploitait à une époque déjà lointaine. Ils n'en continuèrent pas moins leur chemin, avançant entre les arbres, évitant par miracle une multitude de crevasses profondes qui semblaient être là pour les retarder. Arrivés sur une petite hauteur, il serra les freins, c'était le moment, le terrain descendait en pente brusque de l'autre côté dans un ravin.

Robin sauta de son siège, et avant qu'elle eût pu faire un seul mouvement, il la saisit par la taille et la tira hors de l'auto qui dévala le long de la pente.

Il descendit à son tour et inspecta les débris de l'auto, s'empara d'une couverture soigneusement pliée. Il trouva un panier qu'il prit aussi. Soulevant le couvercle, il sourit diaboliquement, c'est du moins ce qu'il sembla à Octobre, puis il déroula l'en-tout-cas.

– Voilà un essuie-main et un savon. J'entends couler de l'eau par là, dit-il en faisant un geste de la main.

Elle trouva effectivement de l'eau, délicieusement froide. Quand elle revint vers lui, au moment où le soleil se levait, elle était aussi fraîche que l'aurore. Il lui prit le savon et le linge des mains et alla à son tour vers le ruisseau !

Son pantalon avait une pièce qui le rendait absolument ridicule.

Octobre le regarda, le menton dans une main jusqu'à ce qu'il disparut derrière un buisson de laurier qui déroba la source à sa vue.

Robin Leslie... M<sup>me</sup> Robin Leslie. Elle faisait maintenant partie de sa vie. Red Beard était son ennemi mortel. Elle avait frémi au danger qui les avait menacés tous les deux. Octobre n'analysait jamais ses émotions. Elle savait distinguer les effets et les causes, reconnaître et formuler les ridicules humains, mais jamais elle n'avait jugé nécessaire d'analyser son âme pour en ajouter les réactions aux expériences de ses semblables.

M. Robin n'était pas un mythe. Elle ne pouvait le distinguer des autres hommes que par sa conduite envers elle. Sous ce rapport, il était parfaitement satisfaisant. Il lui avait donné un lit à ressorts, (elle était devenue la femme tatouée qu'elle avait prophétisée, elle s'en aperçut après un rapide examen) ; il lui avait dit d'enfiler ses souliers juste



au bon moment. Elle aurait fait exactement la même chose à sa place. Il savait conduire une auto avec habileté. Il lui était probablement déjà arrivé de voler des autos. Son habit n'était pas tellement ridicule. Quand il revint, il avait un air de santé et de propreté réjouissant à voir. Elle remarqua que ses ongles étaient immaculés quand il ouvrit le couvercle du panier et lui tendit un sandwich. Ses yeux étaient enflammés. Il avait des yeux gris, mais décidément ils étaient enflammés. Il y avait une bouteille dans le panier, le café se mit à fumer quand il le versa dans les tasses trouvées avec les provisions.

– Maintenant, dit-il en croisant les jambes, mettons de l'ordre dans nos idées. Je vois que vous êtes ici, je sais que vous étiez dans la maison du Suédois ; – à ce propos, il s'est effectivement pendu dans la cuisine, mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous dire un mensonge – et je sais que par suite de circonstances mystérieuses, vous êtes liée à mon existence. Mais exactement comment et pourquoi ?

Elle se redressa à ces mots. Était-ce une plaisanterie ? Robin n'avait pas l'air de plaisanter. Il savourait son café, les yeux baissés.

– Je suis votre femme, dit-elle.

Il avala de travers... se mit à tousser et posa sa tasse.

– Comment ?

– Je suis votre femme, répéta-t-elle, comprenant enfin en voyant l'expression horrifiée de son visage, qu'il ne se souvenait de rien.

– Ma femme, dites-vous... vous plaisantez ?

– Non. Je suis très sérieuse. Vous ne vous souvenez de rien !

– De rien ! Pourtant... ces jeunes fous ! je les ai vus venir complètement ivres. Je n'avais pas du tout deviné ce qu'ils voulaient faire... je m'attendais à tout autre chose. L'un d'eux, M. Goldbuckle, un jeune homme qui parlait beaucoup de lui-même...

... Elle reconnut immédiatement Sam Wasser.

... m'a offert à boire. Et justement à ce moment-là je n'avais aucune envie de boire. Je ne me souviens pas des circonstances de ma défaite. Deux d'entre eux ont mis leurs genoux sur ma poitrine, un troisième m'a enfoncé le goulot d'une bouteille dans la gorge. Il fallait boire ou mourir. J'ai bu. Ai-je été chez vous ?

Elle lui raconta toute l'histoire très simplement. Il la ponctua de : « Seigneur ! » horrifiés.

– Mais parlez-vous tout à fait sérieusement ?

Elle assura que oui.

Robin se couvrit la figure de ses mains et soupira.

– Quel horrible cauchemar !

Elle était vivement intéressée mais nullement offensée des regrets qu'il semblait éprouver.

– M. Leslie...

– M. qui ? demanda-t-il stupéfait.

– C'est le nom que vous avez donné comme étant le vôtre, M. Robin Leslie. Vous avez dû l'inventer !

– Non, c'est bien mon nom, du moins mon prénom : Robert Leslie Beausere... non, ce n'est pas un nom français. Ce nom n'a jamais été français. Je devais être ivre mort.

– Vous étiez assez ivre... vous étiez même complètement ivre. Vous disiez que vous étiez désolé...

– J'étais de sang-froid alors. Quel est, ou plutôt quel a été votre nom ?

– Octobre Jones... affreux, n'est-ce pas ?

– Affreux !... Quel nom !

Elle se redressa à ces mots.

– Il n'est pas tellement affreux, dit-elle froidement. En tous cas il est original.

– Original ! Comment dois-je vous appeler ?

– Vous pouvez m'appeler Octobre.

– Mais... mais je... Quelle brute !

Octobre devina qu'il parlait de Sam Wasser.

– Je crois que vous ne devez pas trop vous plaindre, dit-elle. Il tenait ses yeux fixés sur ceux de la jeune fille.

– Vous étiez de sang-froid, vous ! Moi j'étais incapable d'aucune résistance !

– Oh ! s'écria Octobre indignée. Il l'arrêta d'un geste.

– Nous n'allons pas commencer notre vie commune par une dispute. Prenez un sandwich.

Elle accepta le sandwich car elle avait faim.

– Nous allons emballer tout ce qui est à manger. Je ne pense pas que nous ayons un repas aussi somptueux de longtemps ! Il regarda le ciel. Il devait être sept heures.

« Nous devrions revenir sur Littlebourg puis nous diriger vers l'est. La contrée est boisée, Dieu merci ! Nous trouverons facilement un abri.

– Pourquoi cet homme à la barbe rouge veut-il vous arrêter ? Avez-vous commis un crime ?

Ses yeux se mirent à sourire.

– Si j'ai commis un crime ? Oui. J'ai cambriolé un bureau de banque, à Schenectady. Mais ce n'est pas Red Beard, c'est le petit bonhomme qui lance des couteaux qui est dangereux. Il est extraordinaire. Ce doit être un Américain du Sud. Leonardo Dellamontez. Et à la course ! Il bondit comme un lièvre. Vous ne le croiriez pas à le voir, gras et court sur pattes. Il ne pourrait pas monter à cheval. Mais c'est un véritable artiste.

Il parlait avec une certaine admiration du petit lanceur de couteaux.

– Êtes-vous un véritable vagabond, vous ?

– Aussi vrai que vous êtes là. Oui je suis un vagabond, mais l'État de New-York n'est pas précisément un pays rêvé pour le vagabondage ! Le désert de Gobi par contre est un endroit excellent, et tout le pays en deçà d'Urzta.

Elle se souvenait vaguement que le Désert de Gobi était en Chine, mais elle n'avait jamais entendu parler d'Urzta.

– En Mongolie. Étrange contrée remplie de prêtres de Bouddha, et de chiens qui ne vous laissent que votre montre pour tout habillement.

– Mais, insista-t-elle, vous vagabondez pour votre plaisir, pour vous amuser. C'est une manière d'excursionner pour passer des vacances. Vous ne vagabondez pas parce que vous n'avez pas d'argent et... parce que... vous ne pouvez pas travailler ?

– J'ai cinquante cents, dit-il. Et pour le moment, je vagabonde pour sauver ma vie.

– Pourquoi ?

Il secoua la tête.

– Je préférerais ne pas vous en parler. Si je vous expliquais, vous penseriez comme moi que ce sont des choses impossibles.

– Mais quelles sont ces choses ?

– Des choses dignes du Moyen-Âge, l'histoire de France en est pleine, celle d'Angleterre aussi. Avez-vous entendu parler de la Reine Elfrida ? Quelle femme ! Et bien des choses comme cela ne peuvent pas se passer de nos jours, en Amérique ! C'est impossible. Mais vous aussi, vous êtes une de ces choses qui ne peuvent être. Seigneur ! Je devais être complètement ivre !

– Empoisonné ! dit-elle. Savez-vous que vous êtes désagréable ?

– Vraiment ? Mais oui, vous avez raison. Et je sens que je puis me montrer désagréable envers vous.

Elle comprit ce qu'il voulait dire et en fut assez contente.

## CHAPITRE VII

### FILS DE FER BARBELÉS

Le chemin qu'ils suivaient était pénible. Octobre marchait alternativement sur le côté droit de son pied droit et sur le côté gauche de son pied gauche. Elle avait horriblement mal aux jambes. Robin Leslie Beausere portait couverture et provisions.

Ils parlaient peu. Il ne connaissait pas le pays. Elle non plus, car ils étaient fort éloignés de Littlebourg.

Elfrida ? Qui était Elfrida ? Octobre ne connaissait que vaguement les monarques Anglais. Elfrida-Alfred. Que pouvait-elle bien avoir à faire avec un vagabond qui ne possédait que cinquante centimes, et courait l'État de New-York ?

C'était bizarre.

Comme elle s'était approchée de lui pour voir de plus près la pièce de son veston, elle vit le canon de son pistolet qui sortait de sa poche. Elle avait



deviné qu'il avait un pistolet, mais n'y avait plus du tout pensé.

– Est-ce que ce n'est pas horriblement dangereux de porter sur soi un pistolet, à New-York ? demanda-t-elle. Je veux dire, étant un vagabond ?

– Il est encore bien plus dangereux de n'en pas avoir, particulièrement maintenant.

Au bout d'un moment :

– Je pense que vous n'aurez pas la moindre difficulté pour obtenir le divorce.

– Je ne veux pas divorcer, dit-elle tranquillement. Et comme elle l'entendit protester : Vous n'êtes pas très galant, ajouta-t-elle.

– Vraiment ? Tout à fait désolé. Ne connaîtriez-vous pas un remède contre l'effet du sumac ?

– Cela vous fait bien mal ? demanda-t-elle d'une voix compatissante.

– Un peu. C'est surtout désagréable quand on a chaud.

Il s'arrêta tout d'un coup. Devant eux ils entendirent les coups répétés d'une hache, et le froissement des branches qui tombent.

Ils marchaient au fond d'un petit vallon. Les abris étaient nombreux en cas de besoin, il y avait

d'épais buissons de lauriers et de lierres. Les pentes étaient assez raides. Levant les yeux, il vit une petite hutte perchée tout au bord. Mais pas trace d'homme ou de chien.

– Voyons de l'autre côté ! Je crains bien que ces gaspilleurs de bûcherons ne soient de l'autre côté !

La grimpée fut ardue. Robin monta le premier. En une demi-heure il arriva au but, de l'autre côté d'un rocher. Devant lui s'étendait un paysage magnifique ; des arbres, sapins, pins, tilleuls, une forêt impénétrable et féérique du pays des rêves.

Après avoir fait une reconnaissance, il fit signe à Octobre de le suivre. Ils s'avancèrent dans le silence et la pénombre de la forêt. Une sorte de pays réservé. De magnifiques oiseaux sautillaient autour d'eux. Un faisan s'enfuit bruyamment vers des régions plus calmes. Ils virent des lièvres, et une petite fouine noire. Mais y a-t-il vraiment des fouines dans l'Amérique du Nord ? Ils trouvèrent un refuge dans une petite dépression de terrain au sommet d'une colline basse, complètement hors de vue, grâce à d'épais buissons.

– On ne peut pas faire de feu, dit-il en étendant la couverture pour qu'elle pût s'asseoir. Heureusement, nous n'en avons pas besoin. Ce sol n'est-il

pas trop humide ? Nous partirons avant la tombée de la nuit.

– Où allons-nous ?

– À Prescott. Ou plus exactement à quelques milles de là. Vous avez faim ?

Il sortit la bouteille, le café était encore chaud, du moins ce qu'il en restait.

– Mais comment reconnaissez-vous le chemin ?

Il mit la main dans la poche où était son pistolet automatique, et en sortit une petite boussole.

Pour reconnaître facilement leur refuge, il fixa en terre une petite branche qu'il cassa aux buissons qui les entouraient. Plutôt pour elle que pour lui.

– Cela ne vous fait rien de rester seule ? Je vais faire une petite exploration.

Il y avait près de deux heures qu'il était parti, (elle avait emporté sa montre-bracelet) quand il revint portant trois melons.

– Il y a une ferme à la lisière du bois, lui expliqua-t-il. Cela ressemble un peu à une propriété de gentleman farmer. Il y a des vaches de race, et tout ce qu'on veut, même une magnifique paire de pantalons qui sèchent sur une corde, mais je n'ai pas pu les arracher. Avez-vous lu les journaux ?

Il en sortit un de sa poche. Après avoir pris les cantaloups, il avait trouvé les journaux dans un pavillon.

– Vous êtes vraiment merveilleux, dit-elle en dépliant le journal... et elle resta muette d'étonnement :

Un affreux vagabond enlève la femme d'un homme du monde, de Littlebourg.

Enivré dans un Bois par un Voleur complètement Ivre, un Fiancé Voit sa Fiancée Mariée à un Vagabond.

Toute une Contrée bouleversée. Des Hommes Armés cherchent durant toute la Nuit La Nièce du Citoyen le plus en vue de Littlebourg Enlevée.

Au-dessus, il y avait un grand portrait d'Octobre et une photo de Sam Wasser minaudant. Ces photos avaient été prises à une fête à Littlebourg. Sam Wasser y avait un sourire imbécile, et son chapeau complètement chaviré sur son œil droit.

Il y avait une discordance fâcheuse entre la photo et la description de son état actuel :

Samuel E. Wasser, le Clubman Bien Connu de Littlebourg, Complètement Abattu par l'Enlèvement de sa Fiancée.

– Est-ce là le mécréant qui nous a mariés ? demanda Robin.

C'était bien lui, le Révérend Stevens de profil. Il était devenu célèbre lui aussi.

Le Révérend Stevens sous la Menace d'un revolver Accomplit la Cérémonie.

– Comment !... Octobre était furieuse. Comment osent-ils ?

Robin regardait le journal d'un air désapprobateur :

– C'est une bonne photo de vous. J'aime assez cette coiffure.

– Je vais de ce pas à Littlebourg leur dire qu'ils mentent, cria-telle. menteurs !...

– Vous feriez mieux de ne pas y aller. Avez-vous lu la fin ? Sur l'autre page. Vous ne pouvez retourner à Littlebourg.

Elle tourna la page d'une main tremblante et lut :

« *La belle Octobre Jones a-t-elle trouvé une mort horrible entre les mains du vagabond diabolique ? C'est la question que se pose tout Littlebourg... »*

– Vous voyez bien, vous ne pouvez y retourner, vous êtes morte ! On ne vous le pardonnerait jamais. Il vaut mieux que vous restiez morte une semaine ou deux.

– Mais il faut que je fasse quelque chose !

– Écrivez au *Times*, dit-il.

– Au *Times* ? Ne dites pas de bêtises. Ne voyez-vous pas ce que cela signifie ? Tout le monde va se mettre à votre recherche, ils vous tueront comme un chien... s'ils vous trouvent ici... ou... ou ailleurs.

– Je crois en effet qu'ils le feraient.

Cette idée ne semblait pas encore lui être venue à l'esprit. Il était assez surpris.

– Dommage qu'on ne puisse pas avoir les suppléments du soir. Je voudrais savoir ce que raconte Gussie à propos de l'auto. Voulez-vous parler ?

– Je ne vous comprends pas, dit-elle.

– Si vous me compreniez, je parierais que Gussie n'en pipe pas mot. Croyez-vous que vous pourriez dormir ?

Elle secoua la tête.

– Peut-être plus tard. Vous êtes toute énervée par ce stupide journal. Je regrette de l’avoir apporté. Je pensais que cela vous amuserait.

– Que cela m’amuserait !

Elle s’assoupit un peu plus tard et dormit une heure. Quand elle s’éveilla, elle le vit étendu à plat ventre, il avait écarté les fougères qui lui cachaient la vue et observait quelque chose. Quand il se retourna, elle vit qu’il trouvait son réveil inopportun.

– J’ai vu une femme se promener dans le bois, dit-il à voix basse. Elle était assez loin. Elle habite probablement la ferme. J’ai pensé que j’aurais dû vous battre !

– Comment... dit-elle avec indignation.

– Mais nous sommes mariés. Cet usage est très fréquent chez les vagabonds.

Au bout d’une demi-heure :

– J’ai été une brute, dit-il sans la regarder. Ce whisky est sévère, comme aurait dit Gussie. J’ai encore les idées un peu brumeuses, mais je puis les rassembler. Dès que cette femme sera loin, je vous conduirai à la ferme, ou au moins je vous en montrerai le chemin. Vous trouverez bien la maison. Je vous prierai seulement de mentir en ce qui

me concerne. Dites que vous m'avez laissé sur la route d'Ogdensbourg.

– Comment ?

– Mais oui, vous ne pouvez courir les bois, y dormir poursuivie... J'ai vraiment été égoïste. Je m'échapperai plus facilement. Et vous pourrez leur dire que vous n'êtes pas morte et que je suis aussi honnête qu'un vagabond peut l'être, je plaisantais ce matin quand je vous ai dit que vous ne pouviez retourner à Littlebourg puisque vous étiez morte. Mais, vous, les Américains, n'avez aucune idée de l'humour anglais.

Elle s'était aussi couchée à plat-ventre, les mains croisées sous le menton.

– Je suis lente à comprendre, mais je ris, dit-elle très calmement. Comme c'est drôle !

– Quoi ?

Il la regarda et fronça les sourcils. L'inflammation de son visage était presque partie ; une longue cicatrice rouge courait de son oreille à son menton.

– Pensez-vous vraiment que je vais aller à cette ferme, et que je dirai : « S'il vous plaît, je suis la fiancée de l'homme du monde, de Littlebourg, en-



levée par un vagabond ? ». Vous imaginez-vous cela ?

Il se gratta le nez, en fronçant encore davantage les sourcils.

– J’ai de l’imagination, mais je serais assez curieux de savoir comment la vôtre travaille.

Elle sourit presque imperceptiblement. Il ne l’avait pas encore vu sourire, et cela le troubla un peu.

– Je vais vous dire. Je rencontre la maîtresse de la maison, je lui raconte ma triste histoire. Elle me regarde... singulièrement. Comprenez-vous ? Ne voyez-vous pas ses sourcils se hausser d’étonnement ? Ne l’entendez-vous pas s’écrier : « Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant !... » Puis elle va immédiatement téléphoner au poste de police, peut-être à M<sup>me</sup> Elmer. Puis elle envoie chercher sa meilleure amie, qui peut-être du reste est déjà auprès d’elle, et fermant la porte pour que les domestiques n’entendent pas, elle lui racontera. Puis elles se regarderont l’une l’autre, et l’une de dire : « Qu’en pensez-vous ? » Et l’autre de répondre : « Mais ils sont mariés », et alors...

– Oui, oui, l’interrompit Robin horriblement embarrassé. Naturellement... Chut ! la femme !

Octobre suivit son exemple, écarta légèrement les fougères et regarda. Elle vit une dame passant tout près d'eux. Elle avait une démarche ferme et s'appuyait sur une canne d'ébène. Elle était vêtue de noir, une mantille espagnole recouvrait ses cheveux gris. Elle était très grande, et sa minceur la grandissait encore. Octobre ne pouvait détacher les yeux de son visage terrifiant, d'une pâleur de mort, aux paupières noires, au nez grotesque à force d'être proéminent. Ses oreilles, ses doigts, ses poignets étaient constellés de bijoux. Elle disparut et Octobre entendit Robin soupirer :

– La Reine Elfrida ! L'avez-vous vue ?

– Elfrida ? Est-ce son nom ?

Il secoua la tête, ne pouvant détacher les yeux du buisson derrière lequel l'étrangère avait disparu.

– Elle est toujours là pour la curée, toujours ! Elfrida !

– Est-ce son nom ? Elfrida ? demanda Octobre impatientée.

– Non – Loamer. Lady Georgina Loamer. Son père était le marquis de Dealford... Un drôle de vieux bonhomme !

– Vous la connaissez ? s'écria-t-elle avec stupéfaction.

– Oh ! seulement de vue : Bonjour Madame, j'espère que vous allez bien. Pas autrement. Nous ne nous parlons pas. Elle doit demeurer dans cette ferme, vous ne pouvez y aller.

– Je ne peux pas parce que je ne veux pas, rectifia Octobre aimablement. Je vais à... Prescott, n'est-ce pas ? Qu'allez-vous faire à Prescott ?

– Pas grand'chose.

Il la regardait avec embarras. Elle comprit qu'elle lui était devenue à charge.

– De toute façon, je refuse de rentrer, dit-elle résolument.

– Je me rappelle ce mariage maintenant... vaguement, dit-il.

– J'ai cru que ça faisait partie... du reste... oui, je m'en souviens.

Un instant plus tard, il s'endormait, la tête sur son bras. Octobre inventoria les vivres. Il y avait des biscuits, du chocolat, et un morceau de pâté soigneusement emballé dans un papier de soie. Ils ne risquaient pas de mourir de faim. Il y avait encore, outre la bouteille vide, une gourde plate que

Robin avait remplie avant d'escalader les pentes du ravin.

Elle resta patiemment assise, les mains croisées sur les genoux. Elle comprenait l'importance de son guet. De temps en temps elle jetait un coup d'œil à travers les fougères épaisses ; mais elle ne vit rien. Des myriades d'insectes commençaient à tournoyer en groupes épais autour des arbres. Elle entendait de plus en plus distinctement le coup d'un pic contre un arbre.

– Quelle heure est-il ?

Elle n'avait pas remarqué qu'il s'était réveillé.

– Sept heures, je pense. N'avez-vous pas faim ?

Il s'assit, se frotta les yeux.

– Affamé ! répondit-il.

Ils firent un repas frugal. Lorsqu'ils eurent mangé, jusqu'à la dernière miette, il lui dévoila son plan. Ils partiraient avant la tombée de la nuit, et se dirigeraient vers le sud. Il croyait qu'il y avait une route de ce côté-là. Il y avait une voie de chemin de fer assez proche. Ils avaient entendu, dans le courant de l'après-midi, des pas de chevaux, et des sons de clochettes éloignées. L'ennui c'étaient les ponts. S'ils arrivaient à quelque fleuve, ils de-

vraient le longer jusqu'à ce qu'ils trouvent un moyen de le traverser.

Octobre le devina très expert en ces sortes de choses, et comprit qu'il avait échappé à mainte aventure désagréable pour avoir su éviter les ponts !

Pour autant qu'il pouvait le prévoir, ils « monteraient » dans la matinée à mi-chemin entre Ogdensbourg et un endroit qu'il nommait « Liffy ». Il parlait de Liffy avec beaucoup d'importance. Octobre crut d'abord que c'était une ville, mais il paraît que Liffy était un être humain, un loueur de bateaux.

– Il est irlandais, expliqua Robin sérieusement. Son frère a blessé mon oncle, pas mortellement, malheureusement. Cette... habileté malencontreuse n'a pas troublé nos bonnes relations. Il s'appelle aussi Mike.

Tout en parlant, il préparait leur départ. Elle demanda si cet homme avait aussi été vagabond.

– Non, je ne pense pas. En tous cas je ne l'ai pas su. Mais il a fait beaucoup d'autres choses. Êtes-vous prête ?

La nuit tombait quand ils partirent. Le bois était plus profond qu'ils n'avaient pensé. On voyait le

mince croissant de la lune à travers les sommets des arbres ; le cri rauque d'un hibou fit sursauter Octobre.

– J'ai tressailli aussi, dit-il pour la reconforter.

Ils descendaient tout le temps, cela semblait le contrarier. Ils furent arrêtés par une clôture de fils de fer barbelés. La limite de la forêt devait être au-delà, car les fils couraient irrégulièrement d'un arbre à l'autre. Avec une branche trouvée à terre, Robin souleva autant qu'il put la dernière rangée des fils.

– Passez dessous, aplatissez-vous bien par terre.

Elle passa en effet, et déchira son manteau qui s'était accroché à une des petites pointes de fer.

– Vous serez un véritable vagabond dans une semaine – loques et haillons ! Il ne vous manquera qu'un bâton !

Il passa lui-même sans accroc.

– La grande route est plus près que je ne pensais.

En effet. Sortant du bois épais, ils étaient arrivés dans un espace découvert, à une grande route...

... – Un bûcheron prétend les avoir vus dans la propriété de M. Murphy. Ne laissez sortir personne jusqu'à ce que les autres nous aient envoyé le signal convenu, à l'autre bout du parc. Et, écoute, je veux tirer le premier sur cet oiseau. C'est moi qui suis en cause. Si je l'aperçois, il est mort, et voilà tout. Ne l'oubliez pas. Ou lui, ou moi. L'un des deux doit y passer.

Sam parlait à un auditoire approbateur. On entendit tout d'un coup le sifflement d'une balle dans le bois.

– Allons, tenez-vous prêts, et ne tirez pas sur la jeune fille.

Octobre, pétrifiée, tenant la main de Robin, les vit s'élancer.

– Arrière... sous les fils de fer... je passe le premier.

Avant même qu'elle ne fût arrivée près de la barrière, il avait passé dessous, il la tira brusquement à lui. Elle sentit que son manteau se déchirait en morceaux.

– Vite... ils ne savent pas qu'il y a un fil de fer barbelé.

Les poursuivants avaient été arrêtés par quelque autre chose.

– Allez là-bas, jusqu’au coin. M. Elmer... où est M<sup>me</sup> Elmer... Allez de ce côté...

Un coin ? La barrière devait former un angle, et la limite de la propriété devait être toute proche.

– Courez ! dit Robin à voix basse. Elle obéit. Ils aperçurent l’angle de la barrière tout d’un coup, et virent la route tout à fait déserte. Robin se glissa sous la barrière pendant qu’Octobre en soutenait le dernier rang avec moins d’habileté que lui, pour lui permettre de passer.

– Ça ne fait rien. Mon veston ne peut guère avoir de nouvelles déchirures.

On n’apercevait pas l’homme qui avait dû obéir sans enthousiasme à l’ordre d’aller jusqu’au coin. Ils se mirent à marcher l’un derrière l’autre, tout au bord de la route. Ils entendirent un coup de feu dans le bois, puis un autre, puis enfin une véritable fusillade. Octobre vit son compagnon secoué d’un fou-rire.

– Ils se tueront les uns les autres, et ce sera moi le coupable !

Deux phares brillèrent devant eux. Ils se couchèrent à terre pour laisser passer l’auto.

Il se mit tout d’un coup, à propos d’un mot qu’il venait d’employer, à lui faire un petit cours



d'étymologie, qui lui sembla plutôt intempestif. Octobre lui demanda alors de lui raconter le mystère d'Elfrida. Mais il s'y refusa.

– Je vous raconterai cela un jour, lui promit-il en revanche.

– Cette brave vieille Elfrida, charmante femme !

Ils marchèrent plus d'un mille avant d'arriver à un chemin de traverse. Il y avait là des sentiers privés conduisant aux dépendances de la ferme. Un chien leur sauta dessus, sortant d'une porte ouverte. Robin siffla, le chien accourut et eut beaucoup de peine à comprendre qu'il devait rentrer à la maison.

Ils étaient à quelques mètres du chemin quand Octobre demanda :

– Êtes-vous sûr qu'on ne nous suit pas ?

Il se retourna.

– Je ne crois pas. Pourquoi ?

– Je ne sais pas, je suis nerveuse peut-être, mais j'ai cru...

Ils arrivaient à un tournant. Il lui fit signe de se taire, et se baissa, tout contre la barrière qui bordait la route, il regarda en arrière.

Au bout de quelques minutes seulement, il rejoignit la jeune fille.

– Je n’ai vu personne, et vous ?

Elle hésitait.

– Non, je ne suis pas sûre. J’ai cru apercevoir quelqu’un sur le bord de la route. C’était peut-être une illusion.

La voie du chemin de fer était à moins d’un mille. Ils virent passer un train.

– Il y a un croisement au bout de la route, je crois, murmura Robin. Nous pourrions prendre le sentier, mais ce sera presque inutile. Nous arriverions probablement juste à l’endroit que nous voulons éviter.

Il voulait traverser le sentier et trouver une route parallèle. Ils s’aperçurent que celle qu’ils suivaient en ce moment n’allait pas dans la direction des rails. Un peu plus bas, ils arrivèrent à un coude brusque et virent un immense portail qui devait fermer une propriété où il y avait peut-être une maison. Un chien se mit soudain à aboyer furieusement, mais il devait être attaché ! Un danger plus grand les menaçait du reste. Comme ils s’étaient arrêtés, Octobre remarqua soudain que son ombre grandissait !

Tout au bout de la route on apercevait les phares de plus en plus brillants d'une auto. Aucun abri. Il leur était impossible de rester inaperçus. Apercevant une chaîne de fer pendue au portail, il tira dessus de toutes ses forces, la lourde porte s'ouvrit. Octobre n'eut pas besoin d'ordre pour le suivre et passa à travers la porte presque en même temps que lui. Il referma rapidement la grille. Le chien aboyait furieusement. L'auto approchait. Ils durent ramper à terre pour échapper autant que possible à la lumière aveuglante des phares. La voiture s'était arrêtée. Quelqu'un en descendit, alla jusqu'à la grille, l'ouvrit avec fracas. Une voix d'homme arriva de la maison cachée par les arbres :

– Est-ce vous Dick ?

– C'est moi. Fâché d'être en retard. Bill, avez-vous entendu la fusillade ?

– Une fusillade ! Mais oui, il m'a semblé entendre quelque chose de semblable. Le chien n'a pas arrêté d'aboyer. Qu'y a-t-il ?

– C'est ce damné vagabond, celui qui a tué la jeune fille de Littlebourg. Ils l'ont vu entrer dans la propriété de Murphy. Murphy le cherche comme si la chasse était ouverte. Quelques paysans y sont allés aussi pour faire du zèle. Pas un tué ! C'est un

miracle. Je vais rentrer la machine. Bien fâché de revenir si tard.

La voix s'éloigna. Il y eut un grand bruit, l'auto entra prudemment dans l'allée, quelqu'un ferma la grille. Il y eut un bruit de serrure.

– Il vaut mieux pousser les verrous. L'oiseau rôde par là. Il a volé une auto la nuit dernière. Attendez, je vais prendre ma valise.

– Mais venez donc ! dit l'autre voix impatientée. Hawkins ira la chercher !

On entendit des souliers craquer sur le gravier, puis ce fut le silence ; ils traversaient la pelouse.

– Allons ! aussi vite que vous pourrez, souffla Robin.

Elle ne l'avait jamais vu aussi inquiet. – Allez jusqu'à la voie, et attendez-moi.

Octobre obéit, se glissa sous la haie de fils de fer barbelés ; ce fut très difficile, il faisait complètement sombre ; impossible de choisir un endroit commode. Elle leva le loquet sans bruit et se trouva sur la route. Elle pensa qu'ils voleraient de nouveau une auto, comme la nuit précédente. Cela lui sembla facile.

Elle prit à droite et s'avança d'une centaine de mètres, puis elle fut saisie d'inquiétude. La maison

était à gauche, elle avait probablement refait le même chemin qu'ils venaient de parcourir. Elle ne se retrouvait pas. Elle s'arrêta irrésolue. Elle vit passer un train derrière les arbres... Elle avait décidé de courir quand elle aperçut deux hommes, chacun d'un côté de la route, immobiles comme deux piliers. Son cœur se mit à battre follement. Elle resta sans souffle. Il fallait avertir Robin ; on les avait suivis.

Elle se mit à marcher rapidement, ils vinrent à sa rencontre.

– Pardon, Mademoiselle.

C'était Red Beard. Elle aurait reconnu sa voix entre mille.

# CHAPITRE VIII

## L'ENLÈVEMENT

– Bonsoir, dit Octobre. Elle voulut passer, mais il lui saisit le bras et le retint fortement.

– Allez-vous loin, Mademoiselle ?

– Non... chez... à cette maison. Je vous prie de me laissez passer, ou j'appelle... mon frère.

– Je ne savais pas que vous aviez un frère, et vous Lenny ? J'ai cru qu'elle était seule, orpheline. Eh ! où donc est ce vagabond, votre ami ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua-t-elle à haute voix, pensant que peut-être Robin l'entendrait. Puis elle fut saisie de panique. S'il l'avait vraiment entendue ? S'il venait ? Ces deux hommes étaient à ses trousses !

– Qu'avez-vous ? Personne ne vous fera de mal, n'est-ce pas Lenny ?

Il s'adressait régulièrement à Lenny qui ne soufflait jamais mot. Il passa devant elle et dit quelques mots à l'oreille de son compagnon.

– ... Là, là grogna Lenny, c'est ça.

– Vous allez retourner chez votre oncle, Mademoiselle. Je reconnais que nous sommes de piètres compagnons comparés à votre mirifique époux avec lequel vous courez le pays, mais vous ferez bien de nous suivre, n'est-ce pas Lenny ?

Octobre sentait qu'il se tenait sur ses gardes, ne sachant d'où pourrait venir l'attaque. Elle devina plutôt qu'elle ne vit le pistolet qu'il tenait dans la main. La nuit était très sombre, la lune s'était déjà couchée, et seules les étoiles éclairaient le ciel.

– Venez, dit-il, lui serrant toujours le bras qu'il n'avait pas lâché.

Octobre vit briller le couteau que Lenny tenait entre le pouce et l'index.

– Magnifique voyage de nocces, hein ? cette fugue. Lune de miel rêvée !

– De quoi avez-vous peur ? demanda-t-elle. Pourquoi marchez-vous comme une écrevisse ? S'il vous tire dessus, vous allez tomber sur moi.

Il se mit à rire silencieusement, mais à contre-cœur.

– Voilà qui est bon ! Entendu, Lenny ? Je pense que votre mari est quelque part par là ? Il y a un certain nombre de personnes qui voudraient faire sa connaissance. N'est-ce pas Lenny ?

– C'est ça, dit Lenny.

– Je parie qu'il a un pistolet.

– Prenez garde !

Elle fit un mouvement brusque. Il sauta de côté en poussant un juron. Elle fut libre pendant un court instant, mais il la saisit de nouveau.

– Dites-donc ! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ! En voilà une idée !

Il était furieux et criait. Il la fit marcher beaucoup plus vite. Mais ils se retournaient l'un et l'autre tous les deux pas.

– Nous l'aurons ! Soyez tranquille Madame. Il est par là, c'est tout ce que nous voulons savoir. Il y a deux hommes à tous les croisements. Avant le matin, nous vous prierons de passer à la morgue et de reconnaître votre époux. Hein, Lenny ?

– C'est ça, dit Lenny.

– Que faites-vous dans la vie ? Voleurs, ou simplement apaches ?

– Comment ?



– Apaches, je pense, reprit-elle. À Chicago ils sont paraît-il moins chers qu'ailleurs. Quelqu'un m'a raconté qu'on pouvait les avoir à moitié prix !

Red Beard avait un certain honneur professionnel. Chicago était sa patrie. Il se mit à bredouiller une espèce de discours obscur.

– Écoutez ! ce qui est assez bon pour moi, est assez bon pour... Et puis, qu'est-ce qui vous prend ? Bon marché ? J'aime bien ça, hein Lenny ? Qu'y a-t-il de meilleur marché qu'une vagabonde ?

Ils avaient atteint la grande route. Là ils eurent devant les yeux un spectacle effrayant. Des autos barraient le passage. Le bord de la route était surélevé. Il n'y avait ni haie ni barrière indiquant une propriété. Un feu était allumé, un vrai feu de camp qui éclairait toute la forêt environnante. La nuit était étouffante, et ce feu était tout à fait incompréhensible. Mais l'effet en était vraiment pittoresque, de grandes lueurs éclairaient étrangement des visages blafards, faisaient reluire des canons de revolvers et éclaboussaient de lumière le visage de M. Elmer.

– Onze heures moins le quart. Il vaut mieux retourner à Littlebourg, Sam. Il me semble bien que nous les avons perdus. J'imagine qu'Octobre est morte. Cela vaudrait mieux pour tout le monde.

Il regarda tout autour de lui, puis lança un regard à l'unique femme de ce groupe. M<sup>me</sup> Elmer avait une prédilection marquée pour une sorte de bonbons, qu'elle mastiquait sans relâche. Elle secoua la tête, des larmes roulaient le long de ses joues, sa bouche tremblait.

– On l'a vue, dit Sam brièvement.

Il était assis, les jambes croisées, son menton dans sa main, un fusil sur les genoux. Sam avait les yeux fixés sur le feu. Il était très rouge, les sourcils froncés.

– J'aurais dû le tuer, dit-il sourdement. J'ai eu une sorte de pressentiment quand je l'ai vu pour la première fois... une sensation de fatalité m'a saisi...

Quelqu'un demanda si ce damné feu ne s'éteindrait pas de lui-même. Quelqu'un d'autre proposa de l'abandonner. Quelques-uns des chercheurs étaient déjà au volant de leurs voitures.

M. Elmer regarda sa montre.

– On ne doit jamais blâmer son prochain, déclara-t-il en guise de consolation. Octobre était comme cela. Un jour que je voulais la punir, elle est allée droit au puits : « Si vous me touchez, a-t-elle déclaré, je saute dedans ». Octobre est ainsi...

Sam renifla. Il était, de l'avis de tous, l'acteur principal, le chef incontesté, c'était lui la victime. Il ne pouvait supporter aucune atteinte à son autorité, même sous forme de critiques envers Octobre et ses excentricités.

– Mais elle a parfaitement sauté dedans, dit-il avec amertume. Le tout est de savoir si c'était combiné d'avance. Elle m'a déclaré un matin qu'un homme en valait un autre, et qu'elle épouserait plutôt un vagabond.

M. Elmer tressaillit à cette nouvelle hypothèse. M<sup>me</sup> Elmer s'arrêta de mastiquer.

– Voilà la question. Était-ce combiné d'avance ?

Sam Wasser s'adressa à un autre auditeur :

– Il était assis là, près du sentier. Elle devait l'avoir vu. Lui l'avait vue, il me l'a avoué.

À ce moment, il leva les yeux qu'il garda fixé sur un point obscur de l'espace. Il ne connaissait pas l'homme à la barbe rouge, mais par contre il connaissait parfaitement la jeune fille en manteau déchiré et sale. Il attrapa son fusil et fixa ses yeux sur elle. M. Elmer fut instantanément debout.

– Octobre ! murmura-t-il dans un souffle, et ne sut comment continuer.

Elle n'avait rien de l'enfant prodigue. Il comprit à ce moment-là qu'il ne pourrait l'apprivoiser.

Sam Wasser lui laissa le temps de réfléchir. La main sur son fusil, il fit trois pas en avant et la dévisagea :

– Alors, vous voilà revenue, Octobre ?

La sécheresse de sa voix était de circonstance.

– M<sup>me</sup> Beausere, dit-elle glaciale ; je suis mariée.

Cela le fit hésiter et coupa court aux paroles historiques qu'il allait certainement prononcer. Il ne put que dire :

– Mariée... ah ! oui, c'est magnifique ! N'avez-vous pas honte, Octobre Jones ! Je ne voudrais pas vous ressembler... pour un million de dollars ! N'avez-vous pas honte ?

– Ne faites donc pas de scènes ! coupa Octobre. Et ne m'appellez pas Jones. Je suis débarrassée de ce nom pour toujours.

M<sup>me</sup> Elmer s'était avancée, hésitante, chancelante. Elle était femme et connaissait son devoir. Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, son visage prit cette expression de surprise douloureuse qu'elle arborait inévitablement à tous les moments de crise.

– Octobre, dit-elle lamentablement, oh ! Octobre !

M. Wasser père, à son tour, vit clairement son devoir.

– Ne vous mêlez pas de cela. Octobre a fait son lit...

M<sup>me</sup> Elmer lui lança un regard perçant.

– Je veux *savoir*, dit-elle.

M. Elmer se mit à tousser. Les spectateurs de cette scène s'éloignèrent avec discrétion. Ils sauraient, un peu plus tard. Seul Sam Wasser, les bras croisés, rêveur, ne bougea pas.

– Sam, dit M. Elmer doucement.

– Était-ce combiné d'avance ? C'est ce que je veux savoir. Vous m'avez seulement dit que j'étais de trop...

– Sam, répéta M. Elmer en lui montrant les spectateurs de cette scène d'un air significatif.

– Ce que les étrangers peuvent entendre me laisse froid. Je veux savoir si c'était combiné d'avance. Sam Wasser était furieux.

– M. Wasser – junior, dit Octobre d'une voix de miel, voudriez-vous vous en aller. M<sup>me</sup> Elmer désire se montrer maternelle.

M<sup>me</sup> Elmer, outragée dans ses sentiments les plus nobles, se redressa.

– Comme cela vous ressemble, Octobre, de voir du mal dans les sentiments les plus purs.

Elle avait repris sa voix glapissante.

– J’ai même emballé vos nippes ! N’avez-vous pas honte ? Se moquer ainsi de tout...

M. Elmer, entendant le bruit d’une querelle, se mit sur les rangs pour dévoiler à tous ses nouvelles conceptions au sujet des événements, mais Octobre l’arrêta.

– Je veux que tout le monde sache que je me suis mariée de ma propre volonté. Beaucoup d’entre vous le savent, mais peut-être pas tous.

– C’était donc arrangé d’avance ! murmura Sam Wasser entre ses dents.

– Je l’ai épousé de préférence à Sam Wasser, en toute connaissance de cause. Est-ce clair ! Et je ne regrette pas mon choix. J’ai dit une fois qu’un homme en valait un autre. Ce n’est pas exact. Mon mari, par exemple, est meilleur que Sam Wasser.

Elle chercha Red Beard des yeux – il avait disparu. Elle pensa que Robin l’attendait peut-être près du croisement. Il lui vint une idée.

– Peut-être y a-t-il ici un gentleman qui voudra bien me conduire... à un endroit que je lui indiquerai ?

Ils étaient là une douzaine qui se seraient volontiers offerts. La nuit finissait moins héroïquement qu'elle n'avait commencé. La mort est préférable au ridicule.

Sam Wasser se montra très digne.

– Vous voulez revenir à Littlebourg, n'est-ce pas ? Vous ne manquez pas d'audace ! Nous ne permettrons pas, mes amis et moi, qu'on se moque de nous.

Ces mots décidèrent de la situation, l'héroïsme fut vainqueur. Ils ne permettraient pas qu'on se moquât d'eux. Octobre était prisonnière, elle fut frappée de terreur, non à cause de sa situation plus humiliante que dangereuse, mais à la pensée que Robin était seul. Il est vrai qu'avant, il avait été seul aussi, mais ce n'était pas la même chose. Peut-être ne le verrait-elle plus jamais. Elle faillit s'évanouir à cette pensée. Ce n'était pas de l'amour, mais il lui était indispensable désormais. Pourquoi ? Elle ne se l'expliquait pas. Et il avait lui aussi besoin d'elle. Pourquoi ? Elle ne le savait pas, mais en était certaine. Elle promena ses re-

gards sur la route ; elle vit plusieurs hommes, mais Red Beard n'avait pas reparu.

– Vous allez rentrer avec M<sup>me</sup> Elmer et moi, dit M. Elmer avec une certaine âpreté. Demain... ce Pfeiffer m'a dit qu'il pourrait vous prendre chez lui. Écoutez, Octobre, vous raconterez *tout* à M<sup>me</sup> Elmer.

– Littlebourg veut-il vraiment être si mal renseigné ? demanda-t-elle avec innocence.

– M<sup>me</sup> Elmer, ai-je dit. Elle est femme, Octobre ! dit-il d'un ton tranchant.

– Je n'avais pas besoin que vous m'en avertissez, M. Elmer, répondit-elle.

La situation devenait de plus en plus tendue.

Le voyage fut interminable. Octobre s'était recroquevillée dans un coin de la vieille Ford qui la ramenait chez les Elmer, M<sup>me</sup> Elmer dans l'autre. Le panier à provisions placé entre elle deux semblait avoir été mis là pour recevoir les coups du sort.

Octobre s'était assoupie quand elle fut brusquement réveillée par les soubresauts de l'auto qui suivait la vieille route défoncée menant à Four Beech Farm. Rien n'avait changé. La vieille horloge battait toujours son tic-tac, son cadran était



orné de roses fanées. Le même vieux chat, dont l'indifférence tenait du scandale était, comme toujours, roulé en boule sur la table. La maison sentait le moisi. C'était pire que la cuisine de terre battue dans la maison du Suédois. Pourquoi n'y avait-il pas de crochet au plafond, qui permît à un cœur brisé de passer miséricordieusement dans un monde meilleur, où des anges-vagabonds se promènent, la main dans la main, dans des bois odorants !

Ce n'était pas de l'amour. De l'admiration plutôt. Elle fut tout d'un coup secouée d'un fou-rire.

– Vous ne manquez pas d'audace, pour rire en un tel moment ! Sam Wasser était entré avec eux. Vous devriez...

– Taisez-vous ! articula-t-elle.

– Rentrez chez vous. Vous n'avez pas de prétexte à demeurer ici, Sam. Vous aviez un pied dans la maison en qualité de futur époux. Mais maintenant !...

M. Elmer se mordit les lèvres. Il dut reconnaître en lui-même qu'Octobre avait raison. Sam Wasser l'ennuyait du reste. Le préjudice causé à Sam, les projets de vengeance de Sam, la conduite de Sam !... Un vaurien ! Octobre sans doute était folle

et ingrate, mais en ce moment elle avait raison. Sam Wasser dut se soumettre à sa logique.

– Cela me décide à m'en aller, dit-il en attachant sa ceinture. N'espérez pas me revoir jamais. Vous suivrez votre chemin, moi le mien. Je ne vous garde pas rancune, Octobre. Je quitterai Littlebourg, j'irai en Europe. Mais avant de m'en aller, laissez-moi vous dire...

On ne sut jamais ce qu'il avait voulu dire. Octobre l'interrompt :

– Mais oui... je sais, je l'ai lu. Vous me pardonnez, vous espérez que je serai heureuse...

– Ce n'est pas cela du tout ! protesta-t-il avec indignation. Je perds mon temps, voilà tout ! Ma vie est détruite, et vous êtes là à ricaner !

– Vous feriez réellement mieux de vous en aller, Sam, dit M. Elmer en ouvrant la porte. Sam Wasser haussa ses épaules délicates, fit claquer ses doigts et sortit. Il était à mi-chemin de la bifurcation quand il se remémora quelques mots piquants qu'il aurait pu lancer en réponse à la jeune fille.

Un silence embarrassant avait suivi son départ. Octobre s'était installée sur le rocking-chair. M<sup>me</sup> Elmer, les bras croisés sur la poitrine regar-

dait son mari qui, tout à la réunion des fermiers, donna de la lumière avec le soin et l'empressement de celui qui n'aurait que ce seul devoir. Lena, la cuisinière suédoise, entra dans la chambre sur la pointe des pieds, portant un grand plateau sur lequel elle avait posé une cafetière d'argent. Elle rangea les tasses sans que personne eût le courage de lui dire de s'en aller. Elle partit comme elle était venue, persuadée qu'elle avait, si non tué, du moins apprêté, le veau gras.

M<sup>me</sup> Elmer versa le café, presque à contre-cœur.

— Votre chambre est prête. Je ne sais que dire aux gens, dit-elle à Octobre en lui tendant une tasse avec mépris. Octobre sirota le liquide chaud, plongée dans ses pensées. Peut-être cette histoire de sentinelles postées à tous les croisements n'était-elle qu'un mensonge ? Red Beard devait être menteur de naissance. Mais Robin était prudent, tout autant qu'un animal sauvage dans la forêt. Il apercevait dans la nuit des choses qu'elle ne soupçonnait même pas ; le Suédois s'était pendu au crochet du plafond, et non pas dans la forêt. Elle se mit à sourire, bien que cette idée n'eut rien de spécialement gai. M<sup>me</sup> Elmer qui observait chaque expression sur son visage, sentit croître sa fureur.

– Vous êtes bien heureuse, Octobre, de pouvoir ricaner ainsi. Je pense...

– Vraiment ? Je ricanais ? Elle avait presque l'air de s'en repentir. M<sup>me</sup> Elmer ne l'avait jamais vue ainsi auparavant.

– J'en suis bien fâchée, je pensais à autre chose. Je pense que je dois rester ici ? Ne pourrai-je avoir une chambre au Berg House ?

M. Elmer avait à ce sujet des conceptions particulières.

– Au Berg House ? Qui donc paiera ? Vous n'avez point d'argent, Octobre ! C'était la première fois qu'on faisait allusion à sa pauvreté. C'était l'avis le plus clair qu'Elmer eût jamais donné à ce sujet.

– Oh ! Est-ce vraiment ainsi ?

On frappa à la porte. Le mari et la femme échangèrent un regard.

– Si c'est Sam, dites-lui de revenir demain matin, dit Elmer.

M<sup>me</sup> Elmer sortit. La porte du salon laissait passer le son des voix sans qu'on pût distinguer les paroles.

Octobre continuait à se balancer, le menton dans une main. Elle avait posé sur une chaise son

vieux manteau déchiré et sali, et éprouvait un grand plaisir à le regarder. Chaque tache, chaque accroc correspondait à un événement de son – de leur aventure. La porte s'ouvrit lentement, M<sup>me</sup> Elmer entra. Son sourire figé annonçait l'importance du visiteur.

– Entrez, Monsieur, je vous prie.

L'étranger venait sur ses talons. C'était un homme de haute taille, en habit de soirée, chemise d'une blancheur éclatante, cravate noire. Son pantalon était de quelques centimètres trop court et on apercevait un grand bout de chemise entre le pantalon et le gilet. Il avait une moustache, des favoris, et des lunettes posées légèrement de travers sur son nez.

– Capitaine Sullivan, du département de Justice. Il s'était présenté sèchement. Est-ce là la jeune fille ? Comme il désignait la jeune fille, on aperçut quarante centimètre de manchettes. Les manches de son habit étaient un peu courtes. Octobre le regardait fixement. Les lèvres de M. Elmer s'immobilisèrent et ses yeux s'ouvrirent tous grands.

– Je suis venu par train spécial de Washington, expliqua le Capitaine Sullivan. Mademoiselle, vous êtes sous un mandat d'arrêt.

Octobre fit un signe de tête.

– Prenez votre manteau. Avez-vous des vivres dans la maison ? Ces derniers mots étaient à l'adresse de M<sup>me</sup> Elmer, qui fit un signe affirmatif, ne pouvant prononcer un mot.

– Du fromage, du pain, des biscuits.

Les yeux du Capitaine Sullivan tombèrent sur la cafetière :

– Du café ! Notre voyage sera long.

– Sous mandat d'arrêt ? demanda enfin M. Elmer dès qu'il eut retrouvé sa voix.

– Sous mandat d'arrêt ! répéta Sullivan. Elle a été déclarée en contravention par la Section 25.

M<sup>me</sup> Elmer disparut dans la cuisine dont elle revint au bout d'un temps remarquablement court, chargée d'un panier rempli de différentes choses.

– Avez-vous une bouteille ? Une grande bouteille ?

Elle retourna à la cuisine et en rapporta une grande bouteille que le Capitaine Sullivan remplit gravement avec le contenu de la cafetière ; il y ajouta du lait, mit deux poignées de sucre dans la poche de son smoking. Son sérieux était déconcertant.

– Arrêtée... arrêtée ?!

Le Capitaine jeta un regard sévère sur M. Elmer, puis s'empara du manteau posé sur la chaise.

– C'est à vous ?

Octobre fit un signe affirmatif. Elle s'était levé.

– Venez ! dit-il, s'emparant de deux tasses. Il tenait la bouteille d'une main, le panier de l'autre, dont une pomme tomba qu'il voulut ramasser. Une couture du dos se défit avec un craquement dans le mouvement qu'il fit pour se baisser, et laissa passer un bout de chemise blanche. Octobre le suivit avec soumission. Une auto, moteur en marche, les attendait. On entendait à intervalles réguliers une petite explosion plus forte que les autres. Elle grimpa dans la voiture :

– Dites donc, Capitaine, c'est une bien drôle de carriole pour un si grand voyage.

M. Elmer les avait suivis jusqu'à la grille.

– Elle a été maquillée, expliqua sérieusement le Capitaine. Cela se fait toujours.

L'auto parcourut en grinçant les rues de Littlebourg et arriva sur la fameuse route.

– Oh ! soupira Octobre, vous êtes extraordinaire.

## CHAPITRE IX

### LE PROFESSEUR D'ANATOMIE

À quelque quarante milles de là, un jeune homme furieux téléphonait au poste de police ?

– ... Une valise en cuir brun... R. F. de chaque côté... Comment ? Je vous l'ai dit ! Il y a des heures que je vous l'ai dit !... Écoutez... Inscrivez cela, voulez-vous ?... Une valise de cuir fauve, elle était fixée à l'arrière de ma voiture. Il y avait dedans un habit de soirée, tout un attirail de rasoirs et... enfin tout le reste. Et un assortiment de pyjamas.

Tandis que l'auto avançait cahin-caha, Robin devint loquace. – Les pyjamas étaient superflus, je les ai jetés dans un pré. Je le regrette maintenant. Ils auraient pu vous servir d'écharpe. Et le rasoir... mon Dieu, c'est dangereux.

Il avait cueilli l'auto à l'endroit où elles étaient toutes garées. C'était la dernière, personne n'y avait fait attention. Les jeunes gens de Littlebourg



avait une espèce de communauté d'intérêts dans les autos. Edward empruntait celle de Joe quand les affaires ne marchaient pas, sans demander la permission. Le propriétaire était vraisemblablement en train de dormir sans rêver aucunement de préjudice.

– Mais se raser... avec de l'eau froide... sans miroir !...

– M'avez-vous vue quand on m'a enlevée ? demanda-t-elle.

– Par ces Boy Scouts ? Oui. En quelques minutes vous m'avez surpassé. Mais qu'est-il arrivé exactement ?

Elle lui raconta tout. Il connaissait Red Beard, il l'avait vu.

– J'ai pensé que vous aviez suivi une mauvaise direction en ne vous voyant pas. Je me suis arrêté pour inventorier la valise. Je porte des dessous de soie, je me sens comme un roi.

Elle ne lui posa pas de questions. Comme ils passaient devant la maison où la victime et le possesseur d'un confortable vêtement de nuit exposait ses idées sur la police et ses méthodes, Robin envoya un silencieux salut de la main à l'auteur de son bien-être.

Red Beard n'avait menti qu'à moitié. Il y avait effectivement une sentinelle, pistolet au poing, au croisement. Elle leur cria :

– N'avez-vous pas vu... le reste de la phrase se perdit.

– Bonne nuit, cria Robin en passant.

– J'aurais préféré quelque chose de moins voyant qu'un habit de soirée, mais je ne pouvais guère choisir. Je me sens comme le prince de Galles. D'ailleurs comme nous accomplissons notre petite promenade de nuit, le costume est approprié. Vous n'avez pas eu peur quand je suis entré ?

– Je vous ai tout de suite reconnu.

– Je l'ai bien pensé, dit-il en tournant la tête, pour regarder derrière lui.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Un homme est couché au bord de la route. Je suppose qu'il se cache. N'avez-vous pas vu le chemin qu'a pris Red Beard en quittant les Louveteaux ?

Non elle n'avait pas remarqué. Robin envisagea toutes les possibilités.

– Il a deviné que je sauterais dans un train, dit-il enfin. Peut-être a-t-il cru que j'étais déjà parti. Je

me demande ce qu'Elfrida pense de tout cela ? Et Gussie ?

Il était impossible de faire aucune supposition.

– Il me semble apercevoir un chemin de traverse, là-devant. Si nous descendions, nous éteindrions les phares et pourrions manger. Je suis affamé.

Ce chemin de traverse semblait être la grande route, impossible d'y faire halte. Quelques milles, plus loin, ils arrivèrent à un sentier et près d'un terrain propre à camper. Le ciel rougeoyait faiblement à l'ouest. Il devait donc y avoir de ce côté une ville ou une usine.

– Ogdensbourg ne peut pas être bien loin, dit-il en débouchant la bouteille.

Octobre n'avait pas grand'faim, mais mangea pour lui tenir compagnie.

– Si nous pouvions cacher l'auto, vous auriez pu dormir dedans, dit-il. Il y a une espèce de couverture de peau au fond. Je donnerais bien mille dollars pour avoir quelques renseignements sur les coutumes des habitants de l'endroit. Il doit y avoir par là d'innombrables granges où personne ne met jamais les pieds. Vous m'avez reconnu et vous

vous êtes moquée de moi quand je suis entré dans le salon ?

Il semblait s'amuser à ce souvenir.

– Elmer va aller jusqu'au poste de police. Il s'est méfié pour finir.

– Elfrida me connaît bien. Je me demande si Gussie sait quelque chose.

– À quel sujet ?

– Au sujet de mes connaissances.

Elle posa la tasse qu'elle tenait à la main.

– Quel crime avez-vous commis ? Je sais que vous êtes un voleur – un voleur d'autos. Mais qu'avez-vous fait de vraiment mal ?

Comme il riait : « Non, sérieusement, lui avez-vous volé sa femme ?

Il eut une sensation étrange quand il l'entendit poser cette question sans aucune conviction.

– Est-ce cela ?

– Jamais de la vie. La femme de Gussie ne vit pas avec lui. Sans cela elle ne pourrait le supporter, ni lui ni sa mère !

– C'est cette femme avec ce grand nez, Elfrida ?

– Oui ! Elle a un nez, en effet. Georgina est la mère de Gussie. Elle est véritablement la reine du royaume des Impossibilités. Mais quelle femme !

Octobre resta confondue.

– Mais je la croyais horrible. N'est-elle pas repoussante ?

– Terrible ! dit-il sérieusement. Vous souvenez-vous du tour pendable qu'elle a joué à Hedwold quand elle y est arrivée tout habillée pour voir le roi ?

– Je ne m'en souviens pas, dit Octobre avec un peu d'humeur, mais Robin était désarmant.

– Je vous raconterai tout cela un jour, dit-il. Je suis très ferré sur l'histoire saxonne. Mais nous devons trouver un abri pour vous.

Ils continuèrent leur chemin pendant quelques milles, et arrivèrent à la naissance de trois chemins ; ils prirent celui du milieu et virent un grand bâtiment en ruines, carré et laid, situé à quelques mètres de la route. La barrière de fil de fer barbelé qui indiquait la limite de cette propriété, était arrachée par places. Une des trouvailles de Robin avait été une lampe électrique dont il se servait maintenant pour explorer les lieux. Le premier plan était jonché de morceaux de fer. L'herbe

poussait drue parmi les décombres. Il n'y avait là que ruine, désolation, négligence. Les fenêtres étaient cassées. Il remarqua sur la porte noire une signature de vagabond à la craie. Il réfléchit un moment devant cette écriture. Était-ce une signature ou un avertissement ? Ces mots n'étaient-ils pas : « Insécurité » ?

Cherchant soigneusement son chemin à travers les buissons, il tourna autour de la maison et arriva à une annexe d'un étage, construit sur le même modèle que la maison. Cela avait dû être, voilà longtemps, le bureau des propriétaires de la maison. Il tira une petite porte au hasard, et fut très surpris qu'elle s'ouvrît si facilement. Quelqu'un la poussait du dedans, il recula précipitamment et tira son pistolet de sa poche.

Il reconnut dans la lumière de sa lampe, le petit vieillard qu'il avait vu près de la maison du Suédois. Il fronça les sourcils.

– Je vous ai déjà vu ! Il parlait très bas comme s'il craignait de déranger quelqu'un. Un agent nous a jetés en bas d'un train, murmura-t-il en lançant un regard dans la chambre, puis il sortit, fermant la porte tout doucement.

– Entièrement de ma faute, reprit-il. Sa voix était de nouveau celle d'un homme bien élevé. Robin devina à son accent un Canadien.

... Je ne vous vois pas bien. Cette lumière est importune. Il avait un regard de myope. Je vois que vous avez un habit de soirée. La mode a considérablement changé. On considérait la chemise de soie comme d'un genre... déclassé.

Il en tâta le tissu de ses mains sales.

– C'est très intéressant. Il secouait sa tête chauve. Laissez-moi voir. C'était en quatre-vingt-dix, ou peut-être un peu après quand, pour la dernière fois...

L'accent aussi bien que le sens de ce discours étonnaient Robin.

– C'était avant l'affaire avec Julia, reprit le vieillard, et bien longtemps avant l'Apparition. Cela m'est arrivé... je ne sais plus très bien quand... J'ai fait horriblement souffrir une femme... Julia a été un instrument de la justice divine.

Il parlait comme on raconte des souvenirs. Il avait été professeur d'anatomie dans une grande université américaine, raconta-t-il encore, bien avant toute l'histoire de Julia, avant l'Apparition, et avant Lui, ajouta-t-il en désignant la porte.

– Il croit que je suis fou, à cause de l'Apparition. J'ai essayé de lui expliquer que j'avais des dons qui ne sont pas accordés à tout le monde. Mais je suis capable de sympathiser avec un sceptique. Moi-même j'en aurais ri il y a trente ou quarante ans.

Robin crut le moment venu de poser des questions d'une importance vitale.

– Une auto ? Laissez-moi réfléchir... il y a une grange là-bas, personne ne vient jamais au studio, comme on l'appelle. C'était un cinéma. Je suis bien content que vous soyez venu !

– Pourquoi ?

– Je suis content que vous soyez venu, répéta le vieillard. L'Apparition, je ne suis pas bien sûr de l'avoir comprise. Habituellement, elle est très explicite. Mais cette nuit, nébuleuse, indéterminée. Naturellement on n'aime pas être induit en erreur ! Peut-être n'est-ce que ma susceptibilité. Il m'a donné un mauvais coup. Regardez !

Il montrait sa bouche, enflée, déchirée.

– Êtes-vous seul ?

Le vieillard inclina la tête sérieusement.

– Je ne sais pas son nom. On l'appelle Harry le Valet.

Il regardait la porte avec nervosité.



– Je vais vous montrer la grange, dit-il enfin en se mettant en route. Nous avons été ensemble pendant huit années, plus peut-être. Il est très utile, mais affreusement cruel.

La grange était plutôt un appentis, mais si vraiment personne ne venait dans le studio désaffecté... il était du reste situé de telle façon qu'on ne pouvait que difficilement l'apercevoir.

– Magnifique dortoir pour les vagabonds.

Robin devina ce qu'il voulait dire. Mais je crois bien que nous avons la meilleure place. Vous aimeriez peut-être dormir ici ?

Robin lui affirma le contraire et le vieillard ne sembla nullement surpris.

– Êtes-vous seul ? Non ? Il y a des provisions ici dans un coin. Je n'y ai pas été moi-même, mais on ne doit pas y être trop mal par un temps sec.

Ils revinrent ensemble vers l'annexe et ils Le virent attendant sur le pas de la porte.

– Qu'est-ce que ça signifie, Jesse, vous laissez la porte grande ouverte ! Espèce d'avorton.

Ses mots n'étaient nullement recherchés, son ton était rude. Robin l'examina à la lueur de sa lampe. Pauvrement, mais assez confortablement vêtu, bien nourri, c'est tout ce qu'on pouvait dire

de favorable à son sujet. Il avait l'air moins préoccupé que la première fois qu'ils s'étaient vus. Le vieillard l'appelait simplement O. et était attentif à se le rendre favorable.

– Rentre et fais le lit, avorton, cria-t-il se préparant à lui envoyer un coup de pied que le petit homme chauve esquiva avec une agilité surprenante. O. n'avait pas reconnu Robin.

– Ce petit monstre est complètement fou. Ne faites pas attention à lui. Il a des apparitions... Avez-vous un dollar ? Il y a des jours que nous n'avons rien mangé.

C'était le moment de s'expliquer à O.

– Dormir ici ? Vous êtes fou ! Il n'y a pas de place.

Son ton n'avait plus rien de respectueux. En voilà une idée !

– Je reste ici, et c'est tout ! dit Robin brièvement en lui tournant le dos.

Il pensait que l'homme le suivrait peut-être, mais il ne fit pas un mouvement. Robin expliqua en quelques mots la situation à Octobre.

– Je ne crois pas que nous puissions aller beaucoup plus loin avec l'auto.

Il conduisit donc la voiture à travers les ornières et les rigoles, lui fit escalader de curieux monticules et enfin la fit entrer sous l'abri. Puis ils se mirent à la recherche du magasin d'approvisionnement. C'était une petite bâtisse sans fenêtre qui avait dû être employée comme dortoir auparavant. Elle était complètement vide, les murs passés à la chaux étaient crayonnés d'inscriptions dont quelques-unes étaient impossibles à reproduire. Il y avait même des dessins... Robin éteignit aussitôt sa lampe.

– Visitez donc le plancher, dit-il à Octobre, en arrangeant dans un coin les coussins et la couverture qu'il avait apportés. Il entendit Octobre murmurer quelque chose et l'ombre de la silhouette d'O se dressa à la porte.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il.

– Qui est cette femme ?

Robin projeta la lumière de sa lampe sur la figure bestiale d'O. qui mit une main sur ses yeux, et soudain aperçut le pistolet.

– Sortez d'ici ! dit Robin.

– Mais qu'est-ce qui vous prend ?

– Filez.

L'homme s'en alla traînant les pieds et jurant.

– Qui est-ce ? demanda Octobre.

– O. répondit Robin laconiquement.

Il ne prit qu'un coussin qu'il arrangea sur le seuil, se recouvrit d'un bout d'étoffe et s'assoupit, le dos au mur. Octobre resta longtemps sans pouvoir s'endormir et elle ne trouva qu'un sommeil agité. Elle s'éveilla souvent et chaque fois elle vit que Robin veillait sur le seuil de la porte. Enfin elle s'assit, se passa la main dans les cheveux et bailla.

– Cela vous a-t-il réveillée ?

– Quoi ?

– Le malheureux petit Baldy a reçu une correction.

Elle comprit qu'il serait allé à son secours si elle n'avait pas dormi là où il voulait la garder.

Elle se leva en baillant et le rejoignit. Il écoutait encore, tout frémissant. Elle entendit une sorte de gémissement, comme des sanglots d'enfant.

– Pauvre Baldy, répéta Robin.

Elle lui demanda de qui il parlait.

– De Jesse, lui répondit-il. C'est un de ces bêtards qui triment et s'esquintent pour d'autres.

Il ne lui parla ni de Julia, ni de l'Apparition, ni de l'université où Baldy avait formé des étudiants qui maintenant devaient déjà être de grands docteurs et conduisaient de prétentieuses limousines. L'histoire eût été très émouvante, et il n'avait vraiment besoin d'aucune émotion supplémentaire pour le moment.

Les sanglots s'arrêtèrent. Elle s'entoura les épaules de la couverture et s'assit près de lui. Il lui assura qu'il n'avait besoin que de fort peu de sommeil, et qu'il était resté éveillé une fois pendant trois jours et trois nuits.

– Où était-ce ? demanda-t-elle et il lui répondit que cela s'était passé en Europe. Il ne jugea pas nécessaire de lui expliquer que le bombardement par l'ennemi de la tranchée où il se trouvait avait fortement contribué à cette performance.

Ils entendirent encore un cri, juste comme la lune se levait. Un : Oh ! fort et déchirant. Puis plus rien. Robin était très impressionné. Il se leva.

– Il faut que j'aille voir, dit-il. Cela vous ennuie-t-il ? Vous êtes tout à fait en sécurité ici.

– Ne puis-je venir avec vous ?

Il hésita un moment.

– Oui... peut-être cela vaudra-t-il mieux.

La matinée était fraîche, il l'aida à enfiler le fameux manteau. Il était vraiment singulier à voir dans la faible lumière de l'aurore. Il avait enlevé son col et sa cravate, laissant ainsi son cou tout à fait libre. L'habit qu'il portait avait visiblement été fait pour un homme de plus petite taille. Les manches ne lui arrivaient qu'au coude. Il vit le regard amusé d'Octobre et se mit à rire.

– Je suis drôle ! n'est-ce pas ? On dirait un valet de comédie. Un jour je me raserai complètement et alors je vous donnerai la permission de rire.

Ils s'arrêtèrent devant la porte, l'oreille tendue.

Aucun son ne leur parvenait. Il poussa la porte, tout doucement, et écouta de nouveau. Ses oreilles étaient fines, mais il n'entendit pas un souffle. L'air était lourd, il en fut écoeuré et ouvrit la porte toute grande.

Toujours rien. Il aurait pu allumer sa lampe, mais il ne voulait pas déranger les occupants. Ils devaient être profondément endormis puisque l'air frais ne les fit pas broncher. La chambre était dans une obscurité d'encre. Il avança prudemment un pied et glissa sur quelque chose. Il perdit l'équilibre et tomba, sur quelque chose de doux et d'humide. Il sentit ses mains couvertes d'un liquide chaud et gluant. Il se leva et alluma sa

lampe. Il vit O. étendu sans vie sur le sol. Complètement horrifié, il chercha à terre, le professeur d'anatomie gratifié d'apparition. Mais il resta introuvable. Robin s'essuya les mains au manteau de l'homme mort puis sortit. Octobre, forme grise dans l'aurore pâle, l'attendait.

– Est-il... ?

Puis elle vit le sang – le vieillard est-il blessé ?

Il secoua la tête.

– L'autre ?

– Mort...

Il promenait sa lampe tout autour de lui, impossible de dénicher le petit bonhomme qui s'exprimait en un anglais si pur. Peut-être avait-il déjà rejoint son Apparition, qui lui indiquait si clairement son devoir certaines nuits.

Ils allèrent ramasser coussins et couverture.

– Filons d'ici, vite ! dit-il en portant les affaires dans l'auto. Pauvre vieux mendiant, professeur d'anatomie !

L'auto grinça lourdement quand ils montèrent dedans.

Je ne sais trop jusqu'où nous pouvons aller avec un quart de litre d'essence, mais nous irons aussi loin que nous pourrons.

Ils arrivèrent de nouveau sur la route, et continuèrent dans la direction qu'ils avaient déjà suivie. Le jour commençait à se lever. Tous les replis de terrain étaient blancs de brume, et comme la route descendait, ils entrèrent dans un épais brouillard. Puis la route montait de nouveau le flanc d'une colline. L'auto avançait par secousses, en grinçant horriblement, puis soudain s'arrêta. Robin sortit de l'auto et grimpant jusqu'au sommet de la colline, vit que la route descendait sur l'autre pente, et revenant vers Octobre, ils se mirent courageusement tous deux à pousser l'auto jusqu'au sommet. Là ils s'assirent et reprirent leur souffle.

– Ne pouvez-vous enlever cette chemise ? Elle est épouvantable. Et vos mains...

Elle espérait trouver de l'eau, mais il n'y en avait pas.

– Ne pourrai-je vous acheter des habits ? demanda-t-elle soudain.

Il sortit deux pièces de monnaie de sa poche.

– Si vous trouvez quelque chose pour cinquante cents !



Elle n'avait pas d'argent. Elle pourrait vendre sa montre-bracelet, mais combien lui en donnerait-on ?

– Ciel !

Elle suivit la direction de son regard et vit de grands jets de fumée blanche qui s'élevaient du studio, des flammes rouges et jaunes s'élancer puis disparaître.

– Il a mis le feu, ce vieux bandit.

Elle comprit qu'il parlait de Baldy. L'expression de son visage se changea aussitôt en inquiétude.

– Voilà qui va ameuter toute la police des environs, dit-il. Ils trouveront O., ou du moins ce qu'il en reste.

Sans prononcer un mot de plus, il arracha veston et chemise, ne gardant sur lui que le dessous de soie qui lui était si doux à la peau. Il fit un paquet de la chemise et du veston, regarda avec une fureur impuissante le bidon d'essence vide, et finit par pousser le paquet sous un des coussins. Filons, dit-il.

L'auto descendit doucement la route en pente. Il avait encore un peu d'essence et aurait pu mettre le moteur en marche, mais il préférait la garder pour une montée possible.

– Vous devez avoir froid, mettez cette couverture sur vos épaules, dit Octobre. Mais il refusa bien qu’il tremblât de froid. Ils étaient près d’un faubourg, et aperçurent l’inévitable garçon de ferme. Robin corna et l’autre, à moitié endormi s’arrêta. Robin lui parla avec condescendance et hauteur à la fois. Il crut avoir trouvé le bon moyen :

– Cette jeune femme est ma fille, expliqua-t-il elle doit prendre le train de 6 h. 15 ; le plus drôle de l’affaire, est que je suis parti sans mon porte-monnaie et je n’ai plus de benzine ! Voyez.

Cinquante cents étalés dans une large main semblent bien peu de chose.

– Ça ne suffit pas pour un bidon d’essence, répondit le jeune homme en regardant Octobre. Cependant...

Il avait un bidon presque plein, l’échange fût fait.

– D’où venez-vous ? De Littlebourg ? Dites-leur, ils ont attrapé cet espèce de farceur la nuit dernière et l’ont tué, oui Monsieur ! Du côté de la propriété Murphy. Il avait empoisonné un homme et enlevé sa femme. Elle est morte aussi...

– Seigneur, dit Robin, je vais le raconter... à ma fille.

Ils furent croisés, un peu plus loin par des pompes à incendie roulant dans un tourbillon de poussière.

– Nous avançons, dit-il. C'est pourquoi nous allons si lentement.

À peine avait-il dit ces mots qu'ils entendirent derrière eux à plusieurs reprises une trompe d'auto. Alors en se retournant il vit une voiture allant dans le même sens qu'eux, il se gara au bord de la route et fit des signaux.

– C'est bien tôt pour commencer les affaires, commença-t-il. La voiture les dépassa. L'homme qui la conduisait semblait petit et portait un monocle. Un visage féminin au nez fortement proéminent sortait d'un amoncellement de fourrures. Leurs yeux se rencontrèrent dans l'espace d'une seconde. Elle dit quelques mots à celui qui était au volant et qui se retourna aussi.

– Quel toupet ! s'exclama Robin Leslie Beausere.

Le passage, les regards, tout s'était passé en deux secondes au plus. L'auto accéléra, devint minuscule et disparut dans un nuage de poussière.

– Elfrida ? dit Octobre.

– Gussie ! Ils ont donc trouvé l’auto. J’en suis bien heureux. J’aurais été bien fâché de la perdre.

Elle le regarda déconcertée.

Mais ce n’est pas votre auto !

– Si on veut ! Pour le moment, mais elle sera à moi.

Arrivé à la bifurcation il stoppa, descendit et chercha à démêler les traces des roues. Celles qui l’intéressaient étaient allés droit au nord. Il prit vers l’ouest et le regretta. Il y avait tant de maisons par là qu’il devina l’approche d’un faubourg de grande ville. La route était pleine d’autos, de gens, qui regardaient avec curiosité un homme conduisant une voiture vêtu d’un caleçon et d’un gilet de soie. L’essence s’épuisait. Robin stoppa devant un garage qui s’ouvrait juste à ce moment-là. Mais l’homme qui ouvrit n’était qu’un commis et ne pouvait vendre d’essence. Alors Robin, très aimablement : Voudriez-vous acheter cette magnifique voiture ?

Le commis considérant cette plaisanterie comme une stupidité devint revêche, et articula quelque chose qu’on n’entendit pas. Puis ses yeux s’arrêtèrent sur la main de Robin.

– Vous vous êtes blessé !

– Pourriez-vous conduire une telle machine sans vous blesser ?

Octobre vint à son secours :

– Mon oncle est parti sans argent et nous allons à Ogdensbourg. Voudriez-vous nous donner un peu d'essence, je vous laisserai ma montre en gage ?

Voudriez-vous peut-être l'acheter ?

L'homme prit la montre et l'examina d'un air fin. Il n'était pas homme, disait son sourire, à se laisser tenter par de vieilles breloques. Il soupesa la montre, avec une expression de profond mépris.

– Ça vaut un dollar, je pense, dit-il.

Cette montre en avait coûté cent cinquante une année auparavant.

– Donnez m'en dix, dit Octobre rassemblant tout son courage.

Il secoua la tête. Il connaissait une jeune fille à laquelle il voulait faire un beau cadeau pour son anniversaire, un beau cadeau cher, or un beau cadeau est justement celui qui est un peu trop cher. Et c'était une jolie montre, elle avait été portée et était intacte.

– Cinq dollars, c'est tout ce que je peux vous en donner.

Octobre eut une idée lumineuse.

– Je vous la laisse pour trois dollars plus un complet, dit-elle sérieusement.

Il resta perplexe, mais son flair commercial était allumé. Il avait un complet, un très vieux complet.

– Ça va, dit-il.

Il y avait, tout près du garage, une minuscule bi-coque qui semblait être une grande caisse à outils. Ce fut là qu'il entra. Il revint au bout d'un moment portant des habits sur son bras. Octobre prit les pièces les unes après les autres, les critiquant. L'auto démarra. Ils avaient de l'essence pour un dollar, deux billets crasseux et des habits soigneusement pliés.

– Il est joliment maigre, pour ne pas dire décharné, dit Robin prévoyant. Tout cela va craquer sur moi.

Ils étaient arrivés dans un endroit moins peuplé. Les fermes se faisaient plus rares, les bouquets d'arbres devenaient nombreux, des petits ruisseaux couraient rapides. Ils en suivirent un et arrivèrent à un petit vallon boisé. Ils avaient oublié les vivres et les couvertures, mais par contre ils avaient emporté le savon et l'essuie-main. Octobre s'en était déjà aperçu quand croyant avoir sucré

son café, celui-ci avait pris un délicieux arôme savonneux.

– Allez la première, dit-il en lui tendant un essuie-main avec un sourire. Elle descendit jusqu'au ruisseau, fit une toilette sommaire et lui tendit un linge complètement trempé. Il s'en consola en prenant une chemise qui pouvait servir de linge. Il en profita pour la laver dans le ruisseau, et tenta de se raser. Ce fut le record des grognements.

Elle vit venir à elle un jeune homme élégant, la moustache aux bouts bien savonnés et pointus. Le costume d'un bleu vif était usé et déchiré, mais, sous tous les rapports, il lui convenait mieux que celui qu'il avait abandonné. Il en avait redressé le col tout chiffonné, la cravate noire lui donnait un certain air de respectabilité.

– Vous avez l'air d'un commis-voyageur pour articles funèbres.

Il avait étendu la chemise sur la machine pour la sécher, ils firent un repas frugal et tinrent un conseil de guerre.

Robin prétendait que la mort d'O. n'avait fait que compliquer les affaires. Ces événements étranges, ce nombre de voitures volées, l'apparition à Four Beeck Farm du Capitaine Sullivan dans un habit emprunté, la reconnaissance

immédiate d'Elfrida, tout cela suffisait amplement. La découverte qu'on ferait au studio serait pire que tout le reste.

– Mais mon cher ami, on ne peut pas vous accuser d'avoir tué ce damné vagabond ! dit-elle.

– Mais si, et ils le croiront, dit-il.

On l'avait vu venir du côté du studio en flammes, l'homme du garage avait remarqué ses mains tachées de sang.

– Mon seul espoir est Elfrida. Elle est intelligente.

Octobre était frappée de stupeur.

– Mais je pensais qu'elle vous ferait arrêter si elle pouvait. Ne vous déteste-t-elle pas ?

Il ne répondit que par un signe de tête, car sa mâchoire était fort occupée à croquer une pomme.

– Elle me hait, dit-il, mais mon arrestation est la dernière chose qu'elle désire. Elle arracherait les bagues de ses doigts, ses boucles d'oreilles, son collier de perles, rançon d'un roi, de son cou, pour empêcher mon arrestation. C'est son plus grand souci. Elle ne me pardonnerait jamais de me donner ainsi en spectacle. Si vous pouviez lire dans l'âme d'Elfrida, vous la verriez atrocement agitée de désespoir. Pauvre vieille Elfrida !



Octobre se recroquevilla dans un coin de la voiture.

– Je ne comprends pas. Quel est ce mystère ? D’abord vous me faites croire que cette affreuse femme vous déteste, puis vous me dites qu’elle vendrait tous ses bijoux – comme j’ai fait – pour vous sauver. Après cela vous l’appeler « pauvre vieille Elfrida », comme si elle était votre meilleure amie.

– Je suis secret par nature, dit-il modestement, mais il redevint vite sérieux. Voilà l’affaire : nous sommes repérés, et notre auto nous fait remarquer. Je ne sais si son légitime propriétaire a déjà averti la police. C’est encore un peu tôt. Mais ce danger-là ne peut être différé que d’un court instant. Tous les garages seront avertis et l’ami dont je porte le vêtement ne manquera pas de nous trahir. Notre seul espoir de ce côté-là est qu’il ne veuille pas avouer qu’il a troqué son habit contre votre montre. Très probablement il ne le fera pas. Il va s’imaginer que la montre a été volée et qu’il perdra montre, habit, dollars s’il en parle. Il dira donc que nous avons pris de l’essence et que nous sommes partis.

– Qu’allons-nous faire de l’auto ? demanda-t-elle impressionnée par tant de vigoureuse logique.

– Nous la laisserons – pas ici – quelque part dans les environs d’une ville. Il faudra aussi abandonner votre manteau, je le crains. Il est digne d’un vagabond.

Il reprit sa chemise, encore mouillée par places, elle portait des marques de roussi. Octobre eut une idée. Elle suspendit la chemise par les manches sur une petite branche d’aune, et quand l’auto se mit en marche, le vent souffla, l’étoffe flottant qui ondoyait comme un ballon en baudruche soufflé et sans forme.

– Symbole de reddition, à peine visible, mais ingénieux, dit Robin.

La route, heureusement, était déserte, et le seul homme qui aperçut cet étrange drapeau s’en donna une explication parfaitement naturelle. Ils durent baisser leur pavillon devant un paysan. Mais arrivés à un endroit populeux, la chemise était sèche. Après le premier croisement, la route grimpa sur une colline, et était pleine de monde, de jeunes gens et de jeunes filles endimanchés, d’autos.

– Ils vont à la réunion des fermiers, se rappela soudain Octobre. Cette réunion, c’est toute une affaire. M. Elmer en était président ou quelque chose comme ça...

Elle n'était pas certaine de savoir le nom de la ville où cette réunion se tenait, mais elle avait entendu dire souvent qu'elle était l'occasion de grandes réjouissances.

M. et M<sup>me</sup> Elmer parlaient souvent d'une femme qui avalait des couteaux et d'un homme qui mettait sa tête dans la gueule d'un lion. Ils devenaient très naturels alors, dans leur naïve admiration. Octobre racontait tout cela, tandis que l'auto avançait lentement vers la bifurcation. Robin prit une résolution rapide. Ne pas aller à la réunion serait, aux yeux de beaucoup des voyageurs, inmanquablement remarqué et mal interprété. Le meilleur moyen de ne pas attirer l'attention était de suivre le courant. Il prit le contour avec le flot grandissant des voitures, se plaça lui-même entre une voiture délabrée pleine de gens en fête, et une vieille Ford qui avançait tout doucement, lourdement chargée. Ils arrivèrent enfin sur le lieu des réjouissances. Un petit groupe de gens, perdus d'admiration, regardaient sans le quitter des yeux, un homme qui portait un chapeau sur le sommet du crâne et qui accomplissait quelque miracle au milieu d'eux. Un groupe plus nombreux entourait une petite tribune où un homme nu-tête, vêtu d'une redingote, tenait d'une main une petite bou-

teille remplie d'un liquide rose, et gesticulait de l'autre.

– Nous reviendrons, dit Robin.

Ils étaient arrivés au centre de la ville. Des véhicules à moteur de tous genres et arrivés à des degrés divers de décrépitude étaient garés à un coude du chemin de traverse.

– Chaque ville des États-Unis devrait avoir son nom écrit en lettres d'un mille de hauteur, fit Robin en descendant de voiture. Nous allons laisser ce vilain joujou ici, je ne vois pas de meilleur endroit qu'une station d'autos. Maintenant, où vais-je vous laisser ?

– Me laisser ? demanda-t-elle effrayée.

– Nous avons besoin d'habits tous les deux, d'une nouvelle auto et surtout d'informations. Je réussirai certainement mieux seul. À ce propos, j' imagine que vous n'avez jamais vidé une poche étrangère ? C'est bien dommage. Je suis plutôt maladroit de mes mains. Il faudra trouver autre chose.

Il la laissa devant une droguerie, lui enjoignant strictement de n'en pas bouger avant son retour, et elle le perdit bientôt de vue. Elle resta longtemps à observer les gens qui passaient. Devant

elle était un grand bâtiment carré avec un toit rouge couvert de bardeaux. Sur la devanture, en lettres gothiques et dorées, étaient ces mots : « Astor House ». Ce devait être le principal hôtel. Sous une marquise qui formait véranda étaient rangées toute une file de chaises d'osier sur lesquelles étaient assis des hommes en bras de chemise. Une immense auto s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Elle était tellement couverte de poussière qu'on n'en distinguait pas la couleur, mais la forme lui en était familière. C'était l'auto qui les avait dépassés à la descente de la colline. C'était exactement l'auto qu'elle et Robin avaient laissée dans la forêt. Mais la femme au grand nez n'était pas parmi les trois voyageurs qui en descendirent, ni Loamer. Le premier qui en sortit était celui qui se prélassait à l'arrière. Il secoua son manteau couvert de poussière, et rajusta ses lunettes immenses.

C'était Sam Wasser !

Elle n'en croyait pas ses yeux.

– C'est l'auto... anglaise...

Derrière elle, deux hommes sortis de la droguerie, s'entretenaient à haute voix.

– Elle a été à Littlebourg et en est revenue en deux heures. Mais elle manque littéralement d'essence.

On avait renvoyé l'auto à Littlebourg pour prendre Sam. Pourquoi ? Lady Georgina Loamer seule en eut pu fournir l'explication.

Elle reçut son hôte dans un petit salon, qui depuis le matin lui servait de chambre à coucher.

Sam, qu'on avait littéralement enlevé à son déjeuner, environ une heure auparavant, fut enchanté de la voir, du moins le laissa-t-il croire.

– Comme c'est aimable à vous d'être venu, Monsieur. Je pense que vous vous demandez pourquoi je vous ai fait appeler.

Elle se tut, son fils se retira discrètement. Sam eut le pressentiment d'un événement important. Il se souvint qu'il était un gentleman et cessa de fixer effrontément cette grande femme d'une originalité extraordinaire. Il regarda son oreille droite à laquelle pendait une immense émeraude en forme de poire, comme à la gauche du reste.

– Asseyez-vous, je vous prie.

– Après vous, Madame.

Il s'assit et prit une attitude expectative.

– J'ai été fortement émue de votre malheur. Mon fils m'a tout raconté. Je me suis demandé si je ne pourrais rien faire pour vous.

Sam Wasser se mit à tousser.

– Mais Madame, c'est bien aimable à vous. Il n'y a rien à faire. Je dois sourire et laisser aller les choses. Je ne blâme pas Octobre. C'est ce vagabond ! J'aurais dû le tuer, mais j'ai attendu d'avoir la certitude.

– La certitude ? répéta-t-elle d'un ton d'encouragement.

– Enfin... je l'avais suivi avant... enfin avant le mariage. Dans les bois. Vous voyez, Madame, que j'avais des soupçons. Elle avait dit justement le matin même : j'épouserai plutôt un vagabond. Mais je n'avais aucune certitude, aucune preuve. Alors j'ai été dans les bois pour m'en assurer, et j'ai dit... enfin je ne sais plus ce que j'ai dit, mais je l'ai arrangé !

– C'était courageux à vous d'aller seul ainsi contre ce formidable individu !

Sam Wasser se sentit un peu mal à son aise.

– À vrai dire, Madame, je n'étais pas tout à fait seul, nous étions trois, peut-être quatre...

Elle accepta quatre. Il ajouta seulement :

– J'aurais dû le tuer !

– M. Wasser, dit la vieille femme en se frappant les genoux de sa main complètement couverte de bijoux, vous me semblez bien naïf de croire qu'il

n'y à rien à faire. Je suis anglaise et je ne connais pas vos lois, mais vous savez, n'est-ce pas, que la validité de ce mariage a été mise en doute et que le procureur l'a déclaré illégal ?

– En est-il vraiment ainsi ?

Sam Wasser n'avait lu dans les journaux que ce qui se rapportait directement à lui.

– Ne pensez-vous pas que vous pourriez vous mettre à la recherche de cette jeune fille et lui expliquer dans quelle horrible situation elle s'est mise ? Et ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il serait chevaleresque et noble à vous de lui offrir votre nom ?

Sam Wasser se tortillait impatiemment sur sa chaise.

– Mais Madame...

– Pardon. Laissez-moi finir. Tous les journaux racontent qu'Octobre Jones vous aimait. C'est juste, n'est-ce pas ?

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre.

– Mais Madame, Octobre était une espèce de folle...

– Folle de vous ? Oui ! c'est bien ainsi que je l'entends.



Lady Georgina Loamer était une femme excessivement intelligente. Trois minutes d'entretien avec Octobre, ou une minute d'observation de sa conduite avec Sam Wasser l'aurait parfaitement édifiée. Malheureusement elle avait pris les récits des journaux trop à la lettre. Elle était abonnée au *Times* de Londres qui expédiait les plus grands drames en quelques lignes. Par exemple :

« L'homme trouvé mort dans le Trafalgar Square a pu être identifié, c'est sir John Smith. Lady Smith a été arrêtée. On croit que la jalousie de M<sup>me</sup> Piploeski, la danseuse bien connue est à la base de cette horrible affaire. »

Elle ne connaissait pas les clichés d'un journalisme plus large. Elle ne savait pas que toute femme qui empoisonnait son mari, devenait automatiquement « belle », et que, si le roman est absent d'une tragédie, on l'y mêle mécaniquement. Elle ne pouvait imaginer une armée de reporters harassés dont le devoir est d'innocenter ou de noircir les gens, ni que, si la moyenne des lecteurs ne voulaient pas être dégoûtés, ils n'avaient aucune objection à être torturés en imagination. C'est pourquoi il était nécessaire dans l'intérêt

même du récit de l'affaire de Littlebourg, qu'Octobre fût présentée en victime.

– Mais oui, elle n'était pas précisément folle, Madame... mais... enfin, nous nous sommes compris l'un, l'autre.

Lady Georgina Loamer se demanda lequel des deux avait la compréhension la meilleure. Elle eut une idée.

– C'est justement ce que je voulais dire. Le bonheur des jeunes gens est mon principal souci. Je sens que je dois vous venir en aide. Le tout est de savoir si vous vous sentiriez offensé si je vous disais que le jour où vous vous seriez réconciliés, et mariés, je vous donnerais, comme cadeau de noces, dix mille dollars ?

Sam Wasser se sentit tout d'un coup inondé de bonheur et de désespoir à la fois. Il était comme un homme affamé ne pouvant traverser le ruisseau au delà duquel il voyait de la nourriture.

– Mais Madame vous voyez bien où en sont les choses ! Personne ne sait où est Octobre. La nuit dernière ce vagabond a volé des habits, s'est déguisé et a roulé le vieux Elmer en prétendant qu'il venait du département de justice – il aura trente ans de pénitencier pour cela. Et Octobre est partie ! où ?...

Lady Georgina alla jusqu'à la fenêtre, dont elle écarta les rideaux.

– N'est-ce pas elle, là-bas ?

Sam Wasser s'élança. Octobre était de l'autre côté de la rue. Elle ne remarqua pas qu'on la regardait avec tant d'intérêt, toute son attention allait à l'homme à barbe rouge immobile au milieu de la rue, et qui lui jetait un regard ennemi.

Où était Robin ? Son cœur battait furieusement, mais elle n'avait pas peur pour elle. Elle chercha Jenny, l'inséparable de Red Beard ; il n'était nulle part. Quand ses yeux tombèrent de nouveau sur Red Beard, il semblait déjà s'intéresser à autre chose. Puis il se mit à flâner, comme s'il l'ignorait. Elle aurait voulu le suivre, mais Robin lui avait dit de ne pas bouger, et elle ne bougeait pas.

La foule augmentait. Chaque minute amenait de nouveaux arrivants, habitants des villes voisines, et... mais était-ce une illusion, une quantité sans cesse croissante de gendarmes. Elle en vit une douzaine descendant lentement la rue. Ils devaient venir de loin, car leurs montures étaient couvertes de poussière, les flancs mouillés et hale-tants. Puis vint une voiture, deux jeunes gens en descendirent, elle remarqua l'insigne de police à

l'intérieur d'un veston que son propriétaire secouait pour en faire tomber la poussière.

Des gendarmes ? Mais il y en avait certainement plus qu'il n'en fallait pour tenir en respect quelques milliers d'hommes en fête, qui restaient dans les bornes permises par la loi, ou pour disperser la demi-douzaine de filous qui en des endroits retirés volaient les clients imprudents.

Elle se mit à trembler. On connaissait l'arrivée de Robin, et quelque chose d'affreux avait dû lui arriver !

– Allo ! Octobre !

Ce salut la fit sursauter. Sam Wasser arborait un sourire qu'il imaginait amical. C'était en réalité une grimace dure. Il tendit la main vers elle.

– Je suis très heureux de vous voir, Octobre, je ne pensais pas vous rencontrer ici. Avez-vous vu M. Elmer ?

– Non ! répondit-elle.

Sam Wasser sortit un cigare de sa poche et l'alluma avec nonchalance. Il n'arrivait pas à rencontrer le regard d'Octobre.

– Tout ce que je vous ai dit la nuit dernière... oubliez-le, Octobre. J'avais tant de chagrin. Fran-

chement, n'en auriez-vous pas eu ? Je suis un homme du monde, moi.

Elle avait été affolée au premier moment, mais elle avait repris tout son sang-froid. Elle esquissa même un sourire, mais si faible que Sam Wasser n'était pas bien sûr de l'avoir vu.

– Pourquoi Sam ? Quand donc ?

Sam Wasser se trouvait dans la situation d'un orateur qui aurait préparé un magnifique discours sans pouvoir en articuler le premier mot. Si elle avait dit, comme il s'y attendait :

– Pourquoi me suivez-vous ?, il aurait pu répondre :

– Parce qu'en dépit de tout ce qui est arrivé je vous aime et veux vous défendre contre vous-même, ou quelque chose d'approchant.

– Oh ! mais Octobre ! Vous m'avez rendu horriblement malheureux. Je ne peux plus ni dormir ni manger.

Il n'avait cependant rien d'un affamé et ses yeux étaient plus brillants que s'il avait passé la nuit sur le seuil d'un studio à écouter les sanglots d'un vieillard.

Elle jeta un regard sur la vitrine du droguiste.

– Je comprends, vous alliez chez le droguiste ? Cela va mal ? Mais il vous remettra sur pied avec un bon somnifère. Peut-être même avez-vous tout simplement besoin d'un tonique.

– C'est de vous que j'ai besoin, et avant qu'elle pût articuler un son, il continuait : mais oui, de vous, bien que vous m'ayez trompé, vous le savez bien, Octobre. Si vous aviez ainsi maltraité un autre, je vous assure qu'il vous aurait pas couru après comme moi.

À ce moment-là, Octobre remarqua un petit garçon, très proprement mis qui débouchait du chemin de traverse. Il s'arrêta, irrésolu, hésitant, regardant tantôt Sam Wasser, tantôt Octobre. Il tournait et retournait entre ses doigts un bout de papier plié.

– Vous n'avez qu'à lire le *Globe and Star* pour comprendre combien vous avez mal agi, après ce que j'ai fait pour vous...

Sans l'écouter davantage, Octobre alla vers le petit garçon, et lui demanda à voix basse si c'était elle qu'il cherchait.

– Vous êtes M<sup>me</sup> Bo... quelque chose !

Elle lui arracha presque le papier des mains et lut :

« Allez jusqu'à l'école, au bout de la Grande Avenue. Dirigez-vous du côté de la campagne. Je tâcherai de vous y trouver. La police me recherche. »

Il n'y avait pas de signature. Ces mots étaient écrits sur un télégramme. Elle froissa le papier et fit un signe à l'enfant qui n'attendait pas de réponse, car il partit immédiatement.

Sam Wasser, dont le discours éloquent avait été si brusquement interrompu, ne vit rien d'extraordinaire dans ce colloque avec un enfant. Elle l'avait probablement envoyé faire une commission et l'avait attendu là.

– En dépit de tout ce qui s'est passé, Octobre, je suis fou de vous, complètement fou. Vous êtes seule, sans amis, enfin vous me comprenez, et vous n'êtes pas mariée, Octobre. Le procureur, l'évêque, et tout le monde dit que votre mariage est irrégulier et illégal.

Elle se souciait bien de l'évêque !

– Attendez-moi ici dans une heure.

Ce n'était pas le moment de discuter, elle n'avait même pas le temps de l'offenser.

– Voilà ce que je voulais vous dire, Octobre...

– Dans une heure ! Laissez-moi maintenant, ou je ne vous reverrais jamais. Allez !

Il obéit. Elle n'attendit pas que l'énorme porte se fût refermée sur lui pour se joindre à la foule qui se dirigeait du côté de l'école. Pour être bien sûre de ne pas se tromper elle se renseigna auprès d'une promeneuse. Des gendarmes partout. Des hommes qu'on voyait étrangers à la ville, échangeaient des regards avec les gendarmes. L'école était une bâtisse en briques rouges, dont le toit était recouvert de bardeaux, impossible de s'y tromper. Elle était assez éloignée du centre de la ville, entourée d'une quantité de maisonnettes qui formaient une sorte de faubourg. La femme auprès de laquelle elle s'était renseignée lui avait dit que l'école était de ce côté de Lutherville. La route était relativement déserte près de l'école, à part quelques piétons et quelques véhicules qui se dirigeaient sur la ville. Pas trace de Robin.

« Allez du côté de la campagne », disait le billet et elle continua son chemin. Elle eut bientôt laissé Lutherville derrière elle. Des champs de sarrasin s'étendaient des deux côtés de la route. Les fermes étaient nombreuses. Dans le fond se détachaient des collines bleutées. Elle s'arrêta, s'assit, regardant l'espace qu'elle avait parcouru. Sauf quelques



voitures qui l'avaient dépassée, elle ne vit rien. Une auto roulait très lentement, de son côté, un tout petit homme était assis au volant, elle l'avait d'abord pris pour un enfant. Elle s'avavançait dans un fracas de tonnerre qui s'entendait de fort loin. Quand elle fut proche, Octobre crût entendre un tir d'artillerie : « Phut ! Prash ! Boom ! Bang ! » et à travers ce tintamarre, la haute-contre d'un claquement métallique.

Le chauffeur était un homme d'âge moyen, une touffe de poils gris au menton, un immense lorgnon sur le nez. Il avait une expression d'ardeur au travail telle que l'auto semblait ne marcher que grâce à sa force d'âme. Quand elle fut tout proche, le bruit devint assourdissant. Le chauffeur lança vers Octobre un regard d'appel, en passant devant elle. L'auto était recouverte d'une bâche, des rideaux en cachaient l'intérieur.

– Octobre !

Elle poussa un cri et s'élança. Les rideaux s'entr'ouvrirent. Elle vit un visage, une main qui saisit la sienne et l'attira dans l'auto.

– Attention ! dit Robin, nous avons des hôtes !

Alors, dans la demi obscurité, elle aperçut Red Beard et son compagnon. Ils étaient étendus par terre, les mains attachés, dos à dos.

Vous pouvez vous assoir dessus, si vous voulez, proposa Robin aimablement, en hurlant. Il fallait hurler pour se faire entendre, car le bruit de bombardement du moteur était renforcé encore s'il était possible.

# **CHAPITRE X**

## **DANS LE CAMION**

En quittant sa femme, Robin Leslie Beausere se mit à la recherche d'un bureau de télégraphe. Il possédait deux dollars et 60 cents et était bien résolu à mettre fin à ses soucis. Ce bureau n'était pas facile à découvrir sans prendre de renseignements, et son accent indiscutablement anglais pouvait le rendre suspect. Ses recherches lui furent pourtant utiles en ce qu'elles lui firent connaître la topographie des lieux. La ville se glorifiait d'environnements pittoresques, d'un cinéma, d'un théâtre. Il s'instruisait de tout cela lorsqu'il aperçut une affiche annonçant cette attraction vraiment captivante, « Le Péché d'une Mère », impudemment qualifié du « Plus prodigieux drame D'Amour, de Haine et de Sacrifice qu'on ait jamais joué sur une scène américaine ».

L'attention de Robin fut attirée par une discussion fort vive entre le chauffeur irascible de l'auto

qui avait amené les décors et les accessoires de ce drame terrifiant, et un homme qui, à en juger par son ton de commandement, devait être à la fois le manager, et le directeur de la troupe. Il était trop loin et séparé par la foule pour entendre le sujet de la dispute, mais il lui fut facile de deviner qu'il s'agissait d'argent. En se retournant, il s'aperçut qu'il y avait dans la ville plus de gendarmes qu'il n'en fallait. Deux hommes qui marchaient devant lui étaient de toute évidence des détectives. L'un d'eux, enlevant son chapeau, laissa voir un crâne gris, chauve. Robin s'approcha d'eux pour entendre leur conversation.

« Pas même dans dix ans. La dernière affaire était celle où Mikey a blessé Norej. Il lui a coupé la gorge, comme on a fait au vagabond. »

C'était tout ce que Robin voulait savoir. On avait découvert le cadavre et, bien que son nom n'eût pas été prononcé, il comprit qu'il était la cause de cet envahissement de gendarmes. On le cherchait, sachant qu'il était dans la ville ou pensant que c'était là qu'on le trouverait le plus vraisemblablement. Il trouva l'Office télégraphique un peu plus loin, y entra, prit un télégramme et se mit à réfléchir. Il éprouvait de la répugnance à envoyer un tel télégramme. Il ne devait rien. De quelque

côté qu'il considérât la chose, il était quitte. Mais, il devait tenir compte d'Octobre. Il mit la pointe du crayon sur la feuille de papier, mais sa main s'arrêta de nouveau. À quoi servirait le télégramme s'il était arrêté comme le meurtrier d'O ? Il eut un frémissement quand il considéra toutes les conséquences de son arrestation. Il se remit vite, écrivit un billet pour Octobre et se mit à la recherche d'un commissionnaire. Un petit garçon qui avait envoyé un télégramme se tenait près de la caisse. Robin lui fit signe d'approcher ; il vint avec défiance.

– Voilà cinq sous pour vous, mon enfant, portez ce billet à une dame qui attend devant la droguerie.

Quand le petit garçon fut loin, Robin se dirigea en hâte vers la porte et se trouva nez à nez avec un nouvel arrivant.

– Bonjour.

Red Beard fut encore plus décontenancé que Robin. Sa voix avait tremblé, mais si imperceptiblement que quelqu'un de non averti ne s'en serait pas aperçu. Lenny était avec lui dont le visage inquiet exprimait clairement : « Trop de gendarmes et trop près ! »

– Entrez donc, Reddy ! La voix de Robin était calme, parfaitement polie. – Charmé de vous voir.

Il avait un avantage. Sa main gauche était dans sa poche. Un simple clin d'œil en avait averti Red Beard.

– Quelle élégance ! Je ne vous avais jamais vu avec une moustache. Vous êtes épatant, n'est-ce pas Lenny ?

– C'est ça ! grogna Lenny.

– Je m'en vais, ajouta Robin en sortant. Arrivé dans la rue, il se retourna.

– Dites donc ! – Red Beard semblait avoir oublié qu'il voulait entrer à la poste. Je voudrais vous parler. Si vous veniez faire un tour ?

– Oui ! Si je venais ! répliqua Robin en ricanant. Où donc est le cimetière ?

– Oh ! le cimetière ! Red Beard prit un air désolé. Qui parle de cimetière ? Moi et Lenny marcherons devant, n'est-ce pas, Lenny ?

Lenny grogna sa réponse habituelle. La curiosité était au nombre des défauts de Robin.

– Allez, dit-il, les suivant de près. Ils se mirent en marche l'un à côté de l'autre avec la raideur de deux soldats. Il se rapprocha encore en arrivant au coin d'une maison, car il connaissait le danger des

contours brusques. Ils virent au bout de la Grande Avenue, quelques personnes, et deux baraques. Un homme dont on ne pouvait méconnaître l'origine latine vendait gaiement des comestibles. Un peu plus bas se formait une procession. La foule y était plus nombreuse et plus jeune. Il y avait un cirque dans la ville, voitures dorées. Un clown fumant des cigarettes, un lion découragé et clignotant qui sommeillait dans une cage, deux chameaux, dont l'un était galeux, un piqueur coiffé d'une casquette et entouré d'une meute, un wagon d'habitation rouge et or, et tout à la queue de cette assemblage de talents et de beautés, un vieux camion recouvert d'une bâche crottée.

– Parlons !

Red Beard et Lenny s'arrêtèrent net.

– J'ai vu votre femme dans la Grande Rue, dit Red Beard. C'est une belle femme, une véritable dame, n'est-ce pas Lenny ?

– C'est ça, répondit Lenny.

– Nous parlions de vous, moi et Lenny. Lenny croit que vous êtes furieux contre nous, parce que nous vous avons tiré dessus à Schenectady. Mais on avait tous tort ! On vous avait confondu avec un vagabond qui nous avait sali Lenny et moi à Louisville. N'est-ce pas Lenny ?

– C'est ça, dit l'interpellé.

– On vous a causé du tort, c'est un fait. Mais maintenant moi et Lenny nous ne voulons pas d'affaire. Nous ne voulons fâcher personne sous le prétexte que nous vous avons pris pour un autre qui nous avait échappé à Louisville.

– Et quand donc, demanda Robin aimablement, avez-vous fait cette découverte ? Cela coïncide-t-il ?

– Quoi ? demanda Red Beard.

– Cela est arrivé quand vous avez découvert que j'avais emprunté le pistolet du garde n'est-ce pas ? et que j'étais assez habile pour viser votre chapeau ?

– Ça n'a rien à voir ici, se hâta de dire Red Beard. Vous n'aviez pas du tout besoin de viser mon melon, pour me le faire ôter devant vous comme à un très habile tireur. Oui, Monsieur !

– Alors de quoi voulez-vous parler ?

Red Beard avait détaché les yeux de son ami et regardait droit devant lui.

– Vous êtes dans une vilaine situation. Avez-vous vu les flics en ville ? Je parie que oui. Je parie que vous voyez tout. C'est ce que je disais à Lenny : « Je parie qu'il n'en passe pas un ! »



– Oui, j’ai vu les gendarmes, j’ai cru qu’ils étaient là pour vous.

Red Beard trouva cela très drôle, car il se mit à rire à haute voix.

– C’est ce que j’ai entendu de plus drôle depuis que j’ai quitté New-York ! Vous avez entendu cette blague, Lenny ? Cette bonne blague ! Écoutez mon avis, sortez de la ville au plus vite. Il y a trois gendarmes postés, sur toutes les routes et de rudes gaillards. Jamais vous ne vous en tirerez tout seul, c’est un fait. Moi et Lenny on doit passer aussi. Ce crétin de brigadier de Littlebourg est là, furieux contre nous. Mais on ne veut pas vous abandonner. On va vous sauver avec nous. Mais on ne peut pas prendre votre femme. C’est impossible.

– Comment vous y prendrez-vous pour me faire sortir d’ici !

Red Beard jeta les yeux autour de lui, et il sembla à Robin qu’il n’avait encore songé à aucun moyen. Le camion délabré était garé au bord de la route, le petit chauffeur appuyé à un mur criblé d’affiches multicolores, mangeait.

– Attendez ! dit Red Beard, et il marcha lentement vers le dîneur.

– Bonjour. Vous venez de loin ?

Le petit homme lui lança par-dessus ses lunettes un regard mécontent.

– Ogdens, répondit-il brièvement gardant toute son attention pour la galette brune à laquelle il mordait.

– Moi et mes copains, on voudrait retourner à Ogdens. Vous partez bientôt ?

– Heu..., dit-il en jetant un regard sur les « copains », puis : « Mon camion ne va pas assez vite. Vous y serez plus vite avec les cars.

Red Beard murmura tout doucement :

– Vous êtes bien connu, par là autour ?

– Mais oui, dit, aimablement cette fois, le propriétaire du camion. Vous ne trouveriez personne qui ne me connaisse pas. Je m'appelle Meister.

– Les gendarmes vous connaissent ?

– Hein ? dit l'homme dont le regard et la voix se remplirent de méfiance. Il avait de l'argent dans ses poches et cet inconnu était un étranger.

– Il n'y a pas un gendarme de par là qui ne me connaisse !

Il fourra le reste de son dîner dans un récipient verni.

– Je m'en vais.

Red Beard fit signe aux autres d'approcher, Meister les vit traverser la rue, il sentait les battements de son cœur dans tous ses membres.

– On a décidé de voyager avec vous, dit Red Beard poussant ses deux compagnons dans la voiture, tandis que le chauffeur allait vers la manivelle. Le moteur se mit en marche, et Meister sauta sur le siège avec beaucoup d'agilité quand il vit que son interlocuteur avait disparu. La voiture se mit en marche.

– Allez droit à travers la ville, et ne parlez à personne. Je vous surveille, vieille rosse, et je vous casse la colonne vertébrale si vous criez.

Il sentit dans son dos le canon d'un pistolet. L'auto allait en zig-zag.

– Couchez-vous, ordonna Red Beard en donnant l'exemple. Il s'étendit en travers de l'auto, tenant les rideaux fermés d'une main, et son pistolet de l'autre. Robin et Lenny, étendus côte à côte se regardaient. Ils étaient séparés par la demi-longueur du camion. Ils étaient sortis de la ville, des champs s'étendaient de tous côtés ; pas trace d'Octobre.

– Lâchez ce revolver ! Red Beard tourna la tête et vit Robin, appuyé sur un coude, un pistolet dans la main gauche. Il regarda Lenny dont le visage

inexpressif ne lui apprit rien. Robin prit le pistolet qu'il posa avec soin. Alors, avec mille précautions, il se remit à sa place à l'arrière de l'auto. Lenny frappa, sa main avait bougé plus vite qu'un clin d'œil, le couteau alla se planter dans le plancher en bois de l'auto.

– Ici Reddy ! Vite ! Restez couchés vous !

Il était sur pied. Red Beard biaisa, les mains levées.

– Allons ! couchez-vous dos à dos.

Robin les garrotta facilement avec de petites courroies qui se trouvaient dans l'auto.

– Rusé, hein ? Nous vous sortons de la ville, et c'est comme ça que vous agissez ! Vous nous le paierez !

– Silence, dit Robin, d'une voix de mauvais augure.

Il regarda le chauffeur, qui était comme frappé de stupeur.

– Tout droit ! Ne vous arrêtez pas avant Ogdensbourg. Ce fut à ce moment-là qu'il vit la mince silhouette sur la route, alla vers le rideau et appela...

# CHAPITRE XI

## MISS ELLEN

Arrivés au premier croisement, Robin aida Octobre à descendre. Le camion continua sa route dans un grondement.

– Où maintenant ?

Elle murmura quelque chose et il la regarda gentiment.

– Au Canada !

La route suivait la voie ferrée pendant quelques milles ; ils la traversèrent sans rencontrer personne. Il s'arrêta près d'une mare et y jeta les quelques armes dangereuses dont il s'était emparé, durant le voyage. Deux couteaux, un revolver et un petit pistolet automatique furent confiés pour l'éternité à ses eaux tranquilles.

– J'en suis bien fâché pour Lenny. L'habitude est pour beaucoup dans le bon résultat du lance-

ment d'un couteau. Il lui faudra des années pour se former à de nouvelles armes.

Elle tressaillit et de nouveau il la regarda, anxieusement.

– Ne vous sentez-vous pas bien ?

Et comme elle secouait la tête : « Vous ne me tromperez jamais à ce sujet, voulez-vous ? »

– Non, je ne suis pas malade. J'ai honte de l'avouer, mais mes nerfs sont à bout.

– Avez-vous lu les journaux ? demanda-t-il.

– Non. Pourquoi ? Y a-t-il quelque chose à propos du vagabond ? A-t-on trouvé son corps ?

Il répondit par un signe de tête.

– Je ne les ai pas lus, mais j'ai entendu dire qu'on avait retrouvé le cadavre d'O, et on ne sait rien du petit homme chauve. C'est actuellement moi qu'on accuse. Le commis du garage a vendu la mèche. Je voudrais beaucoup voir les journaux.

Il les vit beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait.

Ils arrivèrent sur l'inévitable route d'Ogdensbourg et se dirigèrent vers cette ville si importante pour eux. Octobre n'était pas tranquille. Les deux hommes attachés dans le camion n'étaient-ils pas aussi en route pour Ogdensbourg ?

– Ils se mettront à hurler dès que je ne serai plus à portée de les entendre, le drôle de petit chauffeur stoppera et les détachera, à moins qu’il n’ait l’idée de les conduire au premier poste de police.

Il se mit à rire, au souvenir d’une bonne plaisanterie.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle nerveusement.

Pour toute réponse il enfonça sa main dans sa poche et l’en retira pleine de billets bleus.

– Mille dollars ! Je leur ai pris jusqu’au dernier cent, dit-il simplement.

Octobre était stupéfaite.

– Je ne comprends pas. Pourquoi les aviez-vous attachés ? Ne voulaient-ils pas vous venir en aide ? Sans eux vous seriez probablement encore en ville, arrêté peut-être.

Il sourit à ces mots.

– Elfrida ne l’aurait pas permis, je vous l’ai déjà dit. Et naturellement Elfrida était là. J’ai vu son auto, tandis que je parlais avec Red Beard près du bureau de poste. Non ! Elfrida serait furieuse de me voir pincé !

– Sam aussi était là, dit Octobre et elle raconta leur entretien, que Robin écouta sans faire de

commentaires. Quand elle fut au bout de son récit :

– Mais c’est sûrement Elfrida qui avait tout arrangé. Elle est extraordinaire. Brave vieille Elfrida. Je n’aime pas cette idée de mettre Gussie au banc des accusés. Ça va le faire tomber. Allô !

Octobre s’était éloignée de lui et s’était assise sur un petit tertre couvert d’herbe. Elle était devenue très pâle, ses mains tremblaient.

– Je ne crois pas que je puisse aller plus loin, dit-elle en hésitant.

Pris de peur, Robin regarda de tous les côtés. Ils étaient sur une longue avenue, il crut voir la blancheur d’une maison à travers les arbres.

– Vous ne vous évanouirez pas si je vous laisse un moment ?

Elle fit non de la tête.

– Sûrement pas ?

– Ne dites donc pas de sottises ! Je ne m’évanouirai pas. On ne meurt pas de faim en vingt-quatre heures.

Faim ! Elle n’avait rien mangé depuis sept heures du matin.



– Quelle brute je suis ! s'écria-t-il. Je n'ai rien, pas même un croûton.

Sans prononcer un mot de plus, il se mit à courir du côté de la maison qui était à ce qu'il vit, de dimensions respectables. Blanche, honnête, soutenue par des colonnes corinthiennes en bois, à moitié ensevelie sous des grappes pourpres de plantes grimpantes. En poussant la porte, il eut la surprise de voir un écriteau accroché à un sycomore :  
Chambre à louer.

Il sonna et au bout de quelques minutes, une servante vêtue de noir vint lui ouvrir. Il la prit pour une servante à cause de son tablier et de son bonnet. Il lui donna une quarantaine d'années. Elle avait pleuré, ses yeux étaient rouges et enflés, elle avait poudré son nez en toute hâte, dans un effort héroïque pour cacher sa détresse.

– Pourrai-je voir votre patronne ?

Elle cligna des yeux.

– Elle n'est pas ici.

Elle était évidemment anglaise, mais cela n'avait rien d'extraordinaire.

– Puis-je avoir une chambre ? Deux chambres ?  
Ma femme a pris mal sur la route.

Elle secoua la tête et le toisa de bas en haut.

– Est-ce pour longtemps ?

– Je ne sais pas. Cela dépend. Il suivait avec anxiété les phases de son hésitation.

– Entrez, je vous prie, dit-elle enfin en fermant la porte derrière lui. Il se trouva dans un grand vestibule d'où partait un escalier menant à une galerie qui faisait tout le tour du hall. Contre le mur était un bronze de la reine Victoria surmonté d'un drapeau anglais. Le hall était dallé de noir et blanc. Une vieille horloge battait dans un coin. Elle ouvrit une porte et le conduisit dans un salon, type des salons de l'époque de Victoria. Elle enleva son tablier et son bonnet, et les mit sur le lit de crin.

– Je suis la maîtresse de la maison, dit-elle simplement. Je n'ai qu'une servante. C'est moi qui ouvre quelquefois la porte aux étrangers. Vous désirez probablement des chambres ?

– Deux chambres, dit-il.

Mais elle secoua la tête : « J'en ai une, une grande chambre à deux lits. Vous comprenez, M... ?

– Beausere.

– M. Beausere, je n'ai plus de pensionnaires. Je suis assez loin d'Ogdensbourg, et il s'est ouvert

beaucoup de pensions ces dernières années. Quelquefois, au printemps, j'ai une famille du Canada.

On voyait qu'elle voulait parler, dire quelque chose, mais lui, inquiet pour Octobre, n'était pas en humeur d'écouter des confidences.

– Alors, est-ce que je peux l'amener ? demanda-t-il.

– Eh bien oui, dit-elle en hésitant. Je crois que j'agis bien. Dieu a fait de grands miracles pour moi, je me fie à vous.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu'il s'élança sur la route, un poids lui tomba du cœur quand il vit Octobre venir tranquillement à sa rencontre.

– Quel bonheur ! Et moi qui croyais que je devrais vous porter !

Elle sourit à ces mots. Cela lui arrivait rarement.

– Qu'avez-vous déterré ? Je mangerais de l'herbe !

Il lui parla de ce qu'il avait vu.

– Pauvre femme ! Quel courage ! dit Octobre à voix basse. J'adore les meubles de l'époque de la jeunesse de Victoria – surtout les tables garnies de jambon fumé, de pâté de poulet et de melons... je ne veux pas y penser.

Leur nouvelle hôtesse les attendait sur le pas de la porte, elle leur dit gentiment qu'on l'appelait Miss Ellen.

– Je ne vous demande qu'une chose, dit-elle après les avoir conduits au salon, c'est de faire le moins de bruit possible. Il y a un malade dans la maison, mon cher père.

C'était donc la source de ses larmes !

– Voudriez-vous peut-être déjeuner ? Il est un peu tard, nous déjeunons à deux heures habituellement, mais si vous le désirez...

Octobre le désirait ardemment. Miss Ellen alla jusqu'à la porte qu'elle referma sans bruit.

– Tout cela, sous beaucoup de rapport, n'est pas réel. C'est encore une de ces choses qui sont impossibles, dit Robin à mi-voix. Dieu merci, j'ai de l'argent.

Il éprouvait un plaisir visible à froisser les billets dans sa poche.

– Il n'y a qu'une seule chambre, dit-il avec une indifférence étudiée, je suggérerai à cette bonne dame qu'un bon tapis épais sera un paradis pour un homme habitué à dormir sur la terre, qui dans un hangar se regardait comme un sybarite.

Elle ne répondit rien. Ils se sentaient mal à l'aise l'un et l'autre.

– Je pense que nous sommes mariés effectivement ? demanda-t-elle.

– Seigneur, oui. Pourquoi ?

Elle regardait fixement par la fenêtre.

– M. Wasser en doute. Il prétend que le mariage a été déclaré illégal par l'attorney du district. Et par l'évêque !

Il se sentit mal à l'aise.

– Vous ne croyez pas cela ?

– Si !

– Mais c'est une stupidité. Un de ces journalistes ridicules aura voulu avoir une nouvelle sensationnelle et a été interviewer l'évêque.

Elle fit un brusque mouvement de la tête.

– Cela vous soulagerait-il beaucoup de savoir que notre mariage a été dissous ? Jamais je n'oublierai votre expression désappointée le lendemain matin, quand je vous ai tout raconté.

Il avait un air assez misérable.

– Je crois que *vous* seriez heureuse, pauvre petite « vagabonde ».

– Vous éludez ma question.

Il la regarda alors avec beaucoup de douceur.

– Si notre mariage était dissous, m'épouseriez-vous encore ? demanda-t-il.

Elle lui tendit la main, qu'il garda entre les siennes. Miss Ellen frappa à la porte, et leur annonça que le déjeuner était prêt. Elle espérait qu'ils en excuseraient la modicité et s'enquit de leurs bagages. Robin alors lui montra son argent, lui expliquant qu'il faudrait un certain temps pour avoir ses affaires. Il n'était venu chez elle que parce que sa femme ne se sentait pas très bien. En réalité, ils revenaient du Canada, où ils étaient en visite et n'avaient point de bagages. Il eut même la brillante idée de lui demander de bien vouloir leur acheter quelques petites choses, un bon complet de drap par exemple. Tout en parlant, il tenait une liasse de billets de banque dans sa main.

– Voulez-vous être payée une semaine à l'avance ?

– Il remarqua que ses yeux brillèrent à cette proposition. Puis il rejoignit Octobre qui s'était mise à table et avait commencé de manger. Miss les servit elle-même. Elle leur dit qu'elle avait préparé un vin excellent, sans alcool.

– Mon père, dit-elle, a toujours professé que la stricte observance des lois dénotait une grande culture.

Ce vin de sureau qu'elle leur apporta était exquis. Elle leur raconta toute l'histoire de l'arbuste. Le café qu'elle leur donna, était par contre, imbuvable.

– Naturellement qu'elle est anglaise, répliqua Robin à un doute d'Octobre, goûtez ce café et vous en serez convaincue.

Miss Ellen revint au bout de quelques instants. Elle s'était habillée pour sortir et à la grande joie de Robin, lui proposa d'acheter tout ce qu'il voudrait. Elle leur indiqua aussi leur chambre, au cas où ils voudraient la voir avant son retour.

– M<sup>me</sup> Beusere verra sa chambre à votre retour, répondit Robin avec emphase !

Il fit rapidement une liste de ce dont ils avaient besoin. Octobre la compléta.

La salle à manger où ils se trouvaient donnait sur une grande pelouse entourée de plates-bandes de chrysanthèmes précoces.

Octobre alla voir sa chambre quand Miss Ellen fut partie. Robin, lui, alla inspecter les lieux. Le gazon était délicieusement tendre. Le sentier cou-

vert de fraisiers menait à une pergola invisible de la maison. Les dernières roses étaient en pleine floraison. Mais on sentait partout la négligence. Pauvre femme ! Octobre avait trouvé les mots qu'il fallait. On sentait une lutte rude et cruelle contre la misère, une défense héroïque et vaine devant des obstacles accablants. Il est déjà bien difficile de se garder du loup quand on n'a qu'une porte d'entrée, mais quand il y en a tant !...

La rangée circulaire des pins coupait le sentier du jardin. Une haie basse qui n'était de buis et de troène séparait la propriété des prairies avoisinantes. Il vit encore une petite étable fermée. Un train passa en grondant. Robin continua sa marche jusqu'aux buissons non taillés qui formaient une première haie.

Ils n'étaient pas taillés, mais cassés... pourquoi cassés ? Il vit une branche gisant à terre. Les cassures étaient blanches ; mais à un endroit, il remarqua des taches rouges, d'un rouge foncé tirant sur le brun. Du sang ! Encore à un autre endroit, sur une feuille. L'herbe était haute, mêlée de nombreux boutons d'or... Un sentier y était marqué, l'herbe foulée... du sang là aussi. Il explora ainsi le pré et n'y trouva rien jusqu'aux arbres. Là il vit, à terre, sous un arbre une vieille casquette. Il la ra-



massa, ses mains furent tachées de sang. Il les essuya dans l'herbe et posa l'objet là où il l'avait trouvé. Il tourna alors ses yeux vers la maison. Il lui trouva un air hostile et moqueur.

– Mes nerfs sont à bout, pensa Robin, et s'en revint pensif vers la maison.

Octobre était au salon, et lisait un journal avec une expression encore plus sérieuse que d'habitude.

– J'ai trouvé cela sous le coussin du sofa, dit-elle en lui tendant le journal.

Il vit, en première page, un titre en caractères gras :

## **La police recherche le vagabond assassin**

– C'est un bon commencement, dit Robin après avoir lu à haute voix.

– La suite est bien pire, reprit Octobre, mais il lisait déjà :

« Robert Leslie enlève une femme, coupe la gorge d'un autre vagabond et met le feu à un studio pour cacher son crime diabolique. »

– On m’avait déjà appliqué cet adjectif... diabolique auparavant, gémit-il.

– Avez-vous lu ce que raconte Altuke ?

Il sauta quelques lignes et arriva à ceci :

« Il était environ sept heures quand je vis le vagabond. Il s’arrête devant le garage Stone, où je travaille et me demanda un bidon d’essence. J’ai remarqué que ses mains étaient tachées de sang. Mais pouvais-je supposer que cette petite traînée de sang provenait de l’assassinat d’un homme. J’ai vu aussi la jeune Octobre Jones. Elle est restée presque tout le temps dans l’auto. Elle était d’une pâleur mortelle. Je ne dirai pas qu’elle soit jolie, mais elle semblait triste.

– Il ne veut pas dire jolie, amplifia Robin.

– Il n’a jamais prétendu non plus que vous fusiez beau ! rétorqua Octobre.

L’homme a tout d’un être dégradé ; on voit sur lui les traces de son existence vicieuse. Je n’ai pas fait attention à ses vêtements...

– Hourrah pour lui !

... je n'ai remarqué que sa figure de brute, son regard qui rappelait celui d'un fou ».

L'article se terminait par l'annonce du prochain mariage du garagiste avec la plus jolie fille de Luxor et de son départ pour Littlebourg où il entrerait comme ingénieur chef de la Slitt et Silberman C<sup>ie</sup>.

– Pas trop mal, dit Robin en pliant le journal. Je me demande ce qui a bien pu arriver à Baldy, le journal n'en dit pas un mot.

Octobre remit le journal où elle l'avait trouvé, sur la recommandation de Robin. Il la laissa lisant un vieux volume de Walter Scott qu'elle avait trouvé sur un des rayons de la bibliothèque du salon, et retournant au jardin, il commença une enquête systématique. Arrivé au bout de la rangée circulaire d'arbres il sentit une odeur de brûlé. En effet, d'un tas de cendres contre le mur sortait tout doucement une spirale de fumée. Qu'avait-on donc brûlé ici ? Tout avait été réduit en cendre. En les remuant pourtant, il trouva un bouton de métal, puis un autre, un peu plus grand. C'était donc de vieux vêtements ! Miss Ellen n'avait pas l'air de quelqu'un qui brûlerait même de vieux vêtements. Descendant à travers la prairie, il sauta par-dessus

la haie et se trouva sur un remblai en pente. Il y avait là aussi des taches de sang, et un tas de gravier déposé au bord du sentier était défoncé, comme après la chute d'un corps lourd.

Il y avait eu un accident, qu'il essaya de reconstituer. Le père de Miss Ellen avait dû être renversé par un train et porté à la maison. Mais pourquoi ce mystère, et pourquoi ne leur avait-elle pas dit un mot de l'accident ?

Revenant vers les arbres, il examina encore une fois la vieille casquette. Elle portait une large contre-marque rouge. Il avait l'impression de l'avoir déjà vue. Mais où ? Il devait y avoir des milliers de casquettes de ce genre. Il la ramassa avec un bâton et alla la jeter dans les cendres encore chaudes. Quand il revint au salon, Octobre dormait, le livre ouvert sur les genoux. Il s'assit en face d'elle. Elle était jolie, très jolie. Les boucles qui frisaient le long de ses joues étaient plus foncées que ses cheveux... Il soupira profondément.

– Ai-je dormi ? demanda-t-elle en se réveillant. Est-ce que j'ai ronflé ? Comme c'est vilain à vous !

Il secoua la tête gravement.

– J'aurais pu vous enfiler une paire de gants ! Mais je ne l'ai pas fait.

– Et pourquoi cela ?

– Accusez-en ma délicatesse native ! en outre, l'horrible avertissement de M. Samuel Wasser.

– Que nous ne sommes pas mariés ?

Elle bâilla et s'étira les bras.

– Mon Dieu, je n'aurais dû prêter aucune attention aux paroles de Sam. Il n'y avait pas un mot de tout cela dans le « Post Courier ».

– C'est tout justement ce qui en démontre la véracité. Octobre, quo vadis ?

– À Ogdensbourg, répondit-elle paresseusement. Et après une bonne petite traversée à la nage du St-Laurent, au Canada.

Il se mit à rire doucement.

– Savez-vous la largeur du fleuve à Ogdensbourg ? Octobre, je vous dois une excuse.

– Pourquoi, demanda-t-elle soupçonneuse.

– Je vous croyais écervelée. Je voudrais connaître tous les détails de ce mariage. J'avais cru, excusez-moi, à un coup de tête. Une espèce de frénésie qui vous a fait dire : « Je veux » ou n'importe ce qu'on dit dans ces moments-là !

– Mais c'est vous qui l'avez dit.

– Peut-être ! Mais je n'étais pas moi-même.

– Ivre – intoxiqué ! railla-t-elle. Mais oui, vous avez dit : « Je veux ». Et je n'avais pas du tout perdu la tête, je savais très bien ce que c'était qu'épouser un vagabond. Je n'ai pas agi... gare à vous si vous riez... en femme ! C'était du reste le principal grief de M<sup>me</sup> Elmer contre moi : je n'avais rien d'une femme. Je fumais, je me lavais dans l'écurie, il n'y avait pas de douche dans la maison. Mais je n'étais pas folle. Vous disiez : « Désolé ! ». À la vérité si vous n'aviez pas dit ce mot, je ne vous aurais pas épousé. Mais vous avez dit : « Désolé », et j'ai bien compris que c'était vraiment là votre sentiment. Je n'ai pas eu peur, sauf une fois. Une seule fois... j'ai été épouvantée en me réveillant et furieuse contre moi-même parce que... enfin, je ne sais plus pourquoi. Que pensez-vous de moi ?

Octobre n'était pas coquette, mais l'ingénuité même de sa question était une provocation. Il ne put rien y voir de plus que les mots mêmes.

– Je vais essayer de vous le dire. Vous êtes unique.

– Comme chaque femme, rétorqua-t-elle.

– Oui, ne m'interrompez pas, vous faussez complètement mes idées. Vous êtes unique en ce sens que vous représentez peut-être un jeune mouche-

ron dont vous êtes le seul échantillon que j'aie jamais vu. Vous semblez saine avec éclat. Puritaine, aussi. C'est amusant. Vous me faisiez penser à Jeanne d'Arc, mais la comparaison était mauvaise. Vous ne voyez pas d'apparitions. (Pauvre vieux Baldy !) Vous êtes en parfaite santé.

– C'est bien cela, – quoi encore ?

– Vous êtes sensible sous certain rapport, mais je ne vous connais pas encore bien sous ce rapport-là. Je parlais en plaisantant tout à l'heure d'une paire de gants, mais à la vérité, je n'ai jamais pensé à vous embrasser. Vous vous fâchiez peut-être. Je serais désappointé si non, mais insensible si oui. Quel âge avez-vous ?

– Vingt et un ans. Si j'avais eu mes vingt et un ans hier ou tout autre jour, vous auriez passé votre chemin, et j'aurais tourné autrement. Je ne sais si je me serais fâchée ou non.

– Je crois que oui ! Cela aurait été une grosse sottise de ma part. Je connais un homme qui s'est jeté à la mer pour sauver une jeune fille qui se noyait. Elle était ravissante et l'aimait beaucoup. Mais elle ne lui a jamais pardonné de l'avoir embrassée en nageant.

Elle n'avait pas détaché les yeux de son visage durant tout le temps qu'il avait parlé.

– Je n’aime pas votre moustache, dit-elle.

– C’était aussi une des raisons pour lesquelles je ne pouvais vous embrasser.

Octobre rougit à ces mots.

– Ce n’est pas cela que j’ai voulu dire... ou plutôt si. Il est trop tard pour mentir. Cette moustache, aux bouts effilés, comme celle d’un banquier italien...

– Eh là ! Vous alourdissez la cargaison ?...

Une voix rauque les héla soudain. Robin sauta sur ses pieds. Debout sur le seuil, se tenait un homme, petit, en robe de chambre féminine, la tête entourée de bandages, les pieds nus et sales. Il regardait, hagard, dans la direction de Robin.

C’était Baldy le vagabond ! Il entra en vacillant dans le salon, une lueur de folie dans le regard. Ses genoux cédèrent, Robin le saisit à temps.

– Hein ? Il regarda Robin. Ce gueux m’a poussé en bas, et le train faisait du quarante à l’heure... Avec son bâton... m’a poussé !

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

– Que dit-il ? demanda Octobre effrayée, je ne comprends pas.



– Il s'était faufile dans le train, le garde-frein l'a trouvé, lui a asséné un coup de massue et l'a poussé dehors.

Le mystère des taches de sang, et de la haie défoncée, était éclairci. Et le miracle de Miss Ellen ! C'était vraiment un miracle que cet homme ait été jeté là, devant cette maison qu'il avait quittée trente années auparavant. Robin étendit le vieillard sur le sofa. Ses yeux étaient fermés, Octobre, dans son trouble, le crut mort.

– Où peut être la servante ? demanda Robin. Voulez-vous rester auprès de lui pendant que je vais la chercher ?

À ce moment, Baldy ouvrit les yeux et regarda Robin en souriant.

– Je suis tout à fait désolé de vous donner tant de tracas, Monsieur. Mes connaissances médicales me font prévoir une mort prochaine. Serait-ce abuser de votre amabilité que de vous demander... Je voudrais voir Julia. Ma chère femme comprendra... dans ces circonstances. Julia habite à l'hôtel du Roi Édouard, chambre 12, je crois, oui c'est bien cela. Lady Georgina Loamer...

Les yeux d'Octobre et de Robin se rencontrèrent.

– Elfrida ! Quelle femme ! murmura-t-il.

## CHAPITRE XII

### LA MOUSTACHE QUI TOMBE

Lady Georgina Loamer reposait, confortablement étendue sur une chaise longue, une cigarette entre ses lèvres trop rouges, les yeux fixés sur son fils. C'était un homme de petite taille, à l'air malheureux. Il enleva son monocle une deuxième fois, l'essuya et le remit en place. Ses doigts jouaient une lamentable retraite sur les bras de son fauteuil, son sourire figé était une horrible grimace.

La ville était pleine de monde, la Grande Avenue étincelait de lumière. Le cirque venait de passer bruyamment devant la maison, interrompant leur conversation, apportant ainsi un répit inespéré à M. Loamer.

– Que comptez-vous faire maintenant ? demanda-t-elle. Sa voix était rauque, comme dans les moments où elle était fortement ennuyée.

– Je ne sais pas, répondit-il en regardant attentivement son monocle.

– Je crois que je vais aller à Ogdensbourg, et en ramener ces imbéciles... Vraiment, je ne vois pas pourquoi vous me tourmentez ! J’ai fait de mon mieux. J’ai toujours pensé qu’il serait difficile d’avoir Robin, je vous l’ai dit... et en tout cas, ce n’était pas mon idée, mais la vôtre, vous en conviendrez !

Il baissa la tête sous son regard.

– Pas votre idée ! Avez-vous jamais eu une idée ? Pas votre idée ! Je n’aime pas vous le rappeler, mais vous êtes l’exact portrait de votre père. L’injure était forte, car il se fit un long silence. Alain était devenu très rouge, ses sourcils étaient terriblement froncés, mais elle le savait faible. Il se révolta inopinément :

– Cela m’est bien égal ! Il parlait vite, hachant ses mots. J’en ai fini avec cette affaire. C’est trop horrible. Et il sait... Il a toujours su ! Ne vous appelle-t-il pas Elfrida ouvertement ? Il s’est toujours attendu à cela, mère. Robin n’est pas un imbécile. Vous n’auriez pas dû venir. Pourquoi n’êtes-vous pas restée à Ottawa ? Vous avez tout embrouillé. Je pars pour New-York demain matin et je prends le premier bateau en partance pour l’Europe.

Un sourire se dessina sur les lèvres minces de sa mère.

– Vous vous embarquerez... comme steward ? demanda-t-elle en ricanant. Et comment arriverez-vous à New-York ? Vous resterez ici, Alain, jusqu'à ce que je vous donne la permission de partir – et l'argent ! Ah ! j'aurais dû rester à Ottawa ! Mais je n'en ai jamais eu l'intention ! J'ai accepté la maison que m'offraient les Sullivan pendant leur séjour en Europe, parce que je savais bien que tôt ou tard vous auriez besoin d'aide. Avez-vous jamais réussi quoi que ce soit sans aide ?

Alain tremblait de rage impuissante. Il redevint humble à son accoutumée.

– Mère ! soyez raisonnable ! Mes nerfs sont à bout, j'en deviendrai fou, je ne peux plus dormir... je vous assure, c'est impossible ! Et il sait ! Laissez cela et venez avec moi en Angleterre.

Elle se leva, alla vers la fenêtre dont elle tira le rideau. Il crut qu'elle avait entendu quelque chose qui avait attiré son attention. Mais en réalité, elle avait besoin de mouvement, de lumière, comme stimulant. Comme stimulant ou... comme calmant, car il vit qu'elle souriait quand elle se retourna.

– Nous irons à Ogdensbourg, dit-elle. Il y a un bon hôtel là-bas.

– Vous connaissez donc cet endroit ? demanda-t-il étonné.

– Depuis très longtemps. Mon père avait d'importantes affaires au Canada, et j'ai passé quelques années à Toronto. Comment donc s'appelle cet homme qui a une barbe rouge ?

– Byrne, répondit-il.

– Je veux le voir, dit-elle simplement. Non, pas ici. Ce serait une folie de le faire revenir. Où attendent-ils ?

Alain lui expliqua qu'ils avaient téléphoné d'un petit restaurant des environs d'Ogdensbourg.

– C'est donc qu'ils sont trop connus pour pouvoir entrer dans la ville, et il vaudrait peut-être mieux pour eux qu'ils fussent ici, si votre récit est exact.

Le malheureux Alain était plein d'appréhension.

– N'est-ce pas imprudent ?... Je veux dire... devez-vous vraiment vous mêler à tout cela ?

– Ne soyez donc pas ridicule ! l'interrompit-elle. Racontez-moi plutôt ce que vous avez dit à ces deux hommes ? Quelles explications leur avez-vous données ?

– Je leur ai dit que Robin... était un domestique qui, pendant des années, avait fait chanter la famille. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Qu'il avait découvert... enfin, un scandale qui nous concernait !...

– Qui me concernait, dit-elle brièvement.

– Enfin, si vous voulez. Je ne vous ai jamais demandé s'il y a vraiment eu scandale. Je pense que ce n'est pas vrai.

– Il n'est nullement besoin que vous soyez convaincu, reprit-elle froidement. Mais eux, les avez-vous convaincus ?

– Je le crois, dit-il sans assurance. Byrne voulait savoir depuis combien de temps Robin vagabondait. Heureusement que je n'avais pas à entrer dans les détails. L'un d'eux, le petit italien ou espagnol, je ne sais, a rencontré Robin, il y a deux ans, dans un camp de vagabonds au bord du Fraser, à Vancouver. On l'appelait le « marcheur », car jamais il ne prenait un train. Apparemment un vagabond allant à pied est parfaitement ridicule. Lenny lui, s'était sauvé, après avoir commis quelque crime à St Louis, dans ce temps-là. Il avait dû se quereller avec Robin et avoir eu le dessous. Byrne m'a raconté qu'il n'avait appris tout cela que plus tard, quand il s'était déjà adjoint Lenny pour

attraper Robin. Si Lenny n'avait été si stupéfait de rencontrer en cet inconnu un ancien ennemi, Robin aurait déjà été pris à Schenectady. Alain se tut, puis :

– Imaginez que tout réussisse, ne sommes-nous pas entre les mains de ces deux hommes ?

Elle lui répondit, un sourire glacial sur les lèvres :

– L'un d'eux sera tué, l'un d'eux au moins. Je connais Robin. Sonnez, Alain, je vous prie. Il ne faut pas faire attendre ces pauvres gens.

---

Robin se dirigea vers le hall, en entendant ouvrir la porte. C'était Miss Ellen chargée des paquets. Elle lui fit un signe d'amitié, puis remarqua l'expression de son visage.

– Est-il arrivé quelque chose ? demanda-t-elle toute tremblante. Il essaya en vain de la rassurer, elle laissa tomber ses paquets, courut au salon. Quand Robin entra, il la vit agenouillée près du sofa, son bras passé autour du cou du vieillard.

– Ah ! c'est donc pour le voir que vous êtes venu ? cria-t-elle, ayant perdu toute confiance.



Il fut émerveillé de la bravoure de cette femme d'apparence si frêle.

– J'aurais dû me douter que vous étiez des détectives. C'est pour cela que vous m'avez envoyée faire ces commissions, pour pouvoir espionner à votre aise un malheureux vieillard.

Une haine farouche faisait étinceler ses yeux.

Robin était trop abasourdi pour lui répondre.

– Vous devrez le prouver, qu'il a tué. C'est impossible, il n'a pas tué. Et cette jeune fille... un vieillard comme lui... le journal ment !

La lumière se faisait peu à peu dans l'esprit de Robin Leslie Beausere. Il comprenait maintenant pourquoi les vêtements du vieillard avaient été brûlés, pourquoi le journal avait été si soigneusement caché ! Miss Ellen prenait le vagabond Robin dont parlait les journaux pour un policier ! Cette méprise prêtait à rire !

– Nous ne sommes pas des détectives, dit-il, nous sommes des vagabonds.

– Des vagabonds ? Elle restait incrédule.

– Oui ! la moitié de cette histoire se rapporte à moi, l'autre moitié à votre père.

– Vous ? un vagabond ?... mais quelle moitié ? dit-elle toute tremblante. Il n'a tué personne !

– Mais non ! voyons, il n’a tué personne, Robin, que dites-vous donc. C’était la voix d’Octobre.

– Robin ! Robin Leslie !... C’est votre nom ! Il était dans le journal !

– Allons ! interrompit Robin d’une voix presque rude, portons votre père sur son lit. Nous parlerons de tout cela plus tard.

Le vieillard qui n’avait pas prononcé un mot, se mit soudain à rire, frappé de folie.

– Professeur d’anatomie !... Son propre couteau :... troisième vertèbre cervicale !

Robin l’emporta hors de portée de la voix. Sur la dernière marche de l’escalier, une vieille femme se tordait les mains.

– Oh ! Miss Ellen. Je suis descendue seulement pour faire bouillir un peu d’eau.

Miss Ellen ne perdit pas la tête dans ce moment d’affolement. Elle repoussa la vieille femme et se précipita sur l’escalier, montrant le chemin à Robin chargé de son fardeau. Elle le fit entrer dans une petite chambre tout au bout de la galerie.

– Merci. Je peux le soigner seule maintenant.

Elle était aussi pâle que le vieillard quand elle poussa presque Robin hors de la chambre.

– Ceci aussi, c'est une de ces choses qui semblent impossibles, absurdes. C'est la plus monstrueuse coïncidence qu'on puisse imaginer !

– C'est le vieil homme, que vous appeliez Baldy !

– C'est lui ! Et c'est sa maison ! C'est d'ici qu'Elfrida l'a entraîné. Ce n'est que maintenant que je comprends. Octobre, nous devons partir d'ici, rapidement.

– Pourquoi ? Croyez-vous qu'elle fasse appeler la police ?

Il fit signe que oui.

– Vous avez bien vu, elle ne peut pas croire que son père soit un meurtrier. Pour elle, si je suis accusé de ce crime, son père est innocent. Logique féminine ! Chut ! murmura-t-il en levant un doigt en signe d'avertissement.

Le téléphone était dans le hall, ils entendirent la voix de Miss Ellen. Robin colla son oreille à la porte et écouta.

– Dr Sœur ? Voudriez-vous passer chez moi, mon père est revenu, très malade. Il était en... Europe !

Robin revint vers Octobre tout doucement, il se trouvait au milieu du salon quand la porte s'ouvrit.

– M. Leslie...

– Beausere, mais Leslie, si vous voulez !

– Je veux savoir la vérité !

Ses yeux fatigués s'arrêtèrent sur Octobre, pleins d'un si grand désespoir que celle-ci en fut touchée aux larmes.

– Je suis seule au monde ! Il n'y a pas de femme qui soit aussi seule que moi. Je n'ai personne vers qui me tourner, à qui demander conseil, appui. Pensez à cela.

– Je vais tout vous dire, reprit Robin.

Octobre se demanda si ce *tout* était plus qu'elle n'en savait. Il ne parla pas de sa vie, mais raconta son mariage. Octobre confirma son récit. Miss Ellen, assise avec raideur sur le rebord de sa chaise, les mains croisées sur les genoux, avait les yeux fixés sur lui. Elle ne l'interrompit pas une seule fois, mais quand il s'arrêta :

– Vous pensez qu'il ne peut y avoir aucun doute ? Je suis heureuse, heureuse qu'il l'ait tué ! Elle respirait avec peine.

– Qu'un homme aie pu être si méchant, si cruel envers un vieillard ! Elle frissonna. Il a poussé mon père à la folie. C'était une âme si délicate, si tendre.

Elle serrait ses lèvres tremblantes avec un courage que Robin ne pouvait qu'admirer.

– Il était professeur d'anatomie à l'Université ! Ma mère était américaine. Cette maison était à elle. Elle m'a laissé un peu d'argent qui m'a permis de la garder jusqu'à présent. Elle était sûre que mon père reviendrait. Il y a environ trente ans, mon père avait fait la connaissance du marquis de Bearford. Il vivait à Toronto, et était en relation avec une société dont il faisait partie. Il avait une fille, d'une vive intelligence, mais parfaitement insensible, ainsi qu'elle le prouva. Ma mère la trouvait vulgaire, mais très belle. Je ne l'ai jamais vue. Elle fut assez habile pour séduire mon père, qui oublia pour elle, maison, réputation, tout ! Ils combinèrent leur fuite ensemble. Ma mère reçut une lettre la suppliant de pardonner. Puis mon père comprit qu'il avait été joué. Elle l'avait probablement cru très riche. Nous ne l'avons jamais revu. Nous avons une fois reçu une lettre nous disant de l'oublier. Elle se maria peu après, nous l'avons lu dans le « Globe ». Elle vient souvent au Canada, et j'ai vu sa photo une fois, dans le journal. Un épervier !

Puis elle parla du miracle. Elle cueillait des légumes au jardin, avec la vieille domestique, quand

le train passa. Elles avaient entendu plutôt que vu le vieillard repoussé par un garde-frein vigilant, tomber du haut du toit d'un wagon où il avait réussi à se cacher.

— Nous l'avons porté dans la maison. Il avait ouvert les yeux et m'appela soudain par le nom de ma mère, je ne le reconnaissais pas. Il s'est mis à parler, il m'a tout raconté ! Il y avait du sang sur ses pauvres haillons. J'ai tout brûlé.

Que dois-je faire maintenant ?

— Rien. Vous avez appelé un docteur, n'est-ce pas ? Dites-lui, quand il viendra, que votre père dort et que vous ne voulez pas le réveiller. Le docteur ne peut lui être d'aucune utilité en ce moment. Plus tard, quand toutes ces histoires de vagabonds, de meurtriers, se seront apaisées, vous le ferez venir. L'important, pour l'instant est de savoir ce que vous voulez que nous fassions !

Miss Ellen n'avait pas d'idée à ce sujet.

— Restez, ou partez, comme vous voudrez, dit-elle, je vous aiderai autant que je pourrai. Votre venue a été bienfaisante. Mais qu'est-ce qui vous a poussé à devenir vagabond, M. Leslie ?

Il haussa les épaules.

— C'était dans ma nature, je pense !

– Était-ce aussi une femme ?

Octobre le vit hésiter, son cœur se mit à battre plus vite.

– Si on veut, dit-il, et il remarqua, sans détourner les yeux, qu'Octobre avait saisi le bord de la table.

– Oui... Julia ! Je n'ai jamais su par exemple qu'elle s'appelât Julia. Mais si ! Mon père, lui, l'appelait... Georgina Julia.

– C'est elle qui a fait de vous un vagabond ! L'étonnement de Miss Ellen était à son comble. Mais elle est... vieille, elle a soixante ans !

– C'est une femme follement séduisante ! répliqua Robin.

– Quelle sottise ! Une femme comme elle ne peut envoyer un homme nulle part ! Je n'en crois rien. C'était quelqu'un d'autre. Pourquoi mentez-vous ?

La présence de Miss Ellen était devenue superflue. Son père était oublié, il n'était plus question que du danger qu'ils couraient, du mystère du vagabond.

– Je n'avais jamais pensé à cela. Quelqu'un vous a fait du mal et vous avez tout quitté. Jamais je

n'aurais cru qu'il y ait ainsi un roman derrière tout.

– Derrière beaucoup de choses, en tout cas, répondit Robin avec un peu de hauteur.

Miss Ellen, ne voulant pas s'immiscer dans les affaires des deux jeunes mariés, sortit de la chambre sans qu'on le remarquât.

– C'est ridicule, reprit Octobre en haussant les épaules. Je me conduis comme une pensionnaire. Vous avez un passé, c'est bien naturel, et je ne devais pas m'attendre à ce que vous étaliez devant mes yeux, pour que je le scrute, votre cœur brisé ! Excusez-moi.

– J'en suis heureux ! Je veux dire que je suis heureux du plaisir que vous prenez à vous fâchez.

– Du plaisir ! Ses yeux flamboyaient.

– Du plaisir, parfaitement ! Je n'ai pas de cœur brisé à étaler sous vos yeux, comme vous dites.

– Et comment diriez-vous ? demanda-t-elle.

– Mais comme vous, reprit-il. Cela n'empêche pas que je n'ai pas de roman, pas d'affaires, et que mon cœur soit parfaitement pur !

– Mais quelqu'un vous a poussé, insista-t-elle. Il n'y a pas de mal à cela, vous n'avez pas besoin de vous défendre. Ce n'est pas mon affaire. Je ne



m'attends pas du tout à ce que vous me preniez comme confidente. Je vous détesterais si vous le faisiez. « Elle » a droit à votre silence.

Il fixa les yeux sur elle et déclara :

– Il n'y a – aucune – femme – dans – ma – vie.

Il – n'y – a – que vous.

Son attitude héroïque fut malencontreusement compromise, une des pointes bien effilées de sa petite moustache se détacha.

Elle sourit poliment à sa déclaration :

– Mais je ne suis nullement affligée !

– Savez-vous que je pourrais vous secouer un peu ?

– Comment ! Vous oseriez ! Et votre moustache qui vous quitte.

– Vraiment ?

Cela l'intéressait assez pour qu'il allât vers le miroir suspendu au-dessus de la cheminée.

– C'est votre faute ! Pas de moustaches si pim-pantes qui résistent à une femme hargneuse !

– Je ne suis pas hargneuse, et je ne suis pas votre femme.

Il ne répondit rien. Elle crut apercevoir une ombre passer sur son visage.

– Je suis hargneuse, et je suis votre femme, après tout, dit-elle. Je suis un horrible petit diable, M. Robin Leslie Beausere, je voudrais que nous soyons déjà au Canada.

– Ah ! j’aime mieux cela ! La femme dont je parlais, c’est bien Elfrida, mais ce n’est pas par amour pour elle que je suis devenu vagabond.

– Qui alors a pu ? demanda-t-elle avec sympathie. Elle était toute frémissante de curiosité. Elle ne pouvait croire que cette âme, qu’elle sentait en elle, si sensible aux sensations étranges, fût la sienne.

– Je ne recommencerai pas, déclara-t-elle.

– Recommencer quoi ?

– À divertir le monsieur aux yeux verts ! Oui j’étais jalouse !

Il ne tira aucun avantage de cette confidence.

Un coup frappé à la porte annonça le docteur. Il y eut une longue discussion. Le son des voix arrivait à peine à travers la porte.

– Il monte, dit tout à coup Robin, surpris.

Un très long moment s’écoula avant qu’on distinguât de nouveau les voix, puis la porte d’entrée se referma. Miss Ellen entra, les yeux rougis par les larmes.

– Le docteur m’a dit que mon père ne guérirait pas. Je lui ai dit qu’il était tombé d’un train. Il paraît qu’à son âge le choc a été trop fort pour laisser aucun espoir de guérison.

Elle serrait les lèvres, mais des larmes coulaient le long de ses joues.

– Mais le docteur ne sait pas, ne peut pas savoir la vie rude qu’a vécue votre père, les coups d’O. n’étaient pas rares !

– Je vous remercie pour cette petite lueur d’espoir. Mais je sens que le docteur a raison. Le malade divague, bien qu’il ait encore des moments de lucidité, il me reconnaît, se souvient de tout. Je dois trop de reconnaissance à Dieu de l’avoir ramené à la maison, pour avoir aucun ressentiment.

– Quelle héroïsme ! Robin se sentait petit devant cette faible femme, vieillie par le chagrin. Elle avait donné toute sa vie, en vue de cette fin, sacrifié sa jeunesse. Et elle était reconnaissante que cet homme fût revenu mourir dans cette maison qu’il avait remplie de désespoir.

– Croyez-vous qu’il soit en danger de mort ? demanda Octobre quand Miss Ellen fut sortie. Robin fit un signe affirmatif.

– Elle le sait. Les femmes ont un instinct mystérieux qui les avertit de ces choses.

L'étrange coïncidence de tous ces événements le troublait. Il était invraisemblable que ce vieux vagabond se fût imprudemment exposé à être vu. Son instinct avait dû parler en lui, il avait voulu voir cette maison qui avait été sienne, s'était laissé attraper par un garde-frein qui l'avait poussé en bas.

Le crépuscule tombait. Miss Ellen apporta une lampe au salon. Elle était parfaitement calme, presque gaie. Arrivée à la porte, elle hésita.

– J'ai porté vos vêtements en haut, M. Leslie. Si vous voulez vous habiller pour le dîner, tout est prêt.

Robin avait complètement oublié les vêtements.

– Me permettez-vous de monter m'habiller ?

– Mais oui.

– Vous pouvez vous coucher quand vous voudrez, ajouta Miss Ellen.

– Bien, dit Robin. Cela m'y fait penser, Miss Ellen, cela vous ennuerait-il beaucoup que je reste au salon... très tard. Je voudrais écrire...

– Nous écrirons tous les deux jusqu'au petit jour, interrompit Octobre.

Les yeux de Miss Ellen allèrent de l'un à l'autre.

– Je vois, dit-elle, et elle sortit.

– Qu'a-t-elle vu ? demanda Robin, mais Octobre était plongée dans le Walter Scott et ne répondit pas. Robin alla s'habiller et revint quelques instants plus tard, fraîchement rasé, l'air complètement changé. Son visage n'était plus d'un vagabond, d'un pauvre commis, mais d'un homme de haute culture et du monde.

– C'est vous ? s'exclama Octobre, avec quelque incrédulité.

– C'est moi ! dit Robin. Il se passa la main sur la figure. Le sumac a fini par lâcher prise. Il a eu peur, je pense.

Octobre avait déjà remarqué le matin, que l'enflure était presque passée. Il ne restait qu'une ombre de l'horrible tache noire qui lui recouvrait l'œil lors de leur première rencontre.

– Venez donc à la lumière... que je vous voie !

Il obéit sans embarras.

– Oui... Cet examen ne semblait pas la satisfaire entièrement.

– Oui... vous êtes différent. Je ne sais pas si ce changement me plaît.

Ce nouvel aspect lui était comme un jouet neuf à un enfant. Elle le fit lever, aller ici, puis là, le mettait en pleine lumière, le faisait tourner, le regardait de profil...

– Oui ! dit-elle enfin.

– Suis-je promu ? demanda-t-il.

– Oui ! Mais vous êtes terriblement jeune.

– Je vieillirai. J'ai un peu plus de trente ans, et en comparaison de vous, je suis vieux.

Elle médita un moment.

– Dix ans de plus que moi. Quelle malchance... pour vous. Pourquoi me faites-vous dire des sottises ?

Ils dînèrent avec Miss Ellen avec qui la conversation fut toute amicale. Il semblait à leur hôtesse avoir vu la photo de Robin quelque part. Il essaya tout de suite de détourner l'attention, mais Octobre insista :

– Où ? Essayez de vous en souvenir, je vous en prie, Miss Ellen.

– J'ai été candidat à la présidence ?

– Ne dites pas de sottises. Où, Miss Ellen ?

Miss Ellen l'avait tout à fait oublié. Quand elle sortit pour faire le café, Octobre se mit à harceler Robin. Sa curiosité était éveillée.

– Votre portrait a-t-il paru dans un journal ?

– Peut-être a-t-elle vu : M. Beausere, le clubman bien connu, et chef de parti... Je n'ai rien à envier à Sam... Où que j'aïlle, on peut dire : « M. Beausere est arrivé dans notre ville. »

– Mais elle l'a vu ! insista Octobre.

– Ou bien elle aura lu : Découvert dans une meule de foin, cet homme a six jours d'arrêt.

– Ne plaisantez pas.

– Je vais vous expliquer, reprit-il, en se penchant vers elle ; j'ai été guéri du rhumatisme par le Dr Schmidt...

– Laissez-moi tranquille, dit-elle en se détournant. Il doit sûrement y avoir quelque chose de honteux derrière tout ça.

– Tu l'as dit ! Il devenait presque insolent.

Miss Ellen apporta le café et les quitta enfin.

– J'ai ouvert le secrétaire, si vous voulez écrire, et je vous ai préparé une couverture et un coussin au cas où vous voudriez vous reposer, dit-elle avant de sortir.

– Cette personne est charmante, déclara Robin quand ils furent seuls. Puis il aiguilla la conversation sur un sujet plus sérieux.

– Nous pourrions rester ici un jour ou deux, dit-il, mais nous devons faire tous nos préparatifs pour fuir.

– Cela sera d'autant plus facile que nous avons des habits neufs, suggéra Octobre, mais il secoua la tête.

– Je n'en suis pas bien certain ! Tout dépend de la distance parcourue par le camion. Je pense qu'il n'a pas dû aller bien loin.

– Qui est Red Beard ? demanda Octobre.

Robin sourit, il avait un joli sourire, elle en était certaine maintenant.

– Un apache. Un vagabond que j'ai connu à Utique m'a raconté qu'il avait été mêlé à une vilaine affaire à Chicago, et surnommé Mud. Lenny a été son compagnon dans ses nombreuses entreprises. Je l'ai rencontré voilà deux ans, quand j'excursionnais en Colombie et nous avons eu..., une sorte de lutte. Il s'agissait d'une paire de souliers qu'il m'avait « empruntée » pendant mon sommeil. Un jour ou l'autre, Red Beard s'assiéra



dans le fauteuil électrique et le bourreau pourra acheter un chapeau neuf à sa femme sur sa solde.

Tout en parlant, Robin la regardait attentivement.

– Vous êtes fatiguée, vous devriez aller vous reposer.

Cette proposition fut la bienvenue. Jamais encore Octobre ne s'était sentie si fatiguée. Depuis combien de temps n'avait-elle plus dormi dans son lit de la Ferme des Quatre Hêtres ? Une éternité ! Il lui parla de la route, des hommes étranges qu'on y rencontre. Ainsi, le Désert de Gobi était un bon pays pour le vagabondage. Il connaissait des gens extraordinaires, qu'il avait vus chez eux : Hoke, qui avait vagabondé en Russie, en pleine révolution, qui traversa l'Allemagne pendant la guerre et mendia son pain d'un camp de prisonnier à l'autre. Lossy, qui parlait quatorze langues et ne savait pas écrire son propre nom. Et ce Lossy était allé, en implorant la charité publique, de Cachemire à Bucarest.

Octobre était extraordinairement intéressée, mais furieuse contre elle-même d'éprouver une telle envie de dormir. Peut-être parlait-il exprès d'une voix monotone. Il dut la porter pour monter les escaliers. Il avait effectivement des lettres à

écrire, des lettres toujours remises à plus tard. L'une d'elle était très longue. Il écrivait feuille après feuille, hâtivement. Miss Ellen lui apporta du café à dix heures, et fut impressionnée en voyant le nombre de pages qu'il avait couvertes de son écriture.

— Il y a une boîte aux lettres tout près d'ici, elle lui en expliqua exactement l'emplacement. Mais il n'y aura pas de levée avant demain matin.

— Je vais tout de même les mettre à la boîte ce soir, elles y seront en sûreté !

Elle lui proposa un rafraîchissement, du vin de bureau, mais Robin voulait du thé. Elle en avait un mélange spécial que le Dr Evington aimait beaucoup. C'était la première fois que Robin entendait le nom de celui qu'il avait surnommé Baldy, il ne pensa plus jamais au petit vagabond que sous le nom de Dr Evington.

Les lettres les plus importantes furent terminées aux environs de onze heures. Il se mit à la recherche de Miss Ellen pour lui demander des timbres, et la trouva dans sa cuisine. Elle lui proposa d'aller mettre ses lettres à la boîte, après lui avoir donné des timbres, mais il refusa.

Il sortit, la nuit était belle, la nouvelle lune répandait une lumière très douce sur la terre noire

et silencieuse. Il longea l'avenue, ouvrit la grille et alla jusqu'à la boîte aux lettres fixée à un pilier de pierre. Il y mit ses lettres et s'en revint tout doucement. On n'entendait que le coassement des grenouilles d'un étang éloigné, une chauve-souris le frôla, un train devait monter lentement une pente, vers le sud, le fracas en était complètement assourdi par la distance. Une nuit magnifique pour parcourir les grands et libres espaces. Il mit la main sur la grille... une lueur argentée... il se baissa à temps, le couteau alla se planter dans la traverse du portail. Il en vit un second et se jeta en arrière en sortant son pistolet. Le second couteau se ficha dans un tronc d'arbre. Puis deux petites lueurs et une détonation formidable partirent de l'autre côté du petit sentier. Robin tira à son tour, une ombre alors se détacha dans l'obscurité, il tira encore, l'ombre trébucha et tomba. Robin se mit à courir vers la maison.

– Rentrez ! cria-t-il à Miss Ellen qui était sur le pas de la porte. Il se précipita sur l'escalier et aperçut Octobre dans le hall. Sans poser de questions, elle alluma une petite lampe qui se trouvait sur une table. Il ferma soigneusement la porte.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Miss Ellen. Ce n'est pas la police, n'est-ce pas ?

– Non, ce sont ceux dont je vous ai parlé.

Il était tout essoufflé.

– Lenny a retrouvé ses couteaux ! Il m’a probablement vu les jeter dans l’étang et les a repêchés. J’aurais dû m’y attendre. Le pistolet, n’est pourtant pas le même.

– Vous n’êtes pas blessé ? demanda Octobre en lui tâtant les bras.

– Non ! mais j’ai blessé l’un d’entre eux, Lenny je crois. J’espère qu’il n’est pas mort ! J’ai beaucoup de sympathie pour la femme du bourreau, et je ne voudrais pour rien au monde qu’elle soit privée de son chapeau neuf.

Il traversa le salon, éteignit la lampe et ouvrant sans bruit une fenêtre, sauta sur la terrasse dallée qui se trouvait juste au-dessous. Il alla jusqu’à l’endroit où les hardes du vieux vagabond avaient été brûlées. Il avait remarqué dans le mur, une porte entr’ouverte, il se glissa au travers et se trouva dans une allée étroite, bordée d’un côté par le mur, de l’autre par un fil de fer barbelé. Il continua son chemin, s’arrêtant de temps en temps. Il devait se trouver à quelques mètres de la route, probablement du côté opposé à celui où l’individu était tombé. Il entendit le bruit d’un moteur de plus en plus faible, gagna la route qui s’étendait

droite devant lui et regarda de son côté. À un mille environ, il vit une petite lueur rouge : des phares qui s'éteignirent. Il tenait son pistolet de la main gauche.

Il était seul, personne dans l'ombre noire des arbres. Ils étaient partis. Il s'avança jusqu'au milieu de la route, la lumière de la lune jouait sur son pistolet. Pas un bruit, pas un mouvement. La maison la plus proche était à un quart de mille, et il n'y a que les imbéciles pour venir, en pleine nuit, voir la cause d'une détonation. Par contre il se trouvait certainement dans les environs des esprits timides et affolés en train de téléphoner de toute urgence au poste de police.

– C'est ici, ou plutôt là qu'est tombé Lenny.

Robin alluma une allumette qu'il éteignit immédiatement, ayant entendu un bruit de pas. C'était Octobre. Elle avait jeté un vieux manteau sur son vêtement de nuit et était nu-pieds.

– Ne jouez donc pas au conspirateur, ils sont partis. De ma fenêtre je les ai vus porter quelqu'un dans l'auto qui a démarré. Ce n'est évidemment pas aussi intelligent que de longer le mur du jardin, mais en revanche, on voit bien plus de choses. Est-ce là le couteau !

Elle tenait dans sa main un couteau de chasse, avec une longue lame flexible.

– Il était planté dans un tronc d’arbre.

Il lui fit signe de se taire et tendit l’oreille.

– Voilà les gendarmes, dit-il. Ils se mirent à courir vers la maison, entrèrent et fermèrent la porte. Miss Ellen qui les attendait dans le hall obscur, agitait les mains nerveusement.

– Viendront-ils ici ? demanda-t-elle, quand on lui eut tout raconté.

– Ils viendront très probablement prendre des informations, je vous conseille de leur répondre que vous avez entendu les détonations. Octobre ira dans sa chambre. Je ne crois pas qu’ils fouillent la maison.

Si vous allez jusqu’à la grille, cela évitera des masses d’ennuis.

Elle acquiesça, elle était courageuse. Aussi, quand les gendarmes suivis de quelques voisins, arrivèrent, Miss Ellen put leur faire le seul récit tout à fait véridique de la fusillade.

– N’avez-vous vu personne ? demanda l’agent à Miss Ellen qui prétendait avoir tout vu de la fenêtre de sa chambre à coucher. Un individu à

barbe rouge ? Il était à Ogdensbourg cette après-midi ?

Non, elle n'avait vu personne qui répondît à ce signalement. Les agents firent un rapide examen du sol, et le récit de Miss Ellen fut confirmé par la découverte de taches de sang.

– N'était-ce pas un vagabond, en habit brun ? avec une moustache ? accompagné d'une jeune fille ? Non ? C'est vraiment extraordinaire !

Le brigadier se gratta la tête.

– Une auto ! Vous n'avez pas vu l'auto, Miss Evington ? Ah ! gare au prochain vagabond que je trouve portant une arme !

Il alla interroger les autres habitants de l'endroit. L'un avait entendu six détonations, un autre deux. Mais tout le monde s'accordait à trouver que cela avait duré environ une minute.

Le hasard amena enfin une découverte intéressante. La boîte aux lettres avait été défoncée et pillée. Opération facile, les boîtes aux lettres n'étant pas destinées à subir des attaques à main armée !

– Du gibier de potence, conclut un peu vaguement le brigadier.

Enfin, les gendarmes s'en retournèrent vers la ville, les voisins rentrèrent chez eux. Miss Eving-

ton ferma la porte à double tour et rentra dans le salon obscur.

– Ils sont partis. On a pillé la boîte aux lettres.

Elle était si tremblante qu'elle dut s'asseoir un moment, mais elle se leva tout aussitôt et monta chez son père qu'elle trouva endormi.

Robin ferma soigneusement les volets avant de rallumer la lampe.

– Maintenant allez vous coucher, dit-il à Octobre.

– Non, c'est impossible. Je vais rester ici jusqu'à ce que je sente la fatigue.

Elle essuya ses pieds nus pleins de sable.

– Alors pour l'amour du ciel, habillez-vous chaudement, car je vais vous raconter quelque chose qui vous glacera le sang dans les veines.

– Ah ! cette nuit sera intéressante, dit-elle en obéissant.

Elle redescendit au bout de quelques instants, chaudement vêtue.

– Allons, je suis prête à trembler.

Il marchait de long en large, les mains derrière le dos. Elle se demandait si vraiment il avait quelque chose de sérieux à lui dire.



– Que la patrouille soit là ou non, que Lenny soit mort ou vivant, ces oiseaux-là ne se percheront pas pour la nuit.

– Reviendront-ils ?

– Certainement.

– Quand vous aurez fini de vous exprimer dans le langage du pays de l'incompréhensible, peut-être voudrez-vous bien m'expliquer pourquoi vous avez cette idée ?

Il se mit à rire doucement.

– Je vais donc me traduire en bon anglais. Je suis trop près de la limite permise, pour qu'Elfrida se relâche de ses effort ». Elle est comme cela. Il n'y a qu'une chose qui puisse l'arrêter, ce n'est pas un pistolet, mais une plume.

Octobre secoua la tête.

– Ne comprenez-vous pas ? C'est la première fois que j'ai la possibilité d'écrire, et j'ai écrit. Ils m'ont vu jeter mes lettres à la boîte et ont été faire leur rapport au quartier général, qui devait se trouver dans l'auto. C'est pour cela que je dis que cette nuit ne fait que commencer pour Elfrida.

– Qu'aviez-vous donc écrit dans ces lettres ?

– J'ai commencé la plus importante de mes lettres par cette phrase :

« Cette lettre est une copie presque textuelle de celle que je vous ai envoyée de Littlebourg, mais je crains que la première ne se soit égarée.

– Aviez-vous vraiment écrit de Littlebourg ? demanda-t-elle étonnée.

– Non ! C'était pour commencer. Le tout est de savoir si Elfrida se laissera prendre à cette ruse.

– Mais à qui cette lettre était-elle adressée ?

– À mon ami Mortimer. Pour être exact, je dois encore vous dire qu'il est domestique chez un fou.

– Je renonce à comprendre, dit-elle agacée. Mon sang ne se glace pas du tout dans mes veines. Je suis horriblement désappointée.

Il lui conseilla, sans succès d'aller se coucher et de passer une bonne nuit de sommeil. Elle prit le Walter Scott, Robin se remit à écrire. Comme l'horloge du hall sonnait minuit : – Avez-vous entendu ?

– Quoi ? demanda-t-elle.

– Il y a une sonnette qui sonne quelque part.

Elle l'entendit en effet. C'est peut-être Miss Evington.

– Dois-je y aller ?

Il la retint. La porte s'ouvrit, Miss Evington parut, claquant des dents : On sonne à la porte d'entrée ! À minuit ! Il y a une auto devant la maison.

Le visage de Robin pâlit, mais resta impassible.

– Voulez-vous que j'aille ouvrir ! dit-il.

– Non ! j'ouvrirai, répondit Miss Evington d'une voix étrange.

Elle sortit courageusement, Robin la suivit, faisant signe à Octobre d'éteindre la lampe. Il sortit son pistolet de sa poche, et se cacha près de la porte d'entrée. Il y eut un bruit de chaîne et le craquement d'un verrou.

– Qui est là ?

– Une dame qui désire voir M. Robin Beausere. Robin faillit laisser tomber son pistolet d'étonnement. Car il avait reconnu la voix de Lady Georgina.

## CHAPITRE XIII

### EN BATEAU

– Faites-la entrer ! murmura-t-il tout en se dirigeant vers le salon. Octobre avait rallumé la lampe.

Robin remarqua que Georgina était seule quand sa haute silhouette s'encadra dans la porte.

– Entrez, Elfrida, dit-il, se rangeant de côté pour la laisser passer.

Elle tenait un face à main de ses doigts gantés de blanc. Elle le mit devant ses yeux et examina posément et insolemment Octobre qui ne se démontra pas et ne répondit à cette insolence que par un sérieux imperturbable.

– Est-ce là... la jeune fille ?

– C'est ma femme, oui !

– Vraiment ?

Georgina n'avait nullement l'intention d'être blessante. Elle apportait au contraire le rameau de

la paix, et une proposition de trêve dont l'encre n'était même pas encore sèche et où ne manquait qu'une signature. Elle avait apporté dans son sac en peau de chagrin un document qui était à la fois un projet d'armistice et une sorte de dédommagement.

– Je voudrais vous parler, à vous seul, dit-elle.

Miss Ellen était encore dans la chambre, les mains croisées. Elle s'éloigna à ces mots.

– Voulez-vous que je m'en aille ? demanda Octobre qui n'eut besoin que d'un regard pour suivre Miss Ellen. Robin ferma la porte.

– Maintenant, Madame, voulez-vous vous asseoir ? dit-il.

Georgina refusa d'un geste.

– Je pense que vous retournez au Canada ? commença-t-elle.

– Je l'espère, dit-il. Il choisissait ces mots avec soin. Vous avez lu ma lettre ?

Elle leva les sourcils.

– Je ne me souviens pas que vous m'ayez écrit.

– Je ne vous ai pas écrit, en effet. Mais je crois comprendre que vous avez lu ma lettre.

Elle ne fit pas attention à ces mots. Si elle avait voulu y répondre, elle se serait mise dans une situation délicate, et il lui fallait garder la haute main en ce moment là.

– Robin, j’ai des ennuis de toutes sortes. Vous le savez. Une propriété à entretenir, pourvoir à l’entretien d’Alain, qui doit se marier, ma maison dans le « North Andley Street », qui tout simplement mange de l’argent et...

– Dépenses courantes, suggéra-t-il quand elle s’arrêta. Elles doivent être joliment lourdes. Je ne connais pas le prix courant de l’apache, mais il doit être hors de prix. Son second même doit être très cher. Vous avez un esprit moyenâgeux, Georgina, et je me suis toujours demandé pourquoi votre « partisan » à barbe soignée ne porte pas votre emblème sur la poitrine. Trois léopards couchant sur champ de pommes de terre... Lenny serait splendide en armes, portant votre bannière flamboyante.

Elle accepta la raillerie sans réagir. Robin l’aurait admirée sans réserve, s’il n’avait connu l’absence totale en elle, de sens moral. Soixante ans et droite comme une lance. Séduisante aussi avec ses yeux impénétrables. Son nez avait aussi

de l'allure, mais un peu grand tout de même pour sa beauté.

– Vous m'avez interrompue, Robin.

– J'en suis désolé.

Elle posa son sac sur la table, en sortit un papier et le déplia.

– Je sens que vous me rendez responsable de tous les événements stupides qui sont arrivés depuis la nuit où je vous ai fait appeler. Comme cela semble loin, n'est-ce pas ? C'est un véritable malheur que vous ayez vu Alain à Schenectady.

– Mais en revanche très heureux pour lui que je ne l'ai plus revu depuis.

Sa voix était douce, il souriait. Elle frémit, car elle connaissait très bien la famille des Beausere : L'un d'eux avait justement ce sourire-là quand on lui coupa la tête et l'avait gardé quand le bourreau montra son trophée à une foule de curieux glacés d'effroi. Un autre avait souri de la même manière quand Richard de Gloucester, alors duc Clarence, l'avait tué. Et ils avaient tous souri ainsi. Plus ils étaient gais et plus ils étaient dangereux.

– Alain peut se suffire à lui-même. Il n'est pas tout à fait un lâche. Un fou, oui. Mais ceux de mon sang ne sont jamais des lâches.

Il l'avait fait frémir, et il le savait.

– Il y a différentes formes de lâchetés. Mais nous n'allons pas approfondir cela.

Il avait remarqué la feuille de papier qu'elle avait étalée sur la table. La couleur et la forme lui en étaient connues. Mais il ne dit rien, attendant qu'elle l'informât du motif de sa visite, qui vraiment exigeait une explication.

– Puis-je être tout à fait franche, Robin ? Il fit signe que oui.

– Je désire retourner en Europe. Mes gens m'ont découvert, à Cannes, une délicieuse villa. Je vendrai le « Court » et louerai la maison de Londres. Mais j'ai une effrayante quantité de notes à payer et quelques-uns de mes créanciers commencent à s'impatienter. Je ne voudrais partir qu'après avoir complètement passé l'éponge sur l'ardoise, et je ne puis le faire que si vous m'y aidez.

– Combien ?

Elle prit le chèque, il était tout prêt, il n'y fallait qu'une signature. La somme était très forte. Il sourit de nouveau en lui rendant le papier. Il n'ajouta pourtant pas qu'il était désolé ainsi qu'il l'avait fait en une occasion mémorable. Il n'était pas désolé



du tout, et était très sincère. Elle pencha la tête, serrant ses lèvres.

– C'est une infinité d'ennuis pour vous et pour moi, dit-elle. Je ne voudrais vraiment pas vous voir devant un de ces tribunaux américains avec toute cette horrible histoire dévoilée. Du reste, étant ce que vous êtes, il est invraisemblable que vous vous laissiez arrêter pour meurtre sans vous défendre. Ce serait affreux d'entendre raconter que vous avez été tué par un misérable gendarme...

– Ou par un apache, suggéra-t-il. Ce sont des choses qui arrivent dans les rixes. Et le meurtrier a l'excuse d'avoir commis un acte de justice. Mais je suis désolé de vous avoir interrompue.

– C'est ce que je désire éviter. Je voudrais vous voir passer la frontière sans danger, sans histoire, sans scandale. Je pense que cette jeune fille ne vous est rien ?

Elle le regardait attentivement, espérant avoir trouvé un moyen efficace.

– Nous ne parlerons pas de cette jeune fille, dit-il.

Elle haussa légèrement une épaule. Il connaissait ce geste, il aurait pu articuler lui-même les mots qui suivirent.

– Bien. Il n’y a rien à faire. J’espérais vous convaincre.

Elle ne discuta pas. Elle ne lui avait pas offert *quid pro quo*. Elle était venue faire un emprunt qui ne fut pas consenti. Pour elle, l’affaire finissait là.

– Bonsoir, Robin.

Elle prit son sac, y glissa le chèque, et le referma en se levant.

– Vous n’êtes pas pressée ? demanda Robin.

Elle se rassit.

– La ville de Cannes – délicieuse ! Je vous vois vivant là-bas – vivant en sainte – au Casino, joueuse vénérable et prudente. Alain s’ennuiera, mais il pourra toujours voyager. Quel est donc l’équivalent là-bas d’Aylesbury ? Elle se sentit mal à l’aise.

– Il y a à Aylesbury, reprit-il, un établissement pour les femmes coupables. Aviez-vous songé à cela comme à une alternative fort désagréable ? J’ai été là-bas une fois. Des rangées et des rangées de

femmes, vêtues de gris-brun, se promenant en rond les yeux fixés à terre. Des mortes vivantes !

Lady Georgina, ne broncha pas, elle le dévisagea à travers son face-à-main.

– Est-ce une menace ?

– C'est une possibilité. Je ne sais pas encore, je ne suis pas décidé. Je vous admire beaucoup, Georgina. Votre courage est surhumain. Vous avez un seul moyen de vous en tirer. Allez à New-York, embarquez-vous. Pour le reste, comptez sur ma générosité bien connue.

Elle fit quelques pas vers la porte.

– Bonsoir, dit-elle.

– Bonsoir. Je vous en prie, ne faites pas de bruit dans le hall. Le Dr Evington est très malade.

Elle se retourna brusquement.

– Evington, le Dr Evington, dit-elle d'une voix qui s'étranglait. Que voulez-vous dire ?

– Très malade.

Ses yeux parcoururent le salon, son visage était horriblement crispé.

– Ici ?

– Il revient de l'enfer, dit Robin. Trente ans, peut-être quarante, songez-y, Georgina. Trente

ans de vagabondage, voyageant sur le toit des trains, risquant la mort et la folie, frappé, battu, mendiant de porte en porte, et tout cela parce qu'une jeune fille de la noblesse, séduisante et coquette voulait se donner le plaisir de flirter avec un simple professeur d'anatomie !

Il avait abandonné son masque, et elle avait perdu tout contrôle sur elle-même, semblait horriblement vieillie.

– Vous mentez, Robin. Vous avez entendu raconter cette ridicule histoire...

– Êtes-vous jamais venue dans sa maison ? Ne la reconnaissez-vous pas ?

– Une fois, dit-elle, une seule fois.

– La personne qui vous a ouvert la porte est sa fille. Vous lui avez pris sa vie, Georgina. Sa mère est morte quelques temps après.

– Où est-il ? Je veux le voir.

La stupéfaction de Robin fut à son comble.

– Ma pauvre amie, vous ne pouvez pas le voir !

– Je veux le voir.

Elle ouvrit brusquement la porte, et vit de la lumière dans la salle à manger, de l'autre côté du hall. Miss Ellen était sur le seuil.

– Êtes-vous sa fille ?

Miss Ellen inclina la tête.

– Je suis Lady Georgina.

Miss Ellen s'appuya contre le mur et pâlit. Octobre se tenait immobile.

– Je voudrais voir votre père. Est-il vraiment ici ?

– Oui, répondit-elle si doucement que Robin l'entendit à peine.

– Voulez-vous me mener vers lui ?

Avec un grand calme, Miss Ellen se dirigea vers l'escalier, lui montrant le chemin.

– Pourquoi veut-elle le voir ? demanda Octobre.

– Je ne sais pas. Je crois que je ferai bien de monter.

Il monta rapidement l'escalier et vit Lady Georgina entrer dans la chambre du docteur. La porte était ouverte. Le vieil homme couché sur le dos, jeta un regard étrange sur la visiteuse. Miss Ellen offrait le tableau parfait de la patience et de la résignation. La vieille servante, assise dans un coin de la chambre, regardait la visiteuse par-dessus ses lunettes.

– Est-ce Julia !

Lady Georgina s'assit sur le lit, et prit les mains du malade entre les siennes. Ses yeux brillèrent d'un éclat que Robin ne leur avait jamais vu.

Elle ne prononça qu'un nom, d'une voix hale-tante, pleine de sanglots. Robin croyait rêver.

– Julia ! s'écria le moribond. Le vieux O. se moquait de mes apparitions, et pourtant vous voilà, ma chérie ! Je savais bien que vous viendriez. Nous irons vers l'ouest... Chicago... Je sais un endroit où nous pourrions nous arrêter... du café bien chaud et...

Il ferma les yeux et sembla s'assoupir, puis il reprit :

– Messieurs, c'est un cas typique, vous verrez que ce malade...

Sa voix devint un murmure, puis il reparla de Julia et du maudit vagabond qui l'avait frappé.

Georgina ne parlait pas. Elle tenait toujours une des mains du malade, contemplant son visage vieilli.

Quelle histoire leur était-elle à moitié dévoilée ? se demandait Robin. Il ne le sut jamais. Un passé inconnu à tous liait ces deux êtres, des liens qui resteraient toujours secrets.

– Quel bonheur de vous voir ! Quel bonheur de vous voir !

La voix du vieux vagabond était redevenue plus claire. Des minutes silencieuses suivirent. Seul Robin s'aperçut que le vieillard était mort.

Lady Georgina, la tête droite sortit. Il n'y avait pas trace de larmes sur son visage quand elle se tourna vers Robin.

– Je ne vous verrai plus, adieu, dit-elle.

Il ne répondit rien, il aurait pu dire tant de choses ! Elle le haïssait, pour tout ce qu'il savait, pour tout ce qu'il était.

– Aylesbury... je pense que c'est plus confortable que le toit d'un Pullman en une nuit pluvieuse, n'est ce pas Robin ?

Il ne répondit rien. Toute la rancune qu'elle ressentait contre le monde si dur envers le pauvre vieil être pitoyable qu'elle avait laissé en haut, elle la tournait contre Robin. Il représentait l'obstacle qui avait entièrement gâché sa vie, brisé deux cœurs, voilà trente ans. Il le sentit et en eut de la peine pour elle. Cependant, si elle lui avait présenté de nouveau le chèque à signer, il aurait refusé. Mais elle ne pensait plus qu'à la lutte. Il le sentit. Il aurait pu éclater de rire quand il vit la voiture

s'éloigner. Rire et pleurer, car elle avait fait un appel à sa sympathie plus touchant qu'il ne pouvait s'y attendre. Il ferma la porte et rentra au salon. Octobre était dans sa chambre. Il alla vers la fenêtre et l'ouvrit. Il faudrait faire un beau saut pour atteindre la terrasse qui se trouvait juste en dessous, pensa-t-il. Il promena la lumière de la lampe qu'il avait trouvée dans la chambre d'Octobre, sur l'appui de la fenêtre. Puis il tira les rideaux lourds, prit son pistolet, le chargea et le remit dans sa poche. Il alla chercher le manteau de pluie sombre que Miss Ellen lui avait acheté avec les autres choses qu'il lui avait demandées, et après réflexion y mit son pistolet et garda le manteau à portée de sa main.

L'horloge du hall sonna une heure, comme un glas. Robin sourit, découvrant ses dents, ce fut son seul geste de défiance.

Le loquet de la porte tourna. C'était Octobre. Jamais il ne l'avait vue si déprimée.

– C'est horrible, Robin. Mais cette femme est extraordinaire, tout à fait extraordinaire. L'autre est-elle partie ?

Il fit un signe affirmatif.

– N'est-ce pas... surnaturel ? Et affreux ?



– Rien n'est affreux en amour, dit-il.

– Non, mais j'ai été saisie non pas par la mort de ce pauvre homme qui est une chose toute naturelle, mais elle, assise sur ce lit, tenant sa main, et tous ces fantômes du passé qui revenaient, comme si on avait essayé de faire reflourir de vieilles fleurs flétries.

– Fatiguée ?

– Non, pourquoi ?

– Il est probable que nous devons partir, nous enfuir, dit-il.

– Je m'y attendais. Quand ?

– Je ne sais pas. Bientôt, je pense. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'ils ne viennent trop doucement pour que nous les entendions, et qu'il ne soit trop tard. Mais c'est presque impossible. Nous les entendrons à temps.

– La police ? demanda-t-elle effrayée.

– La police, oui. C'est la dernière ressource des méchants. Je vais jusqu'au seuil, dit-il en mettant son manteau.

– Voulez-vous expliquer à Miss Ellen ? Vous mettez vos habits neufs, et m'attendrez ici.

Il ouvrit tout doucement la porte d'entrée et se dirigea vers la grille. Tout était tranquille, pas le moindre souffle. Son vêtement clair pouvait le trahir, il ferma soigneusement son manteau, dont il retroussa les manches trop longues.

Pas un bruit.

Dix minutes passèrent. La pendule du hall sonna le quart. Il aperçut, à une grande distance, à sa gauche, deux faibles lumières. L'auto de Georgina, pensa-t-il. Les lumières s'approchèrent, il perçut le bruit du moteur. Jusqu'où viendrait-elle ? Certainement pas beaucoup plus près. Les lumières s'éteignirent, le moteur s'arrêta. L'auto de la patrouille faisait plus de bruit. Il ne pouvait bouger avant de l'avoir entendue. Un bruit assez fort lui parvint. Il revint alors à la maison et ferma la porte. Miss Ellen était dans le salon.

– Votre femme m'a dit que vous vouliez partir. Je vous ai préparé quelque chose.

C'était de la nourriture. Il la remercia en mettant le paquet dans sa poche.

– Nous devons sortir par la fenêtre, vous la fermerez derrière nous, dit-il. Comme Octobre le suivait, ils entendirent distinctement le bruit du moteur qui s'approchait.

– Par ici, dit-il en lui prenant la main.

Octobre en sentant cette main ferme et sûre, pensa qu'elle ne l'avait jamais tenue depuis son mariage.

Ils traversèrent la rangée d'arbres, le petit sentier et arrivèrent dans les champs. Il l'aïda à passer la barrière. On entendait le bruit éloigné d'un train en marche. Il s'arrêta et regarda la route. Les rails la longeaient, le train d'où était tombé le malheureux « Baldy » marchait peut-être à quarante kilomètres à l'heure, mais un train de marchandises irait certainement plus lentement.

Tenant toujours Octobre par la main, il avançait prudemment le long des traverses. Leur vue n'était plus arrêtée par la maison, et la route d'Ogdensbourg, bordée d'arbres, s'étendait devant eux. L'auto de la patrouille s'était arrêtée, ils aperçurent les hommes qui en descendaient. Ils ne pouvaient plus avancer sans se faire voir. Un petit sentier courait le long du remblai, ils entendirent le bruit d'un minuscule ruisseau. Robin pensa qu'il était plus prudent d'attendre. Ils s'accroupirent derrière un tas de traverses.

– Je ne sais ce que c'est que ce train, mais notre seule chance de salut serait de trouver un wagon

ouvert. Si non, il nous faudra traverser le sentier et prendre à travers champs.

Le train s'approchait, la lumière des phares éclairaient les buissons et les arbres qui bordaient le sentier.

– Attendez que je vous dise : « Allez », murmura-t-il. N'essayez pas de grimper. Attendez que je sois dedans.

Le train s'avavançait avec fracas, Octobre le vit approcher dans un feu de fournaise, puis ils retombèrent dans l'ombre.

Il lui prit le bras, elle se leva alors. Les wagons se suivaient, puis, soudain :

– Suivez-moi, dit-il, se mettant à courir, s'agrippa et se faufila dans le wagon à travers une porte ouverte. Il se retourna instantanément, saisit le poignet d'Octobre et la hissa après lui, essoufflé et triomphant. Il vit, dans la direction de la maison qu'il avait quittée, briller de petites lumières agitées. Il lui sembla apercevoir un homme courir le long du sentier, mais le train, arrivé au sommet de la colline accéléra sa marche, et Robin pensa s'être trompé.

– Nous y voilà, dit-il. Sa voix avait quelque chose de farouche.

– Il y a quelqu'un dans la voiture, murmura Octobre.

– Robin prit sa lampe et en promena la lumière tout autour de lui. Tout au fond du wagon, il aperçut deux vagabonds couchés, recouverts d'un peu de paille. Ils dormaient tranquillement.

– Où allons-nous ?

C'était la perpétuelle question ; à cette pensée, Octobre se mit à sourire.

– Je ne sais pas, Octobre !

Le train ralentit, et s'arrêta en grondant à une petite station.

Deux hommes marchaient le long des voies, l'un d'eux balançait une lanterne...

– ... trouvé ce vagabond... un assassin. Il a tué un autre vagabond. Il mériterait une médaille.

Ils parlaient encore vagabonds en revenant.

– Il y en a deux ici, voyez, dit l'un d'eux en projetant la lumière de sa lanterne sur les deux vagabonds endormis. Octobre s'aplatit contre la paroi. On ne les vit pas. Ils retombèrent dans l'obscurité.

– ... À quoi bon ? Laissez-les dormir ! Pour qu'une belle nuit on apprenne : « Joe Smith, âgé

de trente huit ans. Pas de fleurs ». Ce n'est du reste pas mon affaire !

Au bout de quelques milles, le train stoppa de nouveau. Regardant en dehors, Robin vit un homme portant une lanterne rouge suivre la voie jusqu'à la locomotive ; quand il arriva dans la lumière aveuglante des phares, il reconnut en lui un officier de police. Il fit part de sa découverte à Octobre.

– Il a dû venir en moto.

Il ouvrit la porte du wagon et sauta sur la voie ; Octobre le suivit immédiatement. Il n'y avait pas de station en vue, mais à quelque cent mètres de là, Robin remarqua un passage à niveau. Il lui sembla même y apercevoir la moto du policier.

Il gagnèrent le fossé et Robin se faufila du côté de la locomotive. Ils entendirent des voix dans le sifflement de la vapeur qui s'échappait.

– Est-ce ça ? – Oui, Monsieur. Il pensa à Lenny.

Le bruit de la vapeur s'arrêta soudain.

– ... Il n'y a qu'un wagon vide. Tous les autres sont fermés... deux vagabonds, mais ils sont là depuis Littlebourg.

Puis un bruit de pieds lourdement chaussés marchant avec peine le long de la voie. Le person-

nel du train ne perdait rien du spectacle. Les fugitifs se trouvaient derrière eux. Le seul danger était la lumière des phares de la locomotive, qui éclairaient fortement les voies. Le fossé n'en était que plus sombre, et ils pouvaient facilement échapper aux regards en se baissant. Il leur était difficile de marcher dans la vase où leurs pieds enfonçaient. Robin, à un moment perdit pied et entra dans la vase jusqu'au genoux.

– Adieu, bel habit neuf ! murmura-t-il en aidant Octobre. Ils n'étaient éloignés du croisement que d'une douzaine de mètres, et pas trace de moto ! Mais soudain il vit le reflet des phares sur de l'acier à droite de la route. Ils n'auraient plus besoin de traverser la voie !

Il grimpa sur le talus, la tirant après lui.

– Baissez-vous...

Une balle arriva en sifflant contre le fil de fer où s'appuyait sa main. Le coup était parti du fond du fossé, à 50 yards derrière eux ; Octobre avait vu l'éclair.

– Courez.

Elle était à genoux, il la fit lever, et ils s'enfuirent en se baissant. Une nouvelle balle. Robin trébucha, Octobre sentit son cœur s'arrêter.

– Ce n'est rien. Une chiquenaude, mais ce n'est rien.

Il était enfin à l'abri, et ne s'occupait plus que de la moto.

– Donnez-moi le pistolet, dit-elle.

Il le lui tendit sans un mot, elle avança silencieusement. Un homme venait en courant à leur rencontre, le long de la voie, mais elle n'avait d'yeux que pour l'assassin caché dans le fossé. Elle le vit et tira. Le recul de l'arme l'effraya autant que l'explosion. Sa main était toute tremblante.

– Venez.

Robin l'appelait, il sauta sur la moto, alluma les phares.

– Montez derrière.

Elle obéit, s'assit sur la petite grille d'acier qui se trouvait à l'arrière et lui entourait la taille de ses bras.

Le moteur se mit en marche avec fracas, ils partirent, gagnant de vitesse.

Soudain le sifflement d'une balle.

– Il tire, ce maudit flic, hurla Robin, n'ayez pas peur, la cible est manquée.



Enfin ils arrivèrent à un tournant et perdirent le train de vue, mais le reflet des feux resta encore visible longtemps. La moto marchait admirablement. Robin ne tarissait pas de louanges. Ils ne rencontrèrent sur leur route qu'un vieux monsieur, conduisant un boghei dont le cheval se cabra et fit un écart jusque sur le bord de la route. Ils entendirent les jurons et les imprécations du vieux monsieur.

– Espèce de docteur de village ! hurla Robin.

Le vent ne laissait entendre que des fragments de phrases. Ils allaient à une allure qui faisait de la conversation une série de devinettes. Robin semblait ne pas savoir où il allait. Mais en réalité il suivait un plan très simple, comme il l'expliqua plus tard à Octobre : première route à droite, puis première route à gauche.

– Red Beard... enterré !

Elle respirait avec peine.

– L'homme qui nous a tiré dessus ?

– ... Sauté du train, en même temps que nous ; je l'ai reconnu.

Il freina puis s'arrêta. Octobre ne fut pas fâchée de descendre, la petite grille en acier n'était pas

précisément un siège confortable. Robin éteignit les phares.

– La police du pays doit être avertie et va se mettre à la recherche du gentleman et de la dame qui filent comme le vent !...

Il lança la moto par-dessus un mur bas, dans un champ.

– Nous approchons, dit-il. Avez-vous remarqué l'écriteau dans ce champ que nous venons de dépasser ? Les écriteaux sont annonciateurs d'une contrée peuplée.

Il se baissa et nettoya avec un bâton le bas de son pantalon couvert de boue.

– Je parie que vous alliez me demander où nous allons maintenant !

– Pas du tout, répondit-elle. Je ne suis plus curieuse. Je voudrais savoir...

– Où nous sommes... moi aussi !

Il leva la tête et renifla. – Ne le sentez-vous pas ?

– Quoi ?

– L'Océan ! on peut le sentir quelquefois d'ici. Son souffle passe par-dessus le St-Laurent. Hourrah !

Elle renifla l'air froid, mais ne sentit rien qui lui rappelât l'odeur de l'Océan.

– Nous sommes près du fleuve, dit-il très sérieusement. Je ne sais pas du tout à quelle distance, ni exactement à quel endroit. Je me demande où nous pourrions nous cacher.

Ils se mirent à marcher et arrivèrent, comme il l'avait prévu, à un groupe de nombreuses maisons dont ils ne devinèrent rien. Pas de gendarmes. Ils se retrouvèrent en pleine campagne cinq minutes plus tard.

– Le nom de cette cité prospère ne nous serait d'aucune utilité, quand même nous le saurions, déclara-t-il. Il avait remarqué un magasin d'articles de pêche. Octobre n'avait rien vu et fut étonnée de cette perspicacité. Arrivés à une bifurcation, ils s'arrêtèrent et décidèrent de prendre le chemin de gauche qui leur semblait le moins pratiqué, et qui se révéla rude. Un vent glacial se leva avant l'aurore, et Robin en sentait la morsure sur ses jambes peu couvertes, Octobre aussi avait mal aux jambes et avait peine à ne pas céder à une irrésistible envie de dormir. Lui aurait-on proposé de se coucher au milieu de la route, elle n'y aurait trouvé aucune objection. Le ciel s'était couvert. Ils marchaient péniblement sur une route inégale.

Robin s'arrêta deux fois pour permettre à la jeune fille de se reposer. La seconde fois il lui fallut la secouer pour la réveiller. Elle était complètement endormie, et essayait néanmoins de soutenir brillamment la conversation.

– Mon éducation cinégraphique me fait deviner en vous un agent secret essayant d'échapper à une bande de provocateurs internationaux... Vous avez dans... dans votre talon, le plan secret de la prochaine guerre, ou peut-être dans votre veston, avec un insigne en or que vous ne devez montrer qu'au chef de la police pour... pour...

– Pour recevoir un bon cigare, se moqua-t-il. Mais non ! pas du tout !

– Alors vous êtes l'héritier d'une immense fortune que convoite Lady Georgina. Vous avez le bras droit tatoué d'une fleur de lys.

– Nullement ! La seule personne qui pourrait me laisser quelque chose en mourant est Georgina. Et je parie qu'elle ne le fera pas. Cherchez autre chose !

– Je ne peux pas ! Je dis des sottises. Vous êtes M. le Vagabond, je suis votre femme et nous nous réveillerons au poste, et je serai dorlotée par la société protectrice des femmes de vagabonds.

Elle s'aperçut à peine qu'ils avaient quitté la grande route et longeaient un de ces sentiers qu'il aimait. Elle dormait debout, son bras passé sous celui de Robin, et ne reprit conscience que quand il s'arrêta. Elle regardait avec effarement une rivière sombre qui coulait à leurs pieds. Un esquif était amarré à la rive. Il faisait assez clair maintenant pour qu'on pût distinguer au bord de l'eau un homme roulé en boule, et couvert d'une couverture bigarrée. Arrivés près de lui, ils virent que c'était un nègre. Tout près de lui, des cendres, une vieille bouillotte en fer blanc. Son profond sommeil devait provenir de l'absorption du contenu d'une bouteille vide qui gisait en effet à ses côtés.

— Boule-de-Neige a dû s'accorder une petite bombe solitaire !

Une planche reliait le bateau au rivage. Robin y fit une inspection. Le bateau qui devait servir à transporter habituellement du charbon était vide. À l'arrière, il vit une écoutille ouverte. Il inspecta soigneusement tout le bateau mal construit, et arriva à ce qui devait servir de chambre à coucher à l'équipage. Il trouva un petit réduit dont il ne comprit pas la destination. Il revint vers Octobre assise sur le rivage, les mains croisés sur les genoux, la tête sur son bras. La soulevant, il la porta

sur le bateau, traversant la planche qui plia sous leur poids, de sorte que chaque pas lui coûtait un effort surhumain. Il la coucha sur la caisse, et lui mit sous la tête son manteau en guise de coussin, il ferma la porte avec soin, s'étendit à terre et s'endormit d'un sommeil profond. Il entendit en rêve des voix jetant l'anathème sur la tête des noirs soûls ; ensuite des pas traînants, puis une voix gutturale et pleurarde...

Un objet pesant tomba sur le pont au-dessus de leurs têtes. Robin regarda autour de lui, vit qu'Octobre avait glissé et la repoussa sans cérémonie avec son pied. Il se réveilla avec un fort goût de bitume dans la bouche et vit Octobre assise, mangeant un biscuit, le visage complètement noir.

– Voilà une lettre pour vous, lui dit-elle en lui tendant une enveloppe.

– Le courrier est donc venu ?

Il ne faisait pas assez clair pour lire, il mit la lettre dans sa poche.

– Je l'ai trouvée dans le paquet de Miss Ellen, expliqua Octobre ; quelle drôle de figure vous avez ! ajouta-t-elle secouée de gaîté.

– Si c'est mon visage encharbonné qui vous amuse tant, peut-être voulez-vous voir le vôtre ?

Elle prit son miroir et se regarda, son expression horrifiée fut amusante au possible.

Robin ouvrit un peu l'écouille et glissa prudemment la tête dehors. Il vit les rives reculer, ils avançaient donc. Regardant en arrière, il aperçut le nègre assis, une couverture sur l'épaule, la tête penchée sur la poitrine, une main sur la barre du gouvernail. Il ouvrit davantage l'écouille et passa les épaules. Il aperçut alors un petit remorqueur auquel la barque était reliée par un câble. Il revint vers la jeune fille, mais il trouva la cabine vide. Il ne comprit ce mystère que quand il la vit se faufiler par la porte la plus étroite qu'il eût jamais vue. Il y avait là une espèce de petite chambre de toilette, avec une minuscule pompe toute rouillée.

– De quel côté allons-nous ? demanda Octobre.

– Là ! répondit-il, en faisant un geste de la main. Mais où cela nous mènera-t-il ? Je n'en sais rien. Il nous faut rester tranquilles jusqu'à la tombée de la nuit.

Il ferma la porte et se faufilant dans la petite chambre à la pompe, se mit en devoir de laver son visage.

L'atmosphère étouffante donna une forte migraine à Octobre qui s'endormit de nouveau. Robin renouvelait ses observations toutes les heures environ, et remarqua à un moment donné que de grands monte-charges jetaient leur ombre sur la barque, et vit la vapeur des locomotives.

Il devait être quatre heures quand le remorqueur s'arrêta ; le heurt du bateau contre le rivage réveilla la jeune fille. Robin reprit son poste d'observation.

– Nous prenons encore des remorques.

Après un échange abondant de gros mots entre le capitaine du remorqueur et le timonier, le bateau reprit sa marche. Robin s'endormit et rêva qu'il était dans la maison du « Suédois » dont il ne pouvait sortir, car, devant portes et fenêtres, se balançait le corps du trépassé. Il sentit qu'on lui prenait le bras, et s'éveilla.

– Nous sommes arrêtés, lui murmura-t-elle à l'oreille. J'ai entendu quelqu'un demander au nègre s'il n'avait pas vu un homme et une femme, la nuit dernière quand il avait atterri.

Un pas lourd martelait le pont.

– Qu'y a-t-il en bas ? demanda une voix.



Robin saisit les sacs et poussa la jeune fille dans le petit cabinet de toilette. Il la suivit et s'arcbuta fortement contre la porte. Il entendit grincer les gonds de l'écoutille et des pas lourds.

– Personne, maître, je n'ai pas perdu cette cabine des yeux.

– Où dormez-vous ? demanda une voix autoritaire.

– Moi ? Mais là-haut, à l'avant. Y a rien dans ma cabine !

– On va voir !

– Non ! Non ! criait la voix du nègre affolée.

– Reste ici, nègre !

Puis l'écoutille fut refermée et ce fut le silence.

Robin sortit de sa cachette et tendit l'oreille. Il entendit le bruit d'une vive discussion.

– Cinq bouteilles d'alcool de contrebande, sous sa couchette ! Vous allez attraper vingt ans pour cela !

Puis Robin entendit trop vaguement pour comprendre une interminable conversation. Ils avaient dû être remorqués jusqu'à un quai, car il entendit des bruits de roues et de sabots de cheval.

Les interlocuteurs venaient dans sa direction, il entendit de nouveau la voix autoritaire.

– ... Voyez vous-même, Byrne.

Byrne ! Robin osa entr'ouvrir l'écouille, le crépuscule expliquait cette imprudence.

– ... Il n'y a pas à discuter. Vous sortirez de la ville, où vous faites figure d'indésirable, c'est un fait. Je ne me soucie pas du tout de ce que vous faites. Je sais, je sais ! Je trouverai bien Leslie sans votre aide. Merci. Je sais bien...

Robin n'entendit pas la réponse de Byrne. Puis :

– Me voilà au fait. Merci de l'information. Vous l'avez suivi à la piste jusqu'au bateau, n'est-ce pas ? Je connais l'histoire de la moto volée. Vous l'avez suivi jusqu'en bateau, vous teniez la bonne piste ? Eh bien ! Il n'est pas sur le bateau et n'y a jamais été ! La seule chose qu'il y ait à bord, c'est de l'alcool de contrebande.

– Puis-je au moins passer la nuit ? Je quitterai la ville au petit matin. Écoutez, chef, cet oiseau a blessé mon copain à la jambe. Et ce vagabond est sur ce bateau, lui et sa poulette. Il est quelque part par là, je le sens. Je donnerais un million de dollars pour vous le trouver !

Ils marchaient lentement tout en parlant. Robin n'entendit pas la réponse. Red Beard était plus dangereux que les plus fins limiers, car il avait des sources d'informations inconnues à la police. Il avait à sa disposition une auto rapide, savait parfaitement reconnaître les traces de n'importe quel véhicule. Il était facile de comprendre comment il avait flairé la bonne piste. Robin et Octobre n'avaient vu personne sur la grande route à part le vieil homme conduisant la petite voiture. Qui donc les avait vus ? Qui donc se serait dérangé de son sommeil au petit matin pour les voir passer ?

– Il n'y a rien à faire qu'à attendre, dit-il.

Octobre le trouvait tout d'un coup vieilli, et le lui dit.

– C'est bien possible, j'ai cent ans. Je ne sais pas où nous sommes. Si nous sortons du bateau nous pouvons tomber dans les bras d'un gendarme. Ils entendirent une cloche d'église et comptèrent dix coups. Robin ouvrit l'écouille qu'il referma brusquement. Deux hommes éclairés par la lumière d'une lampe, se tenaient tout au bout du bateau. L'un d'eux était le nègre, Robin reconnut l'autre bien qu'il fût de dos, Red Beard ! L'instinct dont il se vantait l'avait amené là. Il s'expliquait avec force gestes. Il montra un côté du bateau, puis

l'autre et se retourna, ce fut au tour du nègre de gesticuler. Rien de plus expressif que la gesticulation d'un nègre, Robin comprit qu'ils parlaient de la petite chambre de toilette. Red Beard acquiesçait de la tête. Le nègre fit un pas en avant, l'autre le retint par le bras. Robin racontait tout cela à Octobre au fur et à mesure.

– Le nègre charge un pistolet, Red lui a dit que j'étais armé, il agite ses mains comme pour lui dire : « Laissez-le moi ». Le voilà qui s'en va, non, il se dirige vers la cabine du nègre.

– Red Beard disparaît du tableau, dit-elle, tout cela ressemble à un scénario trop chargé.

Une voix forte appela « Bud ! », le nègre arriva en courant sur le pont, il était seul. Robin ferma l'écouille. Ils entendirent un coup formidable sur le pont, la secousse fut si violente qu'Octobre faillit tomber.

– Nous voilà en marche, dit Robin tout d'un coup, et il prit la main d'Octobre.

– Comment avez-vous deviné que j'avais besoin d'encouragement ? demanda-t-elle.

– Je l'ai senti, ne riez pas, vous vous sentez abandonnée.

Il l'entendit soupirer profondément.

– Ne riez pas ajouta-t-elle, je sais que vous avez souri. Vous imaginez-vous qu’il y a une semaine à peine, je n’avais jamais dormi dans une maison hantée ni dans une barque, je n’avais jamais voyagé dans un fourgon avec des vagabonds, ni vu mourir personne. Et tout cela... m’écrase un peu. Et j’ai un peu l’impression de vivre dans un horrible cauchemar. Vais-je me réveiller ?

– Oui ! Et vous n’aurez pas besoin de faire de la lumière, il y aura du soleil et des fleurs et des fanfares... et tout ce qu’un cœur sentimental peut désirer.

Elle soupira profondément.

– Je ne vois rien de tout cela. Je vois d’affreuses routes, de vieux abris, des fourgons... des armées de vagabonds qui marchent... sans but... sans fin.

Il lui saisit la main brusquement.

– Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

– Vous m’enlevez mon courage, il ne faut pas, Octobre. Je suis épouvanté quand vous parlez ainsi. J’ai envie alors de tuer quelqu’un, n’importe qui. Allons, arrangez vos belles boucles châtain.

– Mes cheveux ne sont pas châtain, dit-elle froidement, puis elle se mit à rire nerveusement.

– Je suis si horriblement déçue, je croyais avoir tué Red Beard ! Nous serions assis tous les deux, l'un à côté de l'autre, au banc des accusés, nous amusant royalement, les prisonniers sont aux meilleures places au tribunal.

## CHAPITRE XIV

### À LA NAGE

– Cinquante mille dollars, ça fait une jolie somme ! disait souvent Red Beard à Lenny. Et Lenny répondait invariablement : « c'est ça ! ». Quelques minutes plus tard, il riait largement. Car, s'il avait de l'agilité dans les jambes, il en avait peu dans la cervelle. Red Beard s'accroupit près du timonier, un cigare entre les dents, les bras croisés sur ses genoux, tâchant de s'imaginer le tableau magnifique que formeraient cinq cents billets de cent dollars chacun, étalés sur une grande table. Ce serait assurément une table formidablement grande.

Il surveillait attentivement les deux rives sombres, tout en ne négligeant pas le remorqueur. La barque était sortie du canal et naviguait maintenant le long d'une petite rivière. Red Beard ne songeait guère qu'à un agréable voyage et à quelque temps de tranquillité pour mettre de

l'ordre dans ses idées, dont la plus plaisante était assurément celle des cinquante mille dollars.

Les plus mauvais des hommes ont leurs rêves, et généralement ce sont des rêves d'argent. Or Red Beard rêvait : Ah ! s'il avait attrapé ce maudit vagabond à Schenectady, ou, quand il s'appuyait sans méfiance sur le portail ! Cette pensée le fit frémir. Et ! s'il était sur ce bateau même ! Red Beard, bien qu'il ne fut pas catholique, portait dans sa poche une petite médaille de S<sup>t</sup> Antoine, réputée d'un grand secours pour retrouver les objets égarés. Il avait toutes les superstitions de son ignorance, et possédait d'innombrables amulettes dont le pouvoir tour à tour, grandissait et déclinait suivant les circonstances. Mais celle de S<sup>t</sup> Antoine était l'une des plus infailibles.

Il la sortit, la regarda, la polit entre ses mains, et la remit avec dévotion tout au fond de sa poche. Ce nègre avait parlé d'un réduit se trouvant à l'arrière.

Mais les nègres naissent menteurs et inventent des histoires. Red Beard n'avait du reste pas jugé nécessaire de poursuivre ses recherches. Une idée lui vint :

– Bud, allez voir ce qu'il y a sous cette écoutille. Je prendrai le gouvernail.



– Moi ! jamais ! Bud secoua la tête avec entêtement. Cet endroit est certainement hanté ! Un vieux nègre y est mort tout dernièrement !

Red Beard essaya de le pousser en se moquant de lui. Mais le noir était entêté comme un mulet. Il prétendait que la nuit qui suivit celle de la mort du vieux nègre, le cadenas qu'on avait mis à l'écouille avait été arraché, et cela s'était répété six nuits de suite. Il se garda pourtant d'expliquer que la seule fois que cela s'était passé, il avait quitté son poste, et qu'un voleur en avait profité, espérant trouver du butin. Red Beard fut impressionné. Il croyait aux esprits et aux avertissements, aux tableaux qui se détachent des murs, aux morts qui tapent aux parois...

Il scruta la nuit avec appréhension, mais au bout d'un moment, il parvint à surmonter son inquiétude, se mit à marcher le long du pont étroit, et s'arrêta irrésolu, près de l'écouille. C'est alors qu'il entendit le rire. Son cœur se mit à battre follement. Se mettant à genoux, il examina les rainures. La serrure brisée donnait du poids à l'histoire du nègre. Mais à présent, Red Beard était au-dessus des superstitions. Il promenait délicatement ses doigts sur la coulisse. L'écouille s'ouvrait du côté de l'avant. Si le cadenas avait été

là, il aurait été facile de la fermer. Son sens pratique, lui suggéra un moyen. Il revint doucement vers le timonier affolé.

– Donnez-moi une barre de fer, quelque chose !

Bud, troublé et effaré, se dirigea à contre-cœur vers sa cabine. Red Beard choisit, dans une caisse pleine de vieux outils rouillés, placée sous le hamac, deux barres de fer à bout recourbé de différentes longueurs. Si la plus longue des deux barres avait été faite sur commande, elle n'aurait pas été mieux adaptée à l'usage qu'il en voulait faire.

Robin entendit les coups de marteau, et devant ce qui se passait, il essaya de pousser l'écoutille qui ne bougea pas d'un millimètre.

– Bouchez-vous les oreilles, murmura-t-il.

Il perçut au-dessus de sa tête une voix haineuse criant des injures.

Red Beard, s'étendant sur l'écoutille, fit un porte-voix de ses deux mains :

– Vous vous imaginez arriver au Canada ? Ah ! bien oui !

Juste à ce moment, le bois à côté de lui, vola en éclats, tout près de son coude. Un morceau lui effleura l'oreille. Il eut le visage atteint en plusieurs endroits par des éclats. Il se releva vivement avec

un cri de rage et sortit son revolver. Ils arrivaient à une grande étendue d'eau, et quand Red Beard tira, le remorqueur entra dans les eaux rapides du St-Laurent, et se mit à osciller. Furieux, le capitaine du remorqueur se mit à l'invectiver. La sirène gémit. Mais Red Beard ne faisait plus attention à rien. À moitié fou de rage, il arpentait le pont brandissant son arme et hurlant :

– Je vous aurai... je vous aurai !

Un coup de feu éclata de nouveau avec fracas. Mais Robin s'était mis à couvert ainsi qu'Octobre, derrière la planche épaisse.

Red Beard revint vers Bud, puis se précipita dans la petite cabine. Le timonier l'entendit remuer avec bruit les outils, puis le vit revenir armé d'une hache rouillée.

– Maître, pour l'amour de Dieu, arrêtez ! arrêtez !

Ah ! je vais mourir !

Mais Red Beard le repoussa, le remorqueur haletait contre le courant. Le petit câble qui attachait l'allège au remorqueur était tendu comme une corde de violon. En deux coups il le coupa, puis se coula au fond du bateau. Crac ! la hache heurta violemment le plancher et comme il la relevait, la

planche se souleva, découvrant le fond pourri du bateau.

Bud sautait de gauche et de droite poussant le gouvernail d'un côté puis de l'autre, complètement affolé car le bateau se dirigeait tout en tournant sur lui-même vers le milieu du courant. La hache ne pouvait être d'aucune utilité, il y avait trop d'eau au fond du bateau. Red Beard remonta sur le pont et se mit à la recherche d'une des barres de fer. L'ayant trouvée, il redescendit et rampa dans l'eau jusqu'au fond du bateau. Ce ne fut qu'à ce moment que le timonier comprit son dessein. Il lâcha le gouvernail en poussant des hurlements de terreur et ne fit qu'un saut jusqu'aux pompes. Red Beard se redressa, et braquant son pistolet sur le nègre :

– Ne bougez pas !

– Pour l'amour de Dieu, maître... je ne sais pas nager.

– En arrière, vite.

Il visa le pied du nègre, et celui-ci remonta poussant un cri de douleur.

Le bois était vieux et pourri. Il cédait à chaque coup de l'outil. Haletant, aveuglé par la sueur, Red Beard poussa la barre de toutes ses forces et la

sentit glisser. L'eau se mit à monter en bouillonnant dans le bateau. Il frappa de nouveau, élargissant le trou qu'il avait fait. Il avait de l'eau jusqu'aux chevilles.

Il repoussa le timonier épouvanté et actionna le gouvernail, dirigeant le bateau vers la rive. Le bateau penchait, tournait, présentait soit la poupe, soit le flanc au courant. L'eau montait lentement, envahissait le fond, amenant à la surface les vieilles planches détachées du pont.

– Je ne sais pas nager, je ne sais pas nager ! sanglotait Bud.

– Ferme ça ! hurla Red Beard. Saute quand nous heurterons le rivage ! L'embarcation continuait à se remplir d'eau et se rapprochait du bord. Elle finit par être si lourde qu'il n'y eut plus moyen de la diriger. Red Beard, après un bref calcul, comprit que les occupants de l'arrière cabine devaient avoir de l'eau à hauteur de poitrine. Un remous plus fort que les autres porta la proue à quelques pieds à peine du rivage. Il avait calculé juste. Il y eut un heurt, et Bud s'élança, comme projeté par une catapulte. Il tomba sur la rive escarpée, et dans un effort surhumain se traîna jusqu'à terre-ferme. Le débarquement de Red Beard fut plus

digne. Il ne fit qu'un pas du bateau au rivage et n'eut que les pieds mouillés.

Le bateau partit à la dérive, enfonçant de plus en plus, puis disparut. Red Beard porta les mains à son visage lacéré, en retira une écharde et ricana.

– Je voulais l'avoir, et je l'ai eu ! répétait-il avec complaisance. Il s'assit pour reprendre son souffle et débattre en lui-même l'importante question de savoir si Lenny était en droit de réclamer la part convenue de l'argent du sang.

Le jaillissement de l'eau à travers les planches mal jointes du fond, avertit les deux prisonniers du danger qu'ils couraient. Robin n'en croyait pas ses yeux. Mais quand il entendit les coups sourds de la barre de fer et le bouillonnement de l'eau, son sang se glaça dans ses veines.

Il se mit à la recherche d'un objet qui pût lui servir à enfoncer l'écoutille. La planche qui servait de porte à la petite chambre de toilette lui sembla le seul instrument propre à son dessein. Mais les gonds tenaient bien et malgré tous ses efforts il ne put les arracher.

– Nous coulons, n'est-ce pas ? demanda Octobre tranquillement.

– C'est bien ce qu'il me semble, dit-il.

– Ce couteau peut-il servir ? reprit-elle, lui tendant, contre tout espoir l'arme de Lenny.

C'était un couteau à cran, d'une forme particulière. La lame aussi longue que le manche s'y emboîtait, ses bords étaient protégés par une mince coulisse d'acier qui rentrait dans le manche quand on se servait de l'instrument. Il s'empara de cette arme qui arrivait avec un tel à propos, et l'ouvrant, attaqua l'écoutille. Mais l'épaisseur de bois était à cet endroit-là, d'au moins trois quart de pouce, et malgré les trous faits auparavant par la barre de Red Beard, il y avait peu d'espoir d'en arracher suffisamment pour leur permettre de se sauver.

À ce moment, comme Red Beard l'avait pensé, ils avaient de l'eau à hauteur de poitrine et le bateau penchait de plus en plus. Ils croyaient, à chaque secousse, leur fin venue.

– L'écoutille ne glisserait-elle pas dans l'autre sens ? demanda-t-elle.

Il en examina les bords et s'aperçut que le dessus de bois était tenu en place par une mince planchette tendue sous l'effort de la barre de fer. Il y planta son couteau et en arracha une longue bande, sans effort, puis une autre. Comme il frappait de nouveau, il entendit le coup sourd de la

poupe heurtant le rivage. Il avait maintenant de l'eau jusqu'aux épaules. Il travaillait avec une hâte fiévreuse, gêné dans ses mouvements par la jeune fille qu'il avait été forcé de placer devant lui, sur la dernière des trois marches qui menaient au pont. Il passa ses mains à travers le trou qu'il avait pratiqué et rassemblant toutes ses forces, poussa l'écouille. Elle ne céda pas comme il s'y attendait, elle recula d'un demi-pouce, puis s'arrêta. Mais ce demi-pouce d'avance donna un résultat inattendu. La barre de fer tomba sur le pont avec bruit, dégageant ainsi la sortie. Prenant Octobre par les bras, Robin la hissa sur le pont déjà à demi submergé.

– Savez-vous nager, Octobre ?

– Oui.

Il leur sembla que la distance à parcourir ne serait pas grande. Quand l'embarcation pencha sur le côté, ils aperçurent indistinctement une falaise basse. En une seconde ils furent dans l'eau, nageant vigoureusement contre le courant. Un billot de bois flottant les dépassa, les forçant à plonger, puis Robin sentit sous ses mains une rive argileuse et ils avancèrent en rampant dans la vase.

Octobre, la première retrouva la voix.

– Et maintenant, où sommes-nous ?



– Que je sois pendu si je le sais. Que le diable emporte toutes les intailles !

C'était la première fois qu'il jurait devant elle, mais qu'est-ce que ce mot d'intailles qui revenait sur ses lèvres pouvait bien signifier ?

Il lui saisit la main et l'attira.

– Marchez, dit-il. Vous allez mourir de froid à rester ainsi assise dans vos vêtements trempés. Nous finirons bien par trouver une maison.

Ils se fauilèrent avec peine à travers les ronces d'un petit bois, et l'ayant traversé, il s'aperçurent qu'un large canal les empêchait de continuer. Ils le longèrent jusqu'à une écluse où ils trouvèrent un pont. Devant eux, au pied d'une longue colline, brillaient les lumières d'une grande ville. Coupant à travers champs ils arrivèrent sur une route.

– Nous voilà de nouveau sur une grande route, dit Octobre en riant ; et si c'est Littlebourg, je me mets à crier !

– Cela peut être n'importe quel endroit, sauf Littlebourg, dit-il ; mais il me semble connaître cette ville, je dois y avoir déjà été.

Il mit la main dans ses poches et y sentit les billets de banque qu'il avait pris à Lenny, trésorier de la compagnie.

– Nous irons tout droit au meilleur hôtel, dit-il, nous y commanderons un bon dîner et un bain chaud.

Quelqu'un marchait devant eux sur la route, un étranger comme eux sans doute, il s'arrêta et se retourna en entendant des pas derrière lui.

– Dites donc, Monsieur, pourriez-vous me dire où je suis ? Je viens de débarquer...

C'était Red Beard. Robin retira ses mains de ses poches trempées et se jeta sur lui. Red Beard tomba en poussant un juron, mais se releva tout aussitôt et sortit son pistolet de sa poche. Avant qu'il ait pu s'en servir, une main saisissait son poignet et le serrait avec une telle force qu'il lâcha son arme en poussant un cri de douleur. Celle-ci tomba aux pieds d'Octobre qui d'un coup de pied l'envoya rouler jusqu'au bord de la route.

Red Beard était courageux, mais n'aimait pas lutter les mains vides. Tombé pour la troisième fois, il se décida à rester à terre. Robin se mit à la recherche du pistolet, le trouva et revint vers son ennemi.

– Êtes-vous assuré, Beard ? demanda-t-il. En ce cas, la compagnie qui a assumé ce risque me doit une commission. Quatre-vingt dix-neuf cents pour

un dollar, c'est votre prime à notre prochaine rencontre. Compris ?

Red Beard ne répondit pas ; il se tâta la mâchoire.

Le laissant là ils continuèrent leur chemin.

Au bout de la route, ils trouvèrent une grande avenue, et virent les rails d'un tram.

– Nous attirerons certainement l'attention, Octobre, mais je ne puis vous laisser courir ainsi dans des vêtements trempés.

La ville était d'une construction assez particulière. Elle consistait en une longue avenue bordée de quelques rares maisons, dont la plupart semblaient des maisons de repos. Le vent glacial qui soufflait rendait la rue complètement déserte. Ils n'aperçurent même pas un garde rural, bien qu'il y eut foule devant l'entrée brillamment illuminée de l'inévitable cinéma.

– Le meilleur hôtel sera le premier hôtel venu, déclara Robin. Celui-ci doit être excellent.

C'était une grande maison de deux étages, un peu en retrait de la route, entourée d'une bordure de gazon. Le hall, grand ouvert et bien éclairé les décida. Ils avaient à peine franchi le seuil qu'une forte odeur de nourriture les prit aux narines. Ro-

bin se mit en quête de la sonnette, une femme courtaude et robuste apparut tout aussitôt, le nez surmonté de grandes lunettes bordées d'or, le visage éclairé du sourire satisfait de ceux qui réussissent dans la vie. À la vue des deux épouvantails noirs de charbon et de boue dressés devant elle, son sourire s'évanouit instantanément. Robin se hâta d'effacer l'impression désastreuse qu'ils avaient produite.

– Nous étions en pique-nique sur une barque, expliqua-t-il, par malheur nous ne l'avions pas bien choisie, et notre voyage a fini dans l'eau !  
Pouvons-nous avoir des chambres ?

– Mais... oui ! dit-elle en hésitant, et après un « Excusez-moi », elle disparut derrière une porte. Elle revint tout aussitôt, accompagné d'un grand homme roux, mâchant un cure-dent, qui les examina minutieusement d'un œil critique.

– Mais, dit-il en traînant les mots, quand il eut retrouvé sa voix, je ne crois pas que cet hôtel vous convienne. Vous devriez aller chez M<sup>me</sup> Hodgs, sa pension reste ouverte tout l'hiver.

– Nous fermons demain, lança la grosse petite femme d'une voix pointue, tous nos pensionnaires sont partis, et nous n'avons plus de personnel.

L'homme s'était remis à mâcher son cure-dent tout en regardant sa femme. Robin pensa que le moment était propice pour sortir de sa poche une liasse de billets complètement trempés.

– Je voudrais que vous me séchiez cela, dit-il. À la vue de tant d'argent, l'hôtelier soudain galvanisé déploya soudain un grand zèle.

– Mais bien sûr, dit-il. Faites en le compte, je ne veux pas de contestations plus tard. Une chambre pour ce monsieur et cette dame, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme. Mariés ?

– Oui, répondit Robin par un signe de tête. Deux chambres, et si possible, deux chambres de bain.

– Nous en avons trois dans la maison, répliqua le propriétaire, plein de fierté.

Il compta l'argent et confia à Robin qu'ils étaient les seuls hôtes de la maison. Généralement ils fermaient à la fin d'août, mais la douceur du mois de septembre avait permis à quelques pensions de la ville de prolonger leur saison.

– Vous désirez sans doute des habits secs ? Voulez-vous que je téléphone au Grand Bazar pour qu'on vous envoie quelques vêtements ? Peut-être

votre femme veut-elle tout de suite un vêtement sec ?

L'idée était excellente.

Robin était à peine sorti d'un bon bain chaud, qu'un vendeur du Grand Bazar arriva chargé de deux gros paquets, tout ravi de trouver des clients en cette fin de saison.

– J'ai ici un complet que vous ne trouveriez pas à New-York pour cinquante dollars.

– Pas possible, s'exclama Robin.

Ils dînèrent seuls, lui et Octobre, dans une immense salle à manger, copieusement décorée, mais qu'éclairait avec parcimonie la seule lampe placée sur leur table.

Après le dîner, qui fut excellent, Robin se tourna avec un sourire de contentement vers l'homme qui les servait.

– Si j'exprimais le désir d'une bonne bouteille de vin, feriez-vous chercher la police ?

– Non, monsieur, je ferais chercher le vin. Que désirez-vous ?

Au grand étonnement de Robin, il lui tendit une carte avec l'habileté et l'aplomb d'un escamoteur ; celui-ci commanda une bouteille de Clicquot. Le propriétaire ne souffla mot de la difficulté qu'il y

avait à se procurer de l'alcool, ce qui était assez extraordinaire. Ce fut le premier événement remarquable de cette soirée. Le second arriva dans des circonstances plus dramatiques. Ils s'étaient retirés dans le salon de l'hôtel pour décider tranquillement, de ce qu'ils feraient le lendemain, et c'est là qu'ils eurent une violente émotion.

Le bureau du propriétaire était contigu au salon, les deux pièces n'étaient séparées que par une mince cloison et quelques minutes auparavant, Robin avait été le confident involontaire des petits commérages sans importance qui sont la vie même des petites communautés. Le vendeur juif qui lui avait apporté les vêtements lui avait dit qu'ils étaient à quelques milles à peine d'Ogdensbourg.

– De quel côté ? demanda Octobre.

– Je ne le lui ai pas demandé. Le petit homme était très avare de ses paroles. Jamais je n'ai vu vendeur moins bavard.

Il se levait pour prendre un journal quand retentit la sonnerie du téléphone. Le propriétaire alla répondre.

– Comment ? Oui, chef. Un long silence. Puis : Oui, deux personnes.

C'est bien ça, un homme et une femme. Attendez une minute.

Il alla fermer la porte, ce qui, comme on le voit manquait d'efficacité.

– Oui, il y a une heure environ. Autre silence, puis la voix consternée :

– Mais non !... est-ce possible ?

Il posa le récepteur. Robin et Octobre se regardèrent silencieusement.

– La Grande Route, je pense, dit Robin doucement. Juste à ce moment le propriétaire entra, ferma la porte et remit à Robin sa liasse de billets de banque à moitié secs.

– Prenez cela, Monsieur, et partez.

– Mais je n'ai pas payé ce que je dois.

– Ne vous inquiétez pas de cela. Vous avez tué un vagabond, n'est-ce pas ?

Il secouait la tête, médusé. Robin crût comprendre que ce geste comportait une certaine part d'admiration.

– Quelqu'un vous a dénoncé. Je ne devrais pas vous le dire, le chef rassemble ses hommes et le poste de police est tout proche. Ils viendront de ce



côté, dit-il leur montrant la gauche. Vous feriez bien d'aller jusqu'à la bifurcation.

Une auto arrivait à toute vitesse. Elle s'arrêta devant la porte, trois hommes en descendirent. Octobre se serra davantage contre son mari. Derrière eux, l'homme se tenait sur le seuil, empêchant ainsi toute fuite par l'arrière, car il préférait se montrer juste plutôt que généreux.

Le chef des trois hommes était un officier de police d'un rang assez élevé. Il se dirigea vers la maison, un revolver en main.

– Votre nom est Robin ? demanda-t-il d'un ton tranchant.

– C'est mon nom, répondit Robin, du moins l'un de mes noms.

– On nous a avertis que vous aviez tué un vagabond.

– C'est vrai, chef, dit vivement le troisième. Je l'ai vu. Enfin... je ne l'ai pas tout à fait vu... mais je sais qu'il a tué !

L'officier de police l'interrompit.

– Nous ne savons encore rien du meurtrier, aucun rapport ne nous est parvenu. Mais nous devons vous arrêter, Robin, jusqu'à ce que nous

avons reçu des instructions. Est-ce là votre femme ?

– Oui, dit Robin avec beaucoup de calme. L'officier restait perplexe.

– Voudrait-elle venir jusqu'au poste ? Octobre monta dans l'auto sans prononcer un mot. La voiture partit dans la direction d'où elle était venue... Or, Red Beard était sur le marche-pied.

On les fit entrer dans une grande pièce nue, où ils virent un homme en veston d'alpaga noir, assis devant un bureau. Il leva les yeux quand ils entrèrent.

– Est-ce Robin ? Écoutez Johnny, on ne sait rien de ce vagabond. Il n'y a pas eu de vagabond tué, aucune plainte n'a été déposée. Il paraît que quelqu'un veut nous induire en erreur.

Octobre resta stupéfaite. La perplexité rendait l'homme qui parlait, maussade.

– Demandez au sergent R. C. s'il a entendu dire quelque chose. Cet homme qui est venu cet après-midi, s'il est encore là.

Red Beard qui rôdait près de la porte eut l'air embarrassé. Il sortit sans bruit dans la rue et disparut à jamais des deux existences qu'il avait tellement tourmentées. Octobre et Robin attendaient

la solution d'un mystère, qui, pour Octobre du moins, semblait insoluble.

– Qu'est-ce qu'un sergent R. C. ? demanda-t-elle doucement.

Robin fit un signe de tête.

– Cela signifie-t-il Catholique Romain ?

Un homme à la taille imposante, aux larges épaules, au visage bienveillant entra, salua avec raideur l'homme assis au Bureau. Il portait les insignes de sergent.

– Voilà l'homme, dit celui qui avait arrêté Robin.

– Mais où sommes-nous ? murmura Robin complètement déconcerté.

Le sergent lui lança un regard amusé.

– Vous êtes au Canada, Monsieur dit-il.

Octobre crut que « Monsieur » était une mauvaise plaisanterie.

– Au Canada ?

Mais bien sûr ! Elle se souvenait maintenant. Le fleuve coulait à leur droite quand ils avaient débarqué.

L'homme au veston d'alpaga s'était levé et approché du petit groupe.

– Vous connaissez ce gentleman, sergent ?

Le sergent canadien se mit à rire.

– Mais, il me semble, chef, j'ai été son ordonnance pendant deux ans. C'est lord Rochford, attaché militaire auprès du Gouverneur Général.

## CHAPITRE XV

### LORD ROCHFORD

Robin Leslie Beausere, quatrième comte de Rochford aimait à danser à Rideau House. Mais il aurait volontiers oublié le devoir qui l'avait amené en grande tenue, pourpre et or, paré de tous les ornements éclatants de sa profession, pour faire antichambre chez le Gouverneur Général. Car le matin même, il était entré en vacances et avait projeté de prendre le train de nuit pour Québec, s'embarquer pour Chicoutimi et de là excursionner comme il se l'était promis au bord du lac Kenogami. Les chambres étaient déjà retenues à la « Bonne Ménagère », ses billets de chemin de fer et de bateau pris, quand arriva à l'improviste dans la ville de Québec un important Personnage Militaire qui trouvait son plus grand plaisir à changer ses itinéraires et à bouleverser les programmes les plus soigneusement arrangés. De sorte que l'attente de l'Hôtel de Ville prenait un caractère officiel, et l'antichambre était remplie d'uniformes

chamarrés qui ajoutaient de l'éclat à la suite de Son Excellence.

L'Important Personnage Militaire avait entendu parler du comte de Rochford et de sa marotte favorite, il l'envoya chercher après le bal.

– On m'a dit que vous étiez un excellent marcheur, Lord Rochford !

– En effet, j'ai quelque chose du vagabond, répondit-il en riant.

Comme il avait aussi quelque chose du psychologue, il comprit qu'il pouvait confier son embaras.

– Grands dieux ! mais je ne veux nullement vous retenir loin de vos montagnes infernales répondit le personnage en riant gaiment. C'était un homme compréhensif. Je dirai à Son Excellence que je n'ai plus besoin de vous ; vous êtes attaché à mon auguste personne, n'est-ce pas ? En tous cas vous êtes officiellement en congé.

Robin Beausere revint enchanté à sa petite maison de Majorshill Park. Comme il descendait de sa voiture, un être indescriptible traversa le trottoir en tendant la main. Il était affamé.

– Gare à vous, s'écria Lord Rochford ! Si les gendarmes vous attrapent ils vous battront à mort et vous feront cuire à petit feu.

Il mit un dollar dans la main tendue, et il avait déjà introduit la clef dans la serrure quand une pensée le frappa et il appela de nouveau l'homme.

– Fait-il bon marcher ?

– Affreux ! On se fait tuer, enfin peut-être pas tout à fait tuer, corrigea-t-il. Je pense traverser le fleuve et aller jusqu'à Albany, c'est une ville mauvaise pour les vagabonds, mais j'ai une affaire là-bas.

– Bon voyage !

Comme il entra dans le vestibule, Mortimer son valet, vint au devant de lui avec des nouvelles surprenantes.

– Je suis bien fâché, Monsieur, dit-il à voix basse, Madame est arrivée.

– Quelle dame ?

– Lady Georgina... et M. Loamer.

– Que le diable les emporte !

Il ne savait au juste s'il était fâché ou amusé. Sa dernière entrevue avec Lady Georgina, bien qu'ayant eu toutes les apparences de la plus

franche cordialité, avait laissé leurs relations un peu tendues.

Lady Georgina était assise devant la cheminée abondamment fleurie, il alla jusqu'à elle et lui tendit la main.

– Georgina, vous êtes indomptable, dit-il et fit un signe de tête au mince jeune homme qui essayait de se faire oublier en s'effaçant derrière un journal.

– Et vous êtes provocante, ajouta-t-il en montrant du doigt un camée qu'elle portait comme s'il eût été une décoration d'un ordre de chevalerie, juste sur la poitrine.

Les intailles des Rochford sont fameuses, il n'en existe aucune collection aussi complète. Son aïeul avait été un collectionneur passionné, au contraire de la comtesse de Rochford. Pour cette personne-là les intailles étaient des pierres sans valeur, et à la mort de son mari, elle avait fait présent à Georgina, alors jeune fille, d'une précieuse intaille des Médicis que deux générations de Rochford avait en vain essayé de racheter depuis.

– Provocante ? dit-elle en regardant avec un sourire de triomphe l'intaille précieuse. – Une petite horreur, Robin, mais je ne la céderai pas pour mille livres !



Il se mit à rire.

– Je me refuse absolument à me fâcher, je pars en vacances demain.

– En vacances, vraiment !

– Que faites-vous à Ottawa ?

Elle lança un regard sur son fils.

– Nous sommes sur le point de rentrer chez nous. Nous étions jusqu'à présent dans la maison des Sullivan, à New-York. Alain voulait aller droit à Québec, mais j'avais un devoir à accomplir.

– Je parie que c'en était un bien désagréable, vous paraissez si enchantée.

– Tous les devoirs sont désagréables. Celui-ci en particulier nous concerne mon fils et moi.

Il attendit la suite, devinant ce qui allait venir.

– Voilà l'affaire en deux mots, Robin. Vous êtes immensément riche et nous sommes immensément pauvres. Alain est votre cousin, et l'héritier de votre titre et d'une partie de votre argent. Dans ces circonstances, ne pensez-vous pas qu'il n'est pas généreux à vous de nous laisser lutter ainsi, quand vous pourriez, en gribouillant quelques mots, nous délivrer de tant de soucis, de tant d'inquiétudes.

– Autrement dit, vous vous croyez en droit d'obtenir une augmentation de pension.

– Vous pouvez l'interpréter aussi mal que vous le voudrez, mais rien de ce que vous dites ne peut vous enlever de vos responsabilités envers votre famille.

Alain Loamer les regardait, et les yeux des deux hommes se rencontrèrent.

– Que dites-vous de cette proposition sans dignité ?

Alain Loamer leva les épaules, plia son journal et le posa sur la table.

– C'est entièrement l'idée de ma mère, dit-il. Je ne désire aucunement vivre de charité, mais je trouve vraiment que vous devriez nous aider un peu, Robin.

– N'est-ce pas exactement ce que je fais ? J'ai bien l'impression que douze mille livres sont payées par une banque le premier janvier de chaque année à votre mère.

Lady Georgina eut un sourire.

– Quelle absurdité ! Douze mille livres ! En réalité, c'est quelque chose. Mais pensez qu'Alain est votre héritier présomptif !

– Je pourrais me marier, pourquoi pas ?...

Il s'étonnait qu'elle ait interrompu son voyage pour venir lui donner les mêmes arguments déjà entendus tant de fois. Cette entrevue était la même, mot pour mot, que celle qu'ils avaient eue à Londres, avant qu'il prît son service au Canada.

Les mêmes mots exactement avaient été prononcés trois années auparavant, à Paris.

Soudain il y eut du bruit dans la rue, Robin Beausere alla vers la fenêtre et regarda.

– Pauvre diable ! murmura-t-il, oubliant Lady Georgina et le maussade héritier présomptif.

Son ami le vagabond était entre les mains de la police et semblait n'accepter qu'avec répugnance l'hospitalité que le Gouvernement Canadien lui avait préparée, car il luttait désespérément pour recouvrer sa liberté.

– Qu'est-ce que c'est ? Lady Georgina était derrière lui.

– Un vieux vagabond – pauvre bonhomme ! Et il avait projeté une si belle excursion ! Il devait traverser le fleuve cette nuit et aller jusqu'à Albany !

Il quitta la fenêtre.

– Et maintenant il va aux violons !

– Plutôt le tombeau ! dit-elle en prenant une cigarette.

– Pourquoi, demanda-t-il surpris. Je les connais les vagabonds et je les aime !

– Vous êtes un véritable Américain ! jusque dans votre sympathie pour les vagabonds.

– Je suis un vagabond moi-même, dit-il en allumant à son tour une cigarette.

Elle pinça les lèvres pensivement et demanda :

– Il voulait traverser le fleuve, entrer en Amérique, sans passeport ?

Il se mit à rire à l'idée d'un vagabond muni d'un passeport.

– N'importe qui peut faire cela, dit-il. Si je voulais employer mes vacances ainsi, je pourrais aller d'ici à New-York et retour. Je connais un coquin d'irlandais perpétuellement ivre, qui me ferait passer le fleuve et me ramènerait sans me demander un cent.

Elle contemplait attentivement la fumée légère de sa cigarette.

– Vous ne manquez pas d'insolence, Georgina. Vous n'en n'avez jamais manqué.

– Vous pourriez aller d’ici à New-York et retour... de combien d’argent auriez-vous besoin ?

– De cinquante cents, dit-il sans hésitation, et je les rapporterais intacts.

– Je n’en crois rien, répéta-t-elle. C’est impossible.

– Voulez-vous parier ? demanda-t-il.

– Mon cher Robin, vous savez bien que je n’ai pas d’argent pour faire un pari.

Elle porta sa main à l’intaille, d’un geste imperceptible, avec une expression absente. Il mordit à l’hameçon.

– Je parie mille livres contre votre intaille que je fais ce que j’ai dit. Cela m’amusera follement. La seule pensée m’en est déjà un plaisir immense.

Elle le regarda un long moment sans prononcer une parole. Puis :

– Mille livres contre mon intaille. Je tiens le pari, Robin !

Robin partit le lendemain matin à cinq heures, comme le jour se levait. Lady Georgina avait pris l’express de nuit pour Chicago, où elle alla voir un de ses amis, haut fonctionnaire de la police qui connaissait personnellement les plus mauvais sujets du pays.

Celui qui connaît bien Ottawa, sait où se trouve la maison de lord Rochford ; elle est entourée d'un portique, et de splendides géraniums y fleurissent dans des vases de Chine. On aperçoit de là l'Ottawa, et au-delà des bâtiments modernes, les deux tours de Notre-Dame.

Malgré le charme de cette maison, Robin s'obstinait à prendre pension à l'Hôtel du Rideau Rouge.

– C'est absurde, lui dit Octobre en souriant.

Je n'ai aucune objection à vivre dans votre délicieuse petite maison... je suis déjà habituée à l'odeur du tabac qui traîne partout, mais n'est-ce pas ridicule ? Elsie ou Marie... n'importe... la femme de chambre que vous avez engagée hier est déjà au courant de nos discussions matrimoniales...

Il ne répondit que par un grognement.

– C'est une affaire interminable. Il me faudra faire des enquêtes... Mais nous sommes mariés, j'en suis certain.

– Alors, pourquoi nous remarier, Robin ?

Il approcha une chaise de la sienne, ils étaient sous le portique, au moment où les deux tours

sont dorées par la lumière du soleil couchant, et où l'Ottawa est une émeraude liquide.

– J'ai entendu dire que les jeunes femmes aiment à se rappeler le jour de leur mariage, à garder précieusement leur robe de noces, et à cacher des brins de je ne sais quelle plante dans des boîtes en bois de cèdre.

– Eh bien ?

– Les hommes aussi aiment à avoir des souvenirs dit-il. Je ne puis même pas conserver l'œil poché et noir que j'arborais le jour de notre mariage. Certes, en cherchant bien, je pourrais trouver du sumac, je pourrais laisser croître ma barbe pendant une semaine, je pourrais garder une charmante photographie de jeune marié, mais ce ne sera jamais la même chose que le souvenir de la cérémonie.

– Vous étiez affreux, dit-elle pensive. Vous aviez l'air d'un vagabond, vous étiez un vrai vagabond, vous étiez...

– Empoisonné ! Sa voix devint grave. C'est vrai, c'est ce que je voulais dire. Je voudrais me marier de sang froid.

Octobre le regarda attentivement.

– Vous êtes énormément changé, même en comparaison de ce que vous étiez chez Miss Ellen. Quand je vous ai vu ce matin, avec ces aiguillettes dorées sur vos épaules, je ne pouvais plus me représenter que c'était bien vous qui laviez votre chemise dans le ruisseau, ou qui offriez une montre de femme pour acheter un vieil habit. Avez-vous écrit à Miss Ellen ?

Il fit signe que oui.

– Et lui avez-vous envoyé quelque chose ?

– Je lui ai retourné la déclaration que son père a signée sur son lit de mort. Cela m'est inutile, et ce pourrait être une charge contre ce pauvre homme.

– Lui avez-vous envoyé autre chose ?

– De l'argent ? Son ton était embarrassé. Oui. Mais naturellement je ne pouvais lui dire qui je suis. Je crois qu'elle le sait. Vous souvenez-vous ? Elle nous a dit qu'elle avait vu ma photographie dans le journal ? Je voyageais avec le Gouverneur Général, nous allions voir un de ses amis.

– Où ?

– À l'Endroit inaccessible !

– Ogdensbourg.

Il redevint sérieux.



– J’ai vu le Gouverneur général, et je lui ai tout raconté. Je crois qu’il a écrit au Secrétaire du Gouvernement à Washington à propos de Baldy. Je lui ai dit que... j’étais marié.

Un long silence suivit.

– A-t-il cherché à vous consoler ? demanda-t-elle.

– Non. Il s’est montré très courageux. C’est alors qu’il m’a donné un congé.

Elle fronça les sourcils.

– Un congé ?

– Mais oui... un congé... pour ma lune de miel... c’est la coutume.

Encore un silence, plus prolongé.

– Cela signifie que nous sommes mariés officiellement ?

– Oui.

Le fleuve était devenu pourpre, puis noir.

– Vous êtes enchaîné, vagabond, dit-elle avec ironie.

– Vous êtes enchaînée, répliqua-t-il et il cita le titre tout récent d’un article de journal. « Une jeune fille folle s’unit à un vagabond.

– Oh ! dit-elle. Étais-je si folle ?

Elle se leva, se retourna brusquement, s'appuya à son épaule et l'embrassa.

– Asseyez-vous, dit Robin. Elle obéit, mais sa chaise resta vide...

– Le dîner est servi, annonça Mortimer sur le seuil de la porte. Octobre profita de l'obscurité pour arranger ses cheveux.

– Le courrier est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Elle n'attendait rien, mais elle voulait prouver qu'elle était parfaitement calme, et de sang-froid, ce qui était bien loin d'être la vérité.

– Non, Madame. J'ai oublié de dire à Monsieur que Lady Georgina lui a fait remettre un petit paquet.

– Georgina !

Il n'exprima pas sa pensée, mais se dirigea vers la salle à manger lambrissée et ouvrit une petite boîte soigneusement emballée, posée près de son assiette. Il en sortit une intaille et lut ces mots inscrits sur une carte de visite :

« Avec ses compliments ».

Robin Beausere poussa un soupir.

Après le dîner, le valet demanda pour quelle heure il devait faire avancer la voiture. Ce fut Octobre qui répondit :

– Lord Rochford ne sortira pas ce soir.

FIN

# **Ce livre numérique**

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en septembre 2013.**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Le Vagabond*, Genève, Jeheber, s. d. [1930]. La photo de première page, *Ruelle de Montréal, la nuit*, a été prise par Laura Barr-Wells en 1989.

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement

à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://livres.gloubik.info/>,  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
<http://www.gutenberg.org>,  
<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,  
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>  
<http://fr.feebooks.com/publicdomain>, et  
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>  
[nue](#).